

Lieutenant X

Langelot gagne la dernière manche



BIBLIOTHEQUE
VERTE

Lieutenant X

Langelot gagne la dernière manche



BIBLIOTHEQUE
VERTE

« J'ai reçu une étrange demande vous concernant, dit le capitaine Montferrand. Cordovan voudrait vous voir.

— Cordovan ? demanda Langelot. À la prison de la Santé ?

— Affirmatif. Les interrogatoires n'ont rien donné, mais Cordovan a probablement l'intention de vous proposer un troc quelconque. Un troc avec un truc caché à l'intérieur. Allez-y, et n'oubliez pas que sous le crâne de cet homme il y a de quoi faire sauter le pays tout entier ! »

Langelot doit engager une nouvelle manche contre le traître Cordovan !

LIEUTENANT X

**LANGELOT
GAGNE
LA DERNIÈRE
MANCHE**

ILLUSTRATIONS DE ROBERT BRESSY



HACHETTE



S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES



SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE

Agent N° .. 222

sous-lieutenant. LANGELOT.

Obligation est faite à toutes les autorités
civiles et militaires de faciliter l'exécution
des missions du titulaire.

le chef du S.N.I.F.

SIGNATURE DU TITULAIRE

LangeLOT



Monfau



I

DANS une rue tranquille de Ville-d'Avray, où l'herbe pousse entre les pavés, la D.S.T. (Direction de la Surveillance du Territoire) possède une villa, grosse bâtisse jaune se dressant au milieu d'un vaste jardin¹. Cette villa contient, entre autres aménagements, une salle de projection, insonorisée et dépourvue de fenêtres.

Ce jour-là, un certain nombre de personnages importants étaient réunis dans la salle de projection : un commissaire des Renseignements Généraux (R.G.), un commissaire de la Police Judiciaire (P.J.), un colonel du Deuxième Bureau, un colonel du Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage (S.D.E.C.E.), un commandant de la Sécurité Militaire (S.M.), un capitaine du Service National d'Information Fonctionnelle (S.N.I.F.), un préfet représentant le ministre de l'Intérieur.

Un personnage dénué de toute importance était également présent. Petit, blond, vêtu d'une veste de daim et d'un pantalon de sport, il avait l'air d'un garçon de dix-huit ans parfaitement ordinaire. Son expression espiègle et naïve aurait même pu faire croire que son âge mental n'était pas tout à fait à la mesure de son

âge réel. Il s'appelait Langelot ; il avait le grade de sous-lieutenant, et il n'avait été admis à assister à cette séance que parce qu'on allait y traiter d'un sujet dont il s'était beaucoup occupé ces derniers temps.

Un gros monsieur moustachu se tenait derrière un pupitre placé de biais devant l'écran : c'était le commissaire Didier, de la D.S.T.². Comme d'habitude, il soufflait très fort en parlant.

« Monsieur le préfet, messieurs, commença-t-il. Vous savez tous pourquoi nous sommes réunis ici. Je vais quand même vous rappeler les principaux faits qui nous ont amenés à entreprendre l'opération *Chevillette*, la plus brillante, j'ose le dire, qu'il m'ait jamais été donné de diriger.

« Le capitaine Jacques Corsetier, du Deuxième Bureau de l'État-Major de l'Armée de Terre, était un traître... »

Le colonel qui représentait cette auguste organisation se rembrunit.

« Inutile d'insister là-dessus », grommela-t-il entre ses dents.

Le commissaire poursuivit :

« Sous le nom de Cordovan, cet officier a d'abord mis en péril notre programme d'engins mer-mer³. Recruté par les Services de Subversion d'un pays que je ne nommerai pas, mais que la presse désigne par le sobriquet de Pays Noir, il a mis au point un plan visant à l'instauration d'un régime dictatorial en France⁴. Nous avons réussi à mettre la main sur ce plan, mais nous ne savons toujours rien sur le personnel formant le réseau dont Cordovan est le chef : c'est là... comment dirai-je ?... un détail, que le SNIF a omis de mettre à notre disposition. »

Le capitaine Montferrand, qui représentait le SNIF, bourrait sa pipe. Il ne fit pas mine d'avoir remarqué la pique que Didier venait de lui lancer. C'était pourtant le SNIF qui, par trois fois, avait damé le pion au traître.

Cependant un visage était apparu sur l'écran : celui d'un homme aux cheveux très noirs, aux yeux très bleus, le teint bronzé, l'expression ouverte et sincère : le capitaine Cordovan.

« La sécurité de l'État apparaissant menacée, reprit le commissaire, il a été jugé nécessaire d'envoyer au Pays Noir « du muscle », comme disent nos amis américains⁵. Cordovan a été appréhendé et se trouve actuellement à la prison de la Santé à Paris.

Malheureusement, divers interrogatoires menés par les R.G., la P.J., le S.D.E.C.E., la S.M. n'ont rien donné : nous ignorons toujours tout des complices de Cordovan et de leurs projets. »

Les représentants de ces divers services fronçaient le sourcil, se grattaient le nez, toussotaient, levaient les yeux au ciel. Le préfet, qui présidait la séance, se pencha en avant :

« Il me semble, monsieur Didier, que les efforts de la D.S.T. n'ont pas non plus été couronnés d'un succès éblouissant.

— Monsieur le préfet, on ne saurait mieux dire. C'est pourquoi nous n'avons pas jugé utile d'insister et avons recommandé la remise du prisonnier récalcitrant entre les mains de la magistrature d'instruction, en vue d'un procès qui sera jugé par la Cour de sécurité de l'État.

— S'il n'a rien dit à la police, pourquoi accepterait-il de se confier à un juge d'instruction ? » demanda le commissaire de la P.J.

Didier sourit finement sous sa moustache :

« Comme mon collègue a raison ! s'écria-t-il. Bien entendu, il n'y avait aucune raison pour que Cordovan, qui avait résisté à tous nos efforts de persuasion, éventé tous nos pièges, repoussé toutes nos offres, qui avait, pour tout dire, abusé de ses droits et de notre indulgence, décidât enfin de « se mettre à table » dans le cabinet d'un juge d'instruction. C'est même précisément pour cela que nous avons recommandé la cessation des interrogatoires de police. En effet, nous en étions arrivés à cette conclusion : monsieur le préfet, messieurs, Cordovan est très fort : il ne parlera pas. La situation paraissait donc sans issue.

« Mais... »

Le commissaire leva un doigt sentencieux en l'air.

« Mais il existe d'autres méthodes que les interrogatoires pour arriver à savoir ce que l'on veut. Voici comment nous avons raisonné. Traduit devant la Cour de sécurité de l'État, Cordovan ne peut pas espérer s'en tirer à moins de vingt ans de travaux forcés. Tout indique donc qu'il essaiera de s'évader *avant de passer en jugement*. Une fois évadé, où ira-t-il ? Il ira demander aux hommes de son réseau de le cacher et de l'aider à quitter le territoire national. Il suffit donc, messieurs, de faciliter son évasion et de le suivre sans qu'il s'en aperçoive pour obliger ce fameux réseau à sortir de terre. Une fois détecté, nous n'en doutons pas, il sera facile de le mettre

hors d'état de nuire. C'est là tout l'objectif de l'opération *Chevillette* que nous avons conçue et organisée.

« Pour vous permettre d'en suivre, du moins jusqu'à un certain moment, tous les détails, trente caméras de télévision ont été installées à divers endroits propices et discrets. Le moment arrivera, bien entendu, où vous et moi perdrons la trace du prisonnier : c'est à cet instant que trois cents inspecteurs d'élite, disposant de l'équipement le plus moderne, le prendront en chasse. »

Le commissaire consulta sa montre et enfonça un bouton du pupitre :

« Messieurs, *Chevillette* commence ! »

Les lumières s'éteignirent dans la salle, le visage de Cordovan disparut de l'écran, et la projection proprement dite commença. On se serait cru au cinéma.

On vit d'abord une cellule de prison. Un homme était étendu sur sa couchette, les mains jointes sous la nuque, la chemise déboutonnée sur une poitrine aux pectoraux impressionnants. Un garde entra.

« Corsetier, c'est l'heure de vous rendre chez le juge d'instruction », prononça-t-il.

Le prisonnier bascula les jambes de côté et, d'une détente des reins, il fut debout. Il était visiblement en pleine forme physique. Tout son corps respirait la force et l'agilité.

« Si vous dites que c'est l'heure, ce doit être l'heure, fit-il avec bonne humeur. On y va, chef, on y va. Il faut bien se distraire de temps en temps, hein ? »

Le garde lui tendait des menottes.

« La confiance règne toujours, à ce que je vois. Oh ! je ne vous fais pas de reproches. Chacun son métier, le règlement c'est le règlement, jugulaire-jugulaire, ni à droite ni à gauche, je connais la musique. Poussez-moi les passettes – je veux dire : passez-moi les poucettes. »

Gros plan sur les menottes : l'un des maillons de la chaîne était entrouvert. Le garde enchaîna son poignet gauche au poignet droit du prisonnier.

Ensuite la caméra suivit Cordovan et le garde jusqu'à la cour de la prison, où une camionnette attendait. Un autre garde était installé dans la caisse, un troisième servait de chauffeur. La caisse avait des fenêtres grillées sur les côtés et une lunette, également grillée, donnant sur la cabine. Cordovan et son garde prirent place dans la

caisse, sur une banquette latérale. Un quatrième garde ferma la portière arrière à clef, de l'extérieur. Maintenant, aucun des trois occupants de la caisse ne pouvait sortir.

À cet instant, un personnage habillé en civil arriva dans la cour au petit trot.

« Chef Marceau ! appelait-il. Chef Marceau ! »

L'homme qui venait de fermer la portière se tourna vers le nouvel arrivant en portant la main à son képi.

« Monsieur Dupuys, le chef Marceau est dans la camionnette. Il est chargé de convoier Corsetier.

— Ça m'est égal. Faites-le descendre. Le directeur veut le voir tout de suite dans son bureau. Il y a un décès dans sa famille.

— Qui le remplace ?

— Je n'en sais rien. Personne, je crois. Le directeur ne m'a rien dit.

— Vous voulez qu'un seul homme soit responsable de Corsetier ? Ça n'est pas régulier.

— Cas d'urgence. On ne va tout de même pas faire attendre le juge d'instruction sous prétexte que Corsetier, portant menottes, pourrait faire un mauvais parti à un garde et à un chauffeur armés ?

— Monsieur Dupuys, si vous prenez ça sous votre chapeau...

— Oui, oui. Marceau, dépêchez-vous. »

Le quatrième garde rouvrit la portière, Marceau descendit. La portière fut refermée, mais, comme par hasard, le garde oublia de donner le tour de clef nécessaire. La camionnette démarra. Bientôt elle roulait à travers Paris.

L'une des caméras ne cessait de photographier le visage de Cordovan, qui apparaissait de temps en temps en gros plan sur l'écran. Détendu, presque souriant, le prisonnier d'État ne semblait avoir remarqué ni ses menottes endommagées, ni le tour de clef oublié. Pourtant, il devait passer ses nuits à rêver d'évasions et ses jours à en combiner ! Soudain il s'adressa au garde :

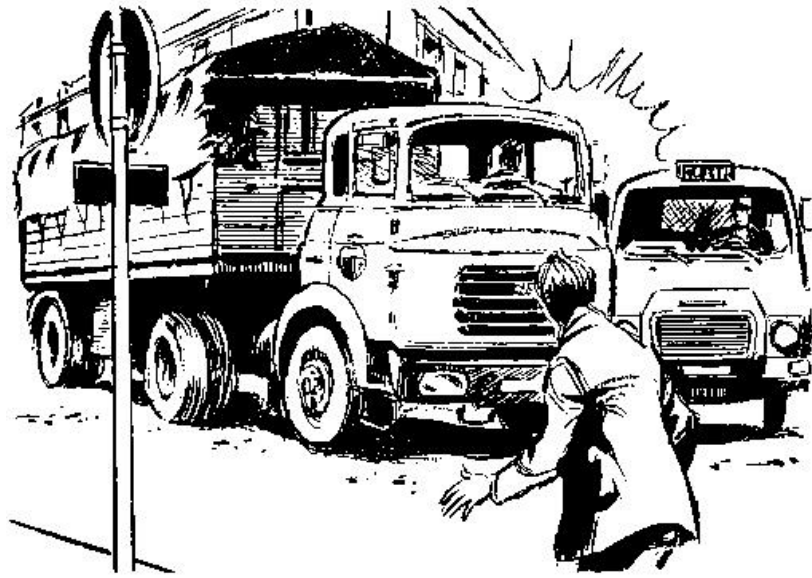
« Savez-vous à quoi je pense, chef ?

— Non.

— Je pense que j'ai vraiment bien organisé ma vie. Quand j'étais dans un pays où les prisonniers sont maltraités, c'était en qualité de représentant de l'ordre. Maintenant, je suis prisonnier moi-même, mais je me suis arrangé pour que ce soit dans un pays où personne n'a le droit de me donner une chiquenaude. Chef, vous me croirez si

vous voulez, mais il me semble que je suis un gars passablement astucieux ! »

Pour aller au Palais de Justice, la camionnette ne suivait jamais le même itinéraire. Cette fois-ci, elle avait pris la rue de la Santé, le boulevard du Port-Royal, la rue Berthollet. Comme elle arrivait à la hauteur de la rue des Lyonnais, un camion Berliet en sortit à grande allure. Dans un grand bruit de tôles froissées, les deux véhicules s'arrêtèrent, encombrant le croisement.



Cordovan jeta paresseusement un regard par l'une des fenêtres grillées et remarqua :

« Ces chauffeurs de poids lourds se croient tout permis. Laissez-moi vous dire, chef, que si une chose pareille se passait au Pays Noir, vous seriez déjà en train d'administrer une correction à ce maladroit. »

Étendant les jambes pour être plus à l'aise, le prisonnier, qui était censé s'évader, bâilla élégamment en se couvrant la bouche de la main gauche. Le garde lui jetait, cela se voyait clairement sur l'écran, des regards de plus en plus inquiets. Quand le traître captif allait-il finalement se décider à l'assommer ?

Les deux chauffeurs étaient descendus sur la chaussée et avaient commencé à s'invectiver dans la meilleure tradition. L'uniforme de l'un ne paraissait pas impressionner l'autre, et les muscles du second ne faisaient pas peur au premier.

« Ton permis de conduire, tu l'as eu par correspondance ?

— Et toi, tu l'as trouvé dans une pochette-surprise ?

— Ce n'est pas parce que tu portes un képi que tu as le droit d'écraser le monde.

— Si j'étais toi, je retournerais à ma brouette, et je laisserais les camions à ceux qui savent les conduire.

— Tu veux que je t'offre une paire de lunettes pour ton petit Noël ?

— Moi, je t'offrirais bien une paire de claques si je n'avais pas peur de me salir ! »

Ils faisaient de leur mieux, mais bientôt l'imagination commença à leur manquer, et ils en vinrent à échanger de simples insultes, sans plus essayer de faire de l'esprit :

« Chauffard !

— Imbécile !

— Sac à viande !

— Moule à gaufres ! »

C'étaient en réalité d'excellents copains qui passaient leurs samedis à jouer ensemble à la belote.

Après un dernier regard en biais coulé à Cordovan, le garde vit qu'il devait faire preuve d'initiative.

« Sans ces satanées menottes, dit-il, j'irais bien voir si le camarade n'a pas besoin d'un coup de main. Mais évidemment je n'ai pas la clef.

— Voulez-vous que nous y allions ensemble ? » proposa Cordovan avec urbanité.

Le garde ne répondit rien, mais il tira un bon coup, et la chaîne se rompit.

« Ça alors ! s'écria-t-il sur le ton de la plus extrême surprise. Écoutez, Corsetier, je vais aller voir ce qui se passe. Je vous préviens : si vous essayez de vous évader, j'ai ordre d'ouvrir le feu. »

La main sur son étui à pistolet, il gagna l'arrière de la camionnette et feignit de pousser la portière avec une grande violence. Elle s'ouvrit.

« Tiens, tiens ! dit le garde, de plus en plus stupéfait. Il va falloir qu'on vérifie la serrure. »

Visiblement soulagé, il sauta au sol, refermant la portière derrière lui. Cordovan jeta un regard par la lunette avant, vit que les deux chauffeurs continuaient toujours à se chamailler, et se mit à siffloter un petit air.

« Et voilà un homme qu'on nous présente comme dangereux pour tout le pays ? s'étonna le préfet.

— Visiblement il se trouve fort bien à l'ombre », remarqua le commissaire des R.G.

Le garde avait rejoint le chauffeur. Un attroupement se formait. Un agent de police se fraya un passage jusqu'aux adversaires et commença à verbaliser.

« Un officier de police principal, déguisé en gardien de la paix, précisa Didier. D'ailleurs, messieurs, comme vous vous en doutez, cette foule est composée aux trois quarts d'inspecteurs de la D.S.T., prêts à se jeter aux troussees du prisonnier.

— C'est lui qui n'a pas l'air pressé de décrocher », commenta le colonel du Deuxième Bureau.

C'était vrai. Sur l'écran, on voyait un Cordovan qui ne songeait nullement à prendre la poudre d'escampette. Le commissaire Didier commençait à s'énerver :

« Alors, tu te décides ? » soufflait-il.

Enfin Cordovan consulta sa montre, fit la moue comme s'il craignait d'être en retard pour un rendez-vous, et jeta un nouveau regard par la fenêtre. Les chauffeurs se querellaient, l'agent verbalisait, les badauds exprimaient hautement leurs opinions sur l'accident, la politique, la cherté de la vie et le temps qu'il faisait.

Alors Cordovan soupira, se leva sans hâte, s'étira et se dirigea vers la portière arrière.

« Enfin ! » murmura Didier.

Toujours sans se presser, Cordovan descendit sur la chaussée, mais, au lieu de prendre ses jambes à son cou, comme on s'y attendait, il contourna la camionnette, ouvrit la portière avant et grimpa lestement sur le siège du chauffeur.

« Il aime ses aises, celui-là ! » remarqua le colonel du S.D.E.C.E.

Le moteur tournait. Cordovan passa une marche arrière, et tournant le volant à droite, recula. La camionnette monta sur le trottoir. Braquant le volant à gauche, le chauffeur improvisé passa en marche avant, et fit ainsi demi-tour en plein milieu de la rue. Après quoi il repartit à toute allure dans la direction d'où il venait. Pas pour longtemps. On le vit bientôt, profitant du feu vert, tourner à gauche...

« Messieurs, annonça le commissaire Didier en soufflant très fort, l'opération *Chevillette* roule ! »

Il pressa un autre bouton. Sur un mur apparut un plan électronique de Paris. Une petite lumière descendait à grande vitesse le boulevard du Port-Royal. Elle traversa la place des Gobelins et continua par le boulevard Saint-Marcel.

« Un émetteur radio est naturellement dissimulé à bord de la camionnette, expliqua Didier. Un ordinateur qui se trouve en liaison avec plusieurs radiogoniomètres disséminés dans Paris nous donne sa position à un mètre près. »

Arrivée à la Seine, la camionnette tourna à gauche sur le quai Saint-Bernard.

« Je me demande où il peut bien vouloir aller, le loustic, murmura le commissaire des R.G.

— À sa place, je sortirais de Paris le plus vite possible, dit le colonel de la S.M.

— Moi, au contraire, j'irais me perdre dans la masse anonyme de la capitale », opina le commissaire de la P.J.

Didier était aux anges : après un démarrage un peu lent, *Chevillette* se déroulait parfaitement, elle allait faire honneur au subtil commissaire qui l'avait conçue et supervisait son exécution. Place Saint-Michel, la camionnette venait de tourner à droite et de franchir la Seine, quand soudain elle s'arrêta. Elle se trouvait devant le Palais de Justice. La caméra montra Cordovan qui descendait rapidement de son siège et disparaissait sur la gauche.

« Messieurs, fit Didier, nous ne pouvons plus voir Corsetier, mais ne l'oubliez pas : j'ai trois cents paires d'yeux sur le terrain qui ne le lâcheront pas d'une semelle ! »

La capitaine Montferrand, du SNIF, lança un nuage de fumée et parla pour la première fois.

« Mon cher commissaire, dit-il, bien que mes yeux, à la différence de ceux de vos hommes, ne soient pas sur le terrain et n'aient pas de semelles, il y a encore quelque chose que j'aimerais bien voir.

— Mais certainement, mon capitaine. Tout ce que vous voudrez.

— Je suppose que vous avez une caméra dissimulée dans le cabinet du juge d'instruction ?

— Euh... ce n'est peut-être pas très régulier, mais... oui, je dois avouer que nous en avons une.

— Pourriez-vous la faire marcher quelques secondes ?

— Ah ! vous voulez voir la tête du magistrat quand il apprendra l'évasion. Si cela peut vous faire plaisir... »

Une nouvelle image apparut sur l'écran. Un spacieux cabinet de travail, avec des murs lambrissés, une porte aux panneaux de chêne, un plafond à moulures. Un homme à cheveux blancs était assis derrière une table croulant sous les papiers. Il attendait. Non pas avec impatience, non, il était trop digne pour cela, mais avec une irritation visible.

Soudain la porte s'ouvrit, et, d'une démarche vive, un homme brun aux yeux bleus entra :

« Monsieur le juge, je me roule à vos pieds... Un contretemps stupide, un accident de voiture, je ne sais quoi... Je suis tout à votre disposition. »

Et le capitaine Cordovan se laissa choir avec grâce dans un fauteuil Louis XIII.





II

LE SERGENT-CHEF instructeur Chang posa une brique en équilibre sur deux autres et se recula.

Langelot ferma les yeux, respira profondément, concentra toute son énergie dans le tranchant de sa main droite et l'abattit.

La brique se brisa en deux.

« Pas mal », prononça la voix de Montferrand.

Langelot se retourna. Traînant un peu la prothèse qui lui remplaçait une jambe perdue au combat, le capitaine était venu s'encadrer dans l'embrasure de la porte donnant sur le dojo⁶ enfoui dans les profondeurs de l'immeuble du SNIF.

« Merci, Chang, reprit Montferrand. Il va falloir que vous excusiez le lieutenant. J'ai besoin de lui. »

Langelot s'inclina profondément devant Chang, qui, en uniforme, n'était que sergent-chef, mais, en kimono, devenait « le Maître », et il rejoignit son capitaine dans le couloir.

« J'ai reçu une étrange demande vous concernant, dit Montferrand. Cordovan voudrait vous voir.

— Cordovan, mon capitaine ?

— Oui. Je ne sais pas si c'est en rapport avec la petite comédie de l'autre jour. Il n'a rien précisé. Il a simplement dit : « Je voudrais voir le sous-lieutenant Langelot. Qu'il apporte un poste à transistors. »

Langelot ouvrit de grands yeux.

« À propos, mon capitaine, je voulais vous demander si c'était exprès que vous nous aviez fait montrer le bureau du juge d'instruction. »

Montferrand sourit.

« Bien sûr. Petite vengeance amicale à l'égard de Didier, qui a trop tendance à oublier ce qu'il nous doit.

— Mais comment pouviez-vous savoir que Cordovan... ?

— C'était évident, mon petit. Cette évasion était montée si maladroitement que, si Cordovan avait profité de l'occasion et était allé rejoindre les gars de son réseau, ils l'auraient immédiatement soupçonné d'avoir conclu un marché avec la police et lui auraient tranché le cou. Cordovan a oublié d'être bête. Il valait cent fois mieux pour lui rester en prison. Et, comme il a en outre un certain sens de l'humour, il a trouvé amusant d'aller se présenter lui-même au juge d'instruction.

— La D.S.T. n'est pourtant pas composée d'amateurs.

— Bien au contraire : c'est une force de police très efficace. Tout de même, pour ces opérations extrêmement délicates, elle manque quelquefois de doigté.

— Vous n'avez pas la moindre idée de ce que Cordovan me veut ?

— Oh ! il a probablement l'intention de vous proposer un troc quelconque. Un troc, avec un truc caché à l'intérieur. Allez-y, mon petit, emportez un poste à transistors, et aussi un magnétophone de poche pour enregistrer votre entretien. N'essayez pas de le cacher à Cordovan : il devinera que vous en portez un. Ne promettez rien, naturellement, et n'oubliez à aucun moment que sous le crâne de cet homme il y a de quoi faire sauter le pays tout entier. »

« Salut, Cordo.

— Bonjour, Langelot. Assieds-toi donc. Ça me fait plaisir de te voir. Tu as bonne mine – et toujours ton air trompeur d'enfant de

chœur. Tu as apporté un transistor ? Parfait. Mets-le en marche. Du Wagner, s'il te plaît, ou du Jimmy Gluck : quelque chose qui brouillera les micros dissimulés dans les murs de ma cellule. J'en ai déjà compté dix-huit, il doit bien y en avoir une dizaine qui m'ont échappé. Quand la D.S.T. fait les choses, mon petit vieux, elle les fait bien. Mais moi aussi, figure-toi. Alors ne t'étonne pas de me voir mettre un mouchoir devant la bouche pour te parler. Tu seras gentil de faire la même chose. Nous sommes entourés de caméras, et la police dispose d'excellents *lipreaders*, comme on dit en jargon de métier : je ne t'apprendrai rien en te disant que ce sont des gars capables de lire tout un discours sur les lèvres de l'orateur. Tu as un magnétophone, je suppose ? Tant que c'est pour toi seul que tu enregistres, ça ne me dérange pas, mais après que je t'aurai dit ce que j'ai à te dire, tu décideras peut-être toi-même de détruire la bande... On verra.

— Tu as l'air en pleine forme, Cordo.

— Ça ne va pas mal, je te remercie, mais je commence à trouver que la plaisanterie a assez duré : je ne suis pas fait pour végéter en prison toute ma vie. Or, on me garde de telle manière que je n'ai pas la moindre chance de m'évader tout seul ni de prendre contact avec mon réseau. J'ai donc décidé de faire appel à ton aide. »

Langelot ne cilla pas.

« En effet, dit-il, j'ai remarqué que tu n'étais pas gardé comme un prisonnier ordinaire : une cellule d'acier dans un bloc de béton ; un poste de police de six hommes pour toi tout seul...

— Sans compter tous les gadgets électroniques. Oui, oui, Langelot, ces messieurs me traitent avec le respect qui m'est dû : je ne me plains de rien de ce côté-là.

— Mais pourquoi m'as-tu fait l'honneur de penser à moi pour t'aider à échapper à une surveillance pareille ? »

Cordovan se leva et fit quelques pas dans l'étroite cellule. Maintenant toujours son mouchoir devant sa bouche, il reprit :

« Mon petit vieux, tu m'as déjà joué assez de tours pour que je sache deux choses sur toi : petit a – tu es doué ; petit b – tu es fidèle. Je ne veux pas dire fidèle à tes petites amies, ça te regarde ; je veux dire fidèle au SNIF, à l'armée, à la France, à toutes ces balivernes. C'est même là ton seul point faible. Si tu oubliais petit b pour ne garder que petit a, tu serais un vrai grand homme, comme moi, par

exemple. Mais par bonheur tu n'as que la moitié de l'étoffe qu'il faut, et par conséquent tu peux me servir.

— À supposer que je le veuille. Mais, étant donné ton diagnostic et ma fidélité obtuse...

— C'est justement à cause de ta fidélité obtuse plus encore qu'à cause de tes talents – désolé de te décevoir, mon pauvre – que j'ai décidé de faire appel à toi. Laisse-moi t'exposer la situation comme je la vois.

« Premier point : j'ai dans la tête de quoi transformer la France en un second Pays Noir si seulement j'arrive à reprendre le commandement de mon réseau.

« Deuxième point : je n'y arriverai sans doute jamais, parce que vous êtes prévenus de mes intentions. Dans ces conditions, ce que je sais de mon réseau et que je refuse de vous communiquer devient simplement un capital-renseignement qu'il serait avantageux pour moi d'échanger contre ma liberté.

« Troisième point : même si nous concluons un accord quelconque, il est bien évident que vous allez essayer de me berner, c'est-à-dire de me soutirer mes renseignements et de me remettre la main dessus à la dernière minute. Je ne vous en veux pas : c'est de bonne guerre. D'ailleurs certaines précautions pourraient permettre de résoudre cette difficulté.

« Quatrième point – et c'est le plus délicat – : il ne m'est pas possible d'avoir confiance en vous. D'une part, parce qu'il y a parmi vous des funambules en gros sabots qui me tendent des pièges cousus de câble blanc : je te raconterai un jour celui qu'on a essayé de monter avant-hier, c'est à mourir de rire ! D'autre part, parce que tous vos services de renseignement ont été pénétrés depuis belle lurette par mes propres agents...

— Tous nos services ? s'étonna Langelot. C'est un peu invraisemblable, non ?

— Invraisemblable ? Tu oublies que j'ai moi-même été un officier du Deuxième Bureau et que je le serais encore probablement si quelqu'un avait eu l'idée de me nommer général.

— En tout cas, je me porte garant du SNIF. »

Cordovan approcha son grand visage de celui de Langelot ; on ne pouvait pas voir sa bouche, mais ses yeux bleus souriaient. Il prononça dans un chuchotement :

« *Le SNIF aussi a été pénétré.* »



III

DANS LA CUISINE, Mme Montferrand s'affairait autour de son gigot à l'ail : l'odeur en était tout à fait appétissante. Dans la chambre des garçons, Michel rejouait la bataille de Fontenoy avec sa collection de petits soldats en uniformes du XVIII^e siècle ; Marc aiguisait soigneusement son couteau de scout. Dans la chambre des filles, Marie repassait le tutu d'Alice ; Alice écrivait la composition de français de Marie. Dans le salon, le capitaine Montferrand marchait de long en large en fumant comme un steamer. Langelot tendit la main et arrêta le fonctionnement d'un magnétophone pas plus gros qu'une boîte d'allumettes qui était posé sur un guéridon.

« Vous avez bien fait de ne pas me donner cet enregistrement à entendre au SNIF, dit le capitaine. Si le service est pénétré, mon bureau même n'est plus un endroit sûr. Évidemment Cordovan se moque peut-être de nous. Son objectif, dans ce cas, serait de faciliter sa propre fuite en réduisant la quantité de personnel à qui nous pouvons faire confiance pour le surveiller. Mais je ne crois pas que nous puissions nous permettre de tableer sur cette hypothèse. Nous devons au contraire considérer que Cordovan dit la vérité, et que le

SNIF est aussi plein de pénétrations et d'infiltrations qu'un gruyère de trous. En un certain sens, vous avez presque eu tort de me faire confiance : je pourrais fort bien être un agent adverse, et vous auriez dû vous méfier de moi.

— Mon capitaine, répondit Langelot, je me méfierais de moi d'abord et de vous ensuite, si vous permettez. »

Montferrand s'arrêta pour le regarder. Une solide affection liait ces deux officiers de renseignement dont l'un aurait pu être le père de l'autre. Dans une certaine mesure, le plus jeune des deux avait raison : il faut bien que le doute permanent qui pèse sur les relations entre agents secrets s'arrête quelque part. Si on ne faisait jamais confiance qu'à soi-même, on ne pourrait plus travailler que pour soi. C'est là que les liens humains ont finalement leur rôle à jouer. « Solitaires mais solidaires » était la devise du SNIF. D'une science plus certaine que les sciences mathématiques ou expérimentales, Langelot savait que Montferrand n'était pas un traître.

« Bon, fit l'aîné après un silence. Récapitulons. Cordovan désire s'évader, mais il veut être certain que son réseau ne le soupçonne d'aucune collusion avec les forces de l'ordre. Il n'a confiance ni dans la police, ni dans l'armée, ni même dans le SNIF, qui sont, prétend-il, pénétrés par son réseau. Il n'est sûr que de vous, Langelot. Cependant il accepte que trois autres snifiens soient mis au courant. Il n'exige pas de connaître leurs noms, seulement leurs grades. S'ils ont le même que celui de ses agents de pénétration, il refuse de coopérer.

« Il prétend ne pas connaître les noms de la plupart des membres de son réseau, ce qui est vraisemblable, étant donné les nécessités du cloisonnement. Cependant, aussitôt que nous aurons accepté le marché, il promet de nous donner le nom d'un lampiste quelconque, dont l'interrogatoire ne nous conduira pas bien loin, mais qui servira à nous prouver la bonne foi, ou plutôt le sérieux, de Cordovan.

« Une fois évadé grâce à nous, il nous révélera le nom de son adjoint, lequel, à son tour, nous conduira aux chefs de groupements, lesquels connaissent leurs chefs de sections, lesquels connaissent leurs chefs de cellules, lesquels connaissent leurs combattants de base. Bref, en interrogeant tout ce monde-là, nous ramassons le réseau, à l'exception des agents de pénétration.

« Cependant, dès que l'adjoint aura commencé à parler, nous aidons Cordovan à franchir une frontière, et, une fois en pays

étranger, il nous déclare enfin quels snifiens travaillaient en réalité pour lui. Je dis : quels snifiens au pluriel, mais plus vraisemblablement il doit s'agir d'un seul agent, car enfin on n'entre pas au SNIF comme dans un moulin ! »

Un à un, Langelot vit défiler devant lui les visages de tous les camarades et de tous les chefs qu'il connaissait. Ce n'était pourtant pas son copain l'aspirant Gaspard, ni le chef de la section Action, le commandant Rossini, ni Pierrot la Marmite, ni Charles, ni Alex, ni Mistigri, ni le capitaine Aristide chef de la section Renseignement, ni Mousteyrac, ni Borgès, ni Blandine, ni... À moins que Cordovan n'eût menti ? Il n'avait donné aucune preuve de ses assertions. Mais Montferrand avait raison : l'accusation était trop grave pour qu'on pût la traiter par le mépris.

« Bien entendu, reprit le capitaine, je vais dès ce soir rendre compte des événements à Snif en personne, en qui j'ai une confiance absolue. »

Snif, c'était ainsi qu'on appelait familièrement le mystérieux personnage qui commandait le Service National d'Information Fonctionnelle, et que personne n'avait jamais vu, sauf Langelot, une fois, pendant quelques secondes et en pleine nuit⁷.

« À supposer que Snif nous donne l'ordre d'accepter la proposition de Cordovan, nous ne devons pas nous dissimuler les difficultés de la mission. Premièrement, faire évader un prisonnier d'État et lui permettre de gagner l'étranger à la barbe de toutes les polices de France et de Navarre, ce ne sera pas un jeu d'enfant ! Et notez que nous aurons des moyens très limités à notre disposition puisque nous ne pouvons pas mobiliser les ressources du SNIF. Deuxièmement, il faut bien que nous saisissions le sens véritable du jeu que nous allons jouer.

« Cordovan, selon toute vraisemblance, n'a pas la moindre intention de nous livrer son adjoint ni l'agent de pénétration introduit dans le SNIF ; il essaiera donc par tous les moyens de nous filer entre les doigts, et – tenez-vous bien – notre rôle consistera à *le laisser filer*, tout en nous donnant les moyens de le suivre.

– Vous ne pensez pas qu'il compte réellement sur nous pour lui faire franchir une frontière ?

– Je pense qu'il compte surtout sur nous pour le faire sortir de prison, et cela de telle manière que les soupçons de son réseau ne

soient pas excités. Ensuite, il tentera de prendre contact avec ce réseau et de déclencher une révolution-surprise.

— Bref, mon capitaine, vous pensez à renouveler, en plus subtil, l'opération *Chevillette* ?

— Si vous voulez. Mais en beaucoup plus subtil. Cordovan, ne l'oubliez pas, est un professionnel. Il sait exactement ce que nous sommes en train de nous dire, vous et moi, en ce moment. *Il sait que nous savons* qu'il va tout faire pour nous duper. À nous de ne pas nous laisser duper d'abord, pour bien lui montrer que nous avons accepté de jouer son jeu d'après ses propres règles...

— Alors qu'en réalité nous prévoyons qu'il va tricher, et que nous avons l'intention de profiter de ses tricheries ?

— Exactement. Ou bien il va « honnêtement » nous livrer tous ces gens qui lui ont fait confiance, et alors nous exécutons notre part du marché ; ou bien, ce qui me paraît infiniment plus probable, il essaiera de nous utiliser sans rien nous fournir en retour, et alors nous lui donnerons du mou... du moins jusqu'à un certain point. Et puis nous ramènerons le tout.

— Astucieux.

— Astucieux, peut-être, mais rappelez-vous que, de l'astuce, Cordovan en a à revendre, et la nôtre, il l'aura prévue comme on prévoit ce que va faire l'adversaire aux échecs, parce que c'est ce qu'on ferait à sa place. Il faudra donc qu'à un certain moment nous en ayons deux fois plus que lui...

— Question, mon capitaine ?

— Je vous en prie.

— Supposons que Cordovan ne réussisse pas à nous échapper dans des circonstances vraisemblables, et qu'il soit forcé de tenir ses promesses.

— Eh bien ?

— Est-ce que nous allons vraiment tenir les nôtres ? Est-ce que nous laisserons impunis les crimes de cet énergomène tout en punissant ceux de ses comparses ? »

Montferrand s'arrêta de marcher et retira sa pipe de sa bouche.



« Langelot, je comprends vos scrupules. Mais songez à deux choses. D'abord, ce n'est pas nous qui punissons ou ne punissons pas : ça, dans un pays libre, c'est la responsabilité de la Justice. Nous ne faisons que prendre le poisson : les cuisiniers l'accommodent à la sauce qu'ils veulent. Ensuite, une fois que nous aurons tenu nos engagements, arrêté le réseau, purgé le SNIF, qui m'empêche d'envoyer le sous-lieutenant Langelot en mission une fois de plus, avec ordre de me ramener Cordovan pieds et poings liés ? Vous savez bien, n'est-ce pas, que nous autres, au SNIF, nous sommes des *idéalistes* dans la mesure où nous avons des fins idéales et où nous

ne considérons pas que ces fins justifient n'importe quels moyens, mais aussi que nous sommes des *réalistes*, dans la mesure où nous comprenons qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs ? »

À cet instant la porte s'ouvrit et Mme Montferrand passa sa jolie figure potelée dans l'entrebâillement :

« Je n'écoute pas aux portes, dit-elle gaiement, mais j'ai entendu vos derniers mots. Je n'ai pas d'omelette, mais j'ai un gigot qu'il serait dommage de laisser cuire trop longtemps. Venez donc dîner. J'espère que vous avez une *faim idéale* tous les deux ! »





IV

LE LENDEMAIN, quand Langelot se présenta à la prison de la Santé, son identité fut vérifiée six fois à des postes de contrôle différents.

« Hier, vous ne m'avez contrôlé que trois fois, remarqua-t-il.

— Demain, ce sera neuf, lui répondit sévèrement le garde en lui rendant sa carte du SNIF. Ici, nous n'aimons pas beaucoup les habitués. »

Cordovan paraissait d'excellente humeur. Langelot mit le transistor en marche. La « voix bleue » du chanteur Julio⁸ se fit entendre.

« Ah ! non, celui-là ne fait pas assez de bruit, protesta le prisonnier. Cherche autre chose. Du *hard rock* ? Voilà exactement ce qu'il nous faut.

— Je ne te connaissais pas cette érudition en musique moderne, Cordo.

— C'est parce que tu me sous-estimes toujours : c'est une grave erreur. Alors ? Qu'ont décidé les petits saints du SNIF ? »

L'homme de trente ans et le jeune garçon se regardèrent. Ce n'était pas la première fois qu'ils s'affrontaient, mais ils avaient tous

les deux le sentiment que ce duel-ci serait décisif.

« Nous avons résolu, dit lentement Langelot, de te donner cette dernière chance.

— Trop aimable. Quels sont les trois agents de confiance que tu as choisis ?

— J'ai rendu compte à mon chef direct. Il a rendu compte au patron du SNIF.

— Grades ?

— Capitaine. Général.

— Et vous allez me faire évader à vous trois ?

— Non. Le général a désigné en outre un aspirant. Le compte y est.

— Comment s'appelle l'aspirant ?

— Je ne sais pas encore, et si je le savais, je ne te le dirais pas. Ton agent de pénétration, ce n'est tout de même pas un pauvre aspi ?

— Non, ce n'est pas un aspi. D'accord, j'accepte l'équipe telle qu'elle est composée. Procédé d'évasion ? »

Langelot sourit.

« À ton tour de me sous-estimer. Est-ce que tu crois par hasard que je suis tombé dans le panneau et que je m'imagine que tu vas me livrer tes petits copains de gaieté de cœur ?

— Mes petits copains, s'ils ont été assez gogos pour me croire, c'est tant pis pour eux. Mais je ne vois pas le rapport.

— Si je t'indique le moyen d'évasion prévu, tu es capable d'alerter ton réseau. Tes gars nous attendront à la sortie de la Santé, nous ratatineront sans remords, et te voilà libre d'opérer comme tu veux. Non, non, mon vieux, nous sommes tout de même un peu plus malins que ça. »

Cordovan s'épanouit.

« Quel plaisir de travailler avec des pros ! Tu ne me demandes même pas le nom du lampiste que j'ai l'intention de vous mettre sous la dent ?

— Je sais bien que tu vas me le donner sans que j'aie besoin d'insister.

— Tu ne te trompes pas : Robert Pappas, 94, rue de Ménilmontant.

— Tu te rappelles son adresse ?

— J'ai mes raisons. Pappas devait être – comment dirai-je ? – la cheville ouvrière de ma prise de pouvoir. Arrêtez-le, et n'hésitez pas à

le secouer un peu : cela ne le surprendra pas, et je pense qu'il commencera bientôt à vous raconter sa vie. »

Langelot se leva :

« Au revoir, Cordo. Tiens-toi prêt à partir.

— Moi ? Toujours prêt, comme les scouts. Je dois t'avouer que je suis assez curieux de savoir comment tu prétends me faire sortir de « la prison la mieux gardée du monde ». C'est du moins ce que dit la presse.

— Ne t'inquiète pas, Cordo : tu sortiras.

— Mais attention ! Pas d'indiscrétions ! Mes agents sont partout.

— Le plus simple, en ce cas, serait que tu me donnes leur liste. Nous les ramasserions à la petite cuiller, et nous n'aurions plus ensuite à nous méfier que de la police.

— C'est cela ! Je vous raconte tout, et ensuite vous me laissez moisir ici ! D'ailleurs, la liste, je ne l'ai même pas. La révolution, mon petit gars, ce n'est pas comme le bowling : on n'aligne pas ses quilles de manière à pouvoir les renverser toutes d'un coup. Quand vous tiendrez mon adjoint, vous arriverez peut-être à lui faire donner deux ou trois noms : ensuite, ce sera la progression géométrique. Allez, mon vieux : il faudrait voir à t'activer. Moi, je n'ai pas l'intention de passer la fleur de mes jours entre quatre murs. »



Après quelques vérifications et fouilles supplémentaires, Langelot put enfin reprendre sa 2^e cv de service et quitter la prison. Une chose

lui paraissait évidente : il était impossible de faire évader Cordovan de sa cellule sans solliciter la complicité de ses gardiens.

Il traversa la Seine pour gagner le seizième arrondissement. Il avait rendez-vous rue Fantin-Latour, dans l'appartement des Montferrand, non seulement avec son chef, mais encore avec le mystérieux aspirant que le général, chef du SNIF, avait désigné pour faire partie de cette opération ultra-secrète.

« Est-ce que je le connais ? se demandait Langelot en roulant. Quelqu'un en qui le général a confiance plus qu'en quiconque... Autant qu'en Montferrand. Autant qu'en moi qui, soit dit en toute modestie, lui ai tout de même sauvé la vie... Serait-ce Esbon, par hasard ?... Bah ! Il y a tant d'aspis. C'est peut-être quelqu'un d'une autre section. »

Quand il sonna, ce fut Marc qui lui ouvrit.

« Bonjour, mon petit Marc. Comment va la patrouille ?

— La patrouille va bien. Demain, nous allons faire des exercices de survie dans le désert.

— Dans le désert ? Ce n'est pas rien, ça. Où est-il, ce désert ?

— À Ermenonville.

— Tant mieux. Ce n'est pas un désert trop méchant. Ton papa est là ?

— Non. Pas encore. Mais il y a quelqu'un qui t'attend au salon.

— Ah bon ! Qui est-ce ? »

Le petit Marc hésita un instant.

« La personne n'a pas voulu dire son nom », prononça-t-il enfin d'un ton solennel.

Fort intrigué, Langelot entra dans le salon des Montferrand. Quelqu'un se leva à son entrée, quelqu'un qu'à contre-jour il distingua mal.

« Alors, c'est toi qui... » commença-t-il en s'avancant, la main tendue.

Soudain sa main retomba.

« Corinne ! » murmura-t-il.

Une jeune fille châtaine, le nez retroussé, se tenait, toute souriante, devant lui.

« Corinne ! C'est bien toi ! Mais cela fait une éternité que je ne t'ai pas vue ! Laisse-moi t'embrasser, pour la peine. »

Corinne se laissa embrasser sans faire de difficultés, mais le mot d'éternité la fit rire.

« Voyons, Langelot, il y a à peine quelques mois.

— Tu as raison, mais à moi, cela m'a paru une éternité. »

Langelot omit de préciser qu'un certain nombre d'agréables rencontres l'avaient aidé à supporter sans trop de mal cette éternité de séparation. Il tenait les deux mains de la jeune fille et ne se lassait pas de la regarder en se rappelant leur première rencontre à l'école du SNIF⁹...

« Tu te souviens, dans l'autocar ? demanda-t-il enfin d'un ton nostalgique qu'il ne prenait pas souvent.

— Oui, bien sûr. Et quand tu as failli m'étrangler, tu te rappelles ?

— Évidemment, tu étais l'espionne ! Et tu te souviens de cette danse que tu voulais m'apprendre ? Le hully-je-ne-sais-plus-quoi... ?

— Oui. Et l'horrible Mme Ruggiero, tu te la rappelles ?

— Elle n'était pas si horrible que ça. »

Corinne fit la grimace.

« Et toi, reprit Langelot, tu te rappelles que tu voulais me faire accroire que tu étais la fille d'un agent de police qui donnait des réceptions au champagne pour la Sainte-Delphine !

— Oui, sourit Corinne, c'était le bon temps... »

Puis elle changea de ton :

« Et quand tu as refusé de me dire ton vrai nom, tu t'en souviens ?

— Tu m'en as voulu ?

— Oh ! oui, à mort. Mais en même temps je t'admirais.

— Si je comprends bien, le SNIF t'a récupérée malgré tout ?

— *Malgré tout* ? Attention à ce que tu dis, ou il va t'arriver des bricoles !

— Celle-là, il y a longtemps que je ne l'avais pas entendue. À quelle section es-tu ?

— Renseignement.

— Ah ! « Je-pèse-mes-mots ! »

Langelot joignit ses doigts en forme d'arcade, d'un geste qui était familier au capitaine Aristide, lequel affectionnait aussi l'expression « Je pèse mes mots ». Corinne se mit à rire :

« Tu l'imites très bien. C'est exactement lui.

— Pas trop casse-pieds, ton patron ?

— Si, bien sûr, mais il gagne à être connu.

— Et alors qu'est-ce que tu fais ? Du travail de bureau ?

— Mais non, Langelot. Du vrai travail s.R.¹⁰ Figure-toi que je ne suis plus tout à fait la pleurnicheuse que tu as connue. Sauf sur commande.

— Oh !... pleurnicheuse. Quand il s'est agi de te débrouiller pour berner tous les instructeurs... Seulement Je-pèse-mes-mots est tellement secret : c'est à peine s'il avoue qu'il existe lui-même. Quant à savoir ce qu'il fait de son personnel...

— Et toi, Langelot, toujours dans le C.E.¹¹ ?

— Eh oui. La routine, quoi !

— La routine ? Trente-deux missions réussies ? Pas une manquée ? C'est ça que tu appelles la routine ? Évidemment, quand on y pense, c'est un peu monotone...

— D'où sais-tu tout cela ?

— Tu oublies que je suis « renseignement ». »

Il y avait aussi d'autres raisons pour que Delphine Ixe dite Corinne fût bien renseignée, mais Langelot jugea indiscret d'insister là-dessus. D'ailleurs il ne lui déplaisait pas le moins du monde que la jeune fille fût au courant de ses prouesses, de même qu'il ne lui déplaisait pas que, pour des raisons évidentes, le général commandant le service l'eût nommée pour cette mission.

Les jeunes gens allaient s'asseoir pour bavarder plus à l'aise lorsque Montferrand entra. Immédiatement Langelot lui rendit compte de son entrevue avec Cordovan. Le capitaine regarda sa montre.

« Faites donc un saut jusqu'à Ménilmontant, et revenez dîner tous les deux, commanda-t-il. Traitez le Pappas par la douceur dans la mesure du possible. L'appréhender ne servirait qu'à alerter le réseau. Tout ce que nous voulons savoir, c'est si vraiment Pappas en fait partie, ou si Cordovan nous a donné le premier nom qui lui est passé par la tête. »

Deux minutes plus tard, Corinne et Langelot, à bord de la 2 cv, filaient vers leur première mission commune.





V

« MONSIEUR ROBERT PAPPAS ?

— Ouais. C'est moi.

— Pouvons-nous entrer un instant ? »

C'était Corinne qui parlait.

« Quoi que vous voulez ? »

M. Pappas ressemblait à un primate plus qu'à un être humain. Il portait un maillot de corps pas trop propre. D'une main il tenait une bouteille de bière ; de l'autre il ne lâchait pas la porte.

« Nous voudrions vous poser quelques questions. Est-ce que vous aimez les jeunes, monsieur Pappas ?

— Si c'est pour me demander de l'argent...

— Non, non, c'est au contraire pour vous proposer d'en gagner. Nous représentons une nouvelle station de radio. Radio Jeune. Vous en avez sûrement entendu parler. »

Pappas but un coup de bière à même le goulot, mais cela ne lui rafraîchit pas la mémoire.

« Radio Jeune ? répéta-t-il. Non, ça ne me dit rien.

— Très bien, fit Corinne en portant une marque sur une fiche qu'elle tenait à la main. Et Radio Luxembourg, vous en avez entendu parler ?

— Ouais.

— Parfait. Quelle est votre profession, monsieur Pappas ?

— Laveur de carreaux.

— Laveur de carreaux, excellent. En code, c'est 393.

— En code ? Pourquoi vous codez ça ? Ça n'est pas secret.

— En code mécanographique, monsieur Pappas. Pour que l'ordinateur puisse comprendre. L'ordinateur de Radio Jeune va s'occuper de vous, et s'il trouve que vous avez le profil le plus intéressant de tous ceux que nous aurons relevés, vous allez recevoir un prix.

— Le profil, le profil... »

Pappas lâcha la porte et fit un pas en arrière dans la petite chambre d'hôtel qu'il habitait. Il se regarda dans la glace qui ornait le dessus de la cheminée.

« Moi, dit-il, je m'aime mieux de face.

— C'est là, fit Corinne, une question de goût. Et quel genre de carreaux lavez-vous ?

— Tous les genres. Surtout en hauteur. Là où les autres, ils ont peur de monter. La Tour Montparnasse, ce genre-là.

— Excellent, dit Corinne en portant une marque de plus sur sa fiche. Maintenant dites-moi, avez-vous entendu parler de la reine Élisabeth ?

— Ouais.

— Du Présidentissime Ali Aman Dadi ?

— Naturellement. Pour qui me prenez-vous ? Pour un retardé mental ?

— Nullement, monsieur Pappas, nullement. Vous avez entendu parler du capitaine Cordovan ?

— Euh... ouais... mais je n'ai pas le droit de...

— Oh ! je ne vous demande rien de secret. D'ailleurs, pour tout ce que vous pourriez me dire à son sujet, l'ordinateur n'a pas de code : alors, que vous me le disiez ou non, c'est pareil, personne n'en saura rien. Vous avez déjà lavé des carreaux pour le capitaine Cordovan ? Vous comprenez, si vous me dites « oui », cela ira dans la rubrique « expérience professionnelle ». C'est tout. »

Robert Pappas but encore une gorgée de bière.

« Je ne sais pas s'il y a un code pour ça, remarqua-t-il, mais pour ce qui est de l'expérience, il en faut. Parce que la Tour Montparnasse, c'est une chose, mais l'Obélisque, c'en est une autre.

— Très juste, monsieur Pappas. Très juste. Vous disiez donc que vous aviez fait des travaux pour le capitaine Cordovan ?

— Non, je n'ai rien fait. Pas encore. Simplement il m'a promis dix... enfin, je veux dire il m'a promis une petite somme si je lui rendais un grand service. « Il n'y a que toi qui peux faire ça, Robert », qu'il m'a dit. Il m'appelle « Robert ». Il n'y a pas de cérémonies entre nous. Remarquez, moi je l'appelle « mon capitaine ». C'est le respect qui veut ça.

— Et quel est ce grand service que vous...

— Il m'avait bien recommandé de ne pas en parler. Mais puisque c'est pour un ordinateur... Un jour, le capitaine Cordovan, il m'enverra un drapeau.

— Quel drapeau ?

— Un drapeau tout noir. Et alors, moi, dès que je l'aurai reçu, je devrai monter sur l'Obélisque et l'installer dessus. Parce que, dans tout Paris, il n'y a que moi qui suis capable. Rapport aux carreaux, vous comprenez : la Tour Montparnasse...

— Monsieur Pappas, nous vous remercions au nom de Radio Jeune. Si vous avez gagné le prix, nous vous le ferons savoir. »

De tout l'entretien, Langelot n'avait pas prononcé une parole. Les jeunes gens redescendirent l'escalier malodorant.



« Eh bien, dit le snifien à la snifienne, je dois reconnaître qu'à la section Renseignement vous vous y entendez pour embobiner le monde. Et Cordovan qui voulait que nous arrêtions ce demeuré et que nous le secouions un peu ! »

Corinne baissa les yeux d'un air modeste :

« Le capitaine Aristide dit toujours, répondit-elle, que le besoin de violence trahit inmanquablement une infériorité cachée ! Et il pèse ses mots », ajouta-t-elle en riant.

Ce soir-là, le capitaine Montferrand emmena ses jeunes amis dîner dans un petit restaurant de son quartier, à l'enseigne de *La Douce France*.

« Si jamais les projets de Cordovan aboutissent, elle sera un peu moins *douce*, commenta Langelot, qui n'avait pas oublié ses expériences au Pays Noir.

— On changera l'enseigne, dit Corinne, et on mettra *Pauvre France*. »

Le dîner, encore qu'il fût bon, était surtout un prétexte à conseil de guerre. Il eût été difficile d'en tenir un à la table familiale. Quant aux locaux du SNIF, il ne paraissait pas recommandé de les utiliser pour discuter d'une opération qui visait, entre autres, à épurer cette institution.

« Cordovan aura donc tenu parole, pour une fois dans sa vie, dit Montferrand. Pappas est en même temps un « lampiste » et une « cheville ouvrière ». Bravo, Corinne, pour la manière dont vous l'avez manœuvré. Il nous reste maintenant à préparer d'une part l'évasion du prisonnier, d'autre part les moyens d'en tirer profit pour le SNIF, même si Cordovan décide de ne pas tenir ses engagements à notre égard...

— Comme vous vous y attendez, mon capitaine, dit Langelot.

— Comme je m'y attends, en effet. Il ne faut pas nous faire d'illusions. En aidant Cordovan à s'évader, nous prenons un gros risque. J'espère qu'il se révélera payant et nous permettra de coffrer tout le réseau. Langelot, vous avez rendu visite au prisonnier. Quelle chance y a-t-il de l'enlever de la Santé ?

— À mon avis, aucune. Il faudrait soit des complicités parmi les gardiens – et non pas un complice, mais une douzaine –, soit une opération commando, qui est hors de question. Même moi, lorsque je me présente là-bas, on me contrôle, on me vérifie, on me met tout nu pour me fouiller.

— Alors pendant un transfert Santé-Palais de Justice ? proposa Corinne.

— Ce serait déjà plus facile, reconnut Montferrand. Cependant je vois deux difficultés à peu près insurmontables dans les conditions où nous travaillons, c'est-à-dire sans la complicité de la police ; primo, l'itinéraire change tous les jours : il n'y a donc aucun moyen de préparer un accident ; secundo, la camionnette utilisée pour le transport est fermée à clef, et les gardes sont armés. Je ne doute pas que vous ne soyez tous les deux de meilleurs combattants qu'eux, mais comme il vous est évidemment interdit de leur faire du mal... »

Langelot planta sa fourchette dans son escalope.

« Moi, dit-il, j'ai une idée.

— Tu nous l'exposeras dans un moment, fit Corinne. D'abord, mon capitaine, il nous faut un nom code pour l'opération.

— Que proposez-vous ? demanda Montferrand.

— Puisque nous prenons la succession de *Chevillette*, je propose *Bobinette* ! dit Corinne.

— Va pour *Bobinette*, accepta le capitaine en souriant.

— Et j'espère qu'elle cherra où il faut ! » s'écria Langelot en levant son verre.





VI

MAÎTRE ALEXANDRE BARBIROLI, petit homme pourvu d'un thorax de chanteur de *bel canto*, était l'une des gloires du barreau parisien. À lui les assassins d'orphelines : il en faisait des héros. À lui les égorgeuses de vieillards : il en faisait des martyres. On disait de lui qu'il avait fait obtenir la Légion d'Honneur à un apprenti terroriste qui avait tué à la bombe une veuve et ses six enfants pour se faire la main. Il y avait là quelque exagération, mais la prédilection de maître Barbirolli pour les causes perdues était indéniable. Il en avait une autre, non moins indéniable, pour les jolies femmes, surtout lorsqu'elles avaient encore l'air de collégiennes. Aussi, lorsqu'il ouvrit la porte donnant sur son salon d'attente et que les deux personnes qui y étaient assises se levèrent en même temps, se trouva-t-il en plein cas de conscience cornélien. En effet, l'une avait rendez-vous, mais c'était un vieil escroc qui venait de sortir de prison pour la treizième fois ; l'autre n'avait pas rendez-vous, mais c'était une charmante petite jeune fille blonde au nez retroussé, portant un foulard pimpant autour du cou, et pleurant à chaudes larmes. Peut-

être les larmes étaient-elles aussi fausses que les cheveux blonds, mais Barbirolli ne s'en douta pas.

« Maître ! s'écria-t-elle. Il faut que je vous voie immédiatement. C'est une question de vie ou de mort.

— Minute, dit l'escroc. Je n'ai pas l'intention de me laisser filouter mon rendez-vous.

— Mademoiselle, fit le grand avocat. Je ne vois vraiment pas comment je pourrais... Je suis déjà presque en retard... J'ai rendez-vous moi-même au Palais de Justice... Un innocent contre lequel se sont ligüées toutes les polices de France et que je suis seul à défendre !

— Moi aussi, je suis innocente, sanglota la jeune fille. Moi aussi, tout le monde est ligüé contre moi.

— Ne pourriez-vous pas revenir demain ? Ce soir ? Tout à l'heure ?

— Si je ressors, je serai arrêtée immédiatement ! »

Arrêtée ! Maître Barbirolli ne pouvait entendre ce mot sans frémir. Il se tourna vers l'escroc :

« Est-ce que vous serez arrêté, vous ?

— Je l'ai déjà été treize fois. Ça suffit peut-être, non ?

— Vous voyez bien ! Il faut que vous cédiez votre tour à cette pauvre jeune fille innocente.

— Pauvre innocent vous-même, rétorqua l'escroc. Je vous préviens que si je sors d'ici sans vous avoir parlé, je ne remettrai plus les pieds chez vous.

— Bon débarras, répliqua maître Barbirolli que l'escroquerie intéressait beaucoup moins que les assassinats, les actes de terrorisme et les tortures infligées aux petits enfants.

— Et même j'irai chez votre concurrent !

— Je lui en souhaite bien du plaisir. Venez, ma pauvre petite fille, venez avec moi. Voulez-vous un mouchoir ? »

L'avocat tendit à la jeune fille son beau mouchoir brodé, tout en la faisant entrer dans son superbe bureau meublé de verre, de nickel, de matières plastiques plus chères que du cuir, et orné de plusieurs toiles abstraites.

« Asseyez-vous, mon enfant, dit maître Barbirolli en tapotant l'épaule de la jeune fille et en la pilotant vers une espèce de trépied dont il était difficile de dire s'il était plus disgracieux

qu'inconfortable ou plus inconfortable que disgracieux. Asseyez-vous, essuyez vos larmes, et racontez tout à tonton Barbirolli. »

Il alla lui-même s'asseoir derrière un bureau de verre en forme de rognon.

« Allons, allons, ma petite fille, ne pleurons donc pas comme ça. Nous n'avons rien pu faire de vraiment grave. Voyons, nous allons avoir confiance en tonton Barbirolli. Qu'est-ce que nous avons bien pu commettre de si effrayant ? Nous avons peut-être empoisonné notre beau-père, comme une des plus grandes innocentes de tous les temps ? Ou bien nous avons donné un coup de canif à notre petit frère, par jalousie, et il en est mort ? Mais mon enfant, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Mon premier axiome est celui-ci : on a toujours de bonnes raisons de faire ce qu'on a fait. On en a peut-être aussi de mauvaises, cela arrive, mais on en a toujours de bonnes, et il suffit d'attirer sur elles l'attention du jury pour obtenir l'acquittement et quelquefois les félicitations !

— Un verre d'eau ! » hoqueta la délinquante juvénile.



Maître Barbirolli se précipita. Dans un verre de cristal de Bohême il versa un peu d'eau minérale et il le pressa dans les mains tremblantes de sa visiteuse. Il remarqua qu'à l'annulaire gauche elle portait une grosse bague ornée d'une pierre qu'il jugea être une topaze rose. Elle avait aussi des boucles d'oreille en topaze.

« Peut-être, pensa-t-il, a-t-elle tué sa grand-mère pour la dépouiller de ses bijoux. Dommage. Les motivations psychologiques,

comme la jalousie, la haine, l'ambition, sont plus attirantes que le goût du lucre. Espérons du moins qu'elle l'a assassinée de quelque manière pittoresque : à la hache, peut-être, ou à la rigueur à la mitraille. En tout cas pas au cyanure de potassium : c'est d'un commun !... »

La jeune fille, cependant, s'était levée et éloignée du côté de la fenêtre, pour y boire son eau minérale plus à l'aise. Mais soudain – elle venait à peine d'y porter les lèvres – elle se retourna comme une furie et tendit vers l'avocat un doigt accusateur :

« Vous ! s'écria-t-elle. Vous essayez de m'empoisonner !

– Moi... je... vous..., bredouilla le grand homme, dont la France entière célébrait l'éloquence.

– Oui, oui, mes parents vous ont soudoyé ! Vous avez mis du poison dans cette eau. Ce sont des parents dénaturés et vous êtes un avocat dénaturé !

– Ma chère demoiselle, je vous jure que...

– Alors buvez-en une gorgée. »

Maître Barbirolli essaya de plaisanter.

« Dans votre verre ? Mais alors je connaîtrai vos pensées.

– Tant mieux, je ne demande que ça, s'écria la jeune fille, visiblement hystérique. Ou alors je vous répugne ?

– Pas du tout, nullement, au contraire... »

L'avocat prit le verre. L'eau avait un goût un tout petit peu curieux, mais il était si fermement décidé à prouver à la pauvre enfant qu'il ne cherchait pas à l'empoisonner qu'il en but plutôt deux gorgées qu'une.

« Plus ! Plus ! cria la pauvre enfant. Ne faites pas semblant de boire. Buvez pour de vrai. »

Maître Alexandre Barbirolli avala encore deux gorgées, fit deux pas... La tête lui tourna, le verre lui échappa des mains. Avec une promptitude et même une vigueur qu'on n'aurait pu lui soupçonner, la jeune fille rattrapa le verre d'une main, et, de l'autre bras, l'avocat en train de basculer. Elle posa le verre sur le bureau et l'avocat sur le tapis chinois. Puis elle revint à la fenêtre, l'ouvrit et pencha sa tête blonde à l'extérieur.

Une 2 cv parquée non loin de là décolla du trottoir.





VII

TROIS HEURES venaient de sonner à la pendule de bronze.

M. Desmarais, juge d'instruction, passa sa main dans sa crinière blanche, consulta ses papiers, sa montre, jeta un regard par la fenêtre au temps qu'il faisait, et prononça :

« Introduisez. »

Son greffier, un vieux monsieur efflanqué et blême, qui portait encore les manches de lustrine anecdotiques, clopina jusqu'à la porte aux lourds panneaux de chêne et l'ouvrit.

Un avocat en robe, le rabat raide, immaculé, le visage extrêmement sérieux, se leva du siège où il avait été assis dans le couloir. Une mèche noire comme une aile de corbeau lui barrait le front. De grosses lunettes à monture d'écaille foncée prêtaient de la maturité à un visage étonnamment jeune pour un membre du barreau parisien.

« Monsieur Finabre ? dit gravement l'avocat en s'avancant vers le greffier. Permettez-moi d'avoir l'honneur de me présenter. Gérard Gautier-Gérard, neveu du bâtonnier. J'ai été chargé par mon ami maître Alexandre Barbirolli de le remplacer aujourd'hui : il est au

regret d'être empêché, et m'a prié d'offrir ses excuses les plus contrites à M. Desmarais.

— Il aurait pu téléphoner, répondit M. Finabre d'une voix qui crissait comme de vieux parchemins.

— Sans doute l'eût-il dû, mais vous connaissez l'axiome « À l'impossible nul n'est tenu ». Quand je l'ai quitté, il était occupé à protéger une bande d'une vingtaine de jeunes délinquants contre les brutalités d'un agent de police qui prétendait les empêcher d'emprunter quelques sous à une vieille épicière sourde, à moitié aveugle, et, paraît-il, gauchère de surcroît. Monsieur Finabre, voulez-vous m'annoncer à M. Desmarais ?

— Vous ne voulez pas voir Corsetier d'abord ?

— Je crains déjà d'être en retard. D'ailleurs je l'aperçois, à l'autre bout du couloir, entre deux patibulaires représentants de la loi. Nous nous verrons mieux chez le juge. »

Le greffier rentra dans le bureau, et, deux secondes plus tard, il revenait chercher maître Gérard-Gautier. Avec de grands effets de manches, le jeune avocat s'excusa de se présenter en robe devant le magistrat : il venait de plaider – une affaire fort curieuse, une victoire inespérée, son oncle le bâtonnier serait content de lui – et, craignant de faire attendre M. Desmarais, il n'avait même pas pris le temps de se changer. Il offrait ses excuses les plus émues et espérait qu'on ne lui en voudrait pas.

Le juge d'instruction le regarda par-dessous ses épais sourcils.

« Non, dit-il, je ne vous en voudrai pas, mais comme je ne vous ai jamais vu, que je ne savais pas que mon ami Gautier-Gérard eût des neveux, et qu'il s'agit d'une affaire concernant la sécurité de l'État, vous ne m'en voudrez pas non plus, mon cher maître, si je passe un coup de fil à votre collègue.

— Mais comment donc, monsieur le juge ! C'est tout naturel. »

Maître Barbirolli n'était pas chez lui, mais sa secrétaire se fit un plaisir de confirmer les dires de maître Gérard Gautier-Gérard, jeune associé de son patron. Évidemment M. Desmarais n'avait pas pris la peine de vérifier, au préalable, que les mardis – or on était mardi – la secrétaire du grand avocat avait congé.

« Connaissez-vous l'affaire ? demanda-t-il.

— Suffisamment pour suivre l'interrogatoire, je vous remercie.

— En ce cas... Finabre, introduisez l'inculpé. »

Cordovan entra, enchaîné à un garde, suivi d'un deuxième garde.

« Monsieur le juge, dit-il d'un ton dégagé, je vous présente mes respects. Monsieur le greffier, recevez mes salutations. Quant à Face-de-carême, je ne le connais pas. Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

— Je viens vous sauver, répondit « Face-de-carême » avec beaucoup de sérieux. Et avant toute chose, mon ami, maître Barbirolli, m'a appris que vous souffriez d'un mal de gorge rebelle aux soins. Je vous apporte quelques comprimés, qui devraient faire miracle. Avec la permission de M. le juge... »

Le regard de M. Desmarais alla de l'avocat au prisonnier, du prisonnier à l'avocat. Après avoir réprimé un léger mouvement de surprise, le prisonnier tendait sa main libre vers le tube.

« Un instant, dit le magistrat. Je ne me rappelle pas, Corsetier, que vous vous soyez plaint de maux de gorge.

— C'est que j'ignorais, monsieur le juge, que vous fussiez docteur en médecine à vos heures perdues.

— Puis-je voir ces comprimés ? »

L'avocat les présenta poliment. Le juge d'instruction en prit un, le retourna en tout sens, le renifla, mordit même dedans.

« C'est très mauvais, commenta-t-il. J'autorise l'inculpé à en absorber autant qu'il voudra, pourvu que ce soit sous mes yeux.

— Ne craignez rien, monsieur le juge, ironisa l'avocat. Nous n'avons pas caché de scie égoïne à l'intérieur.

— Je vous dispense de vos remarques pseudo-humoristiques, maître. Que l'inculpé prenne ses comprimés, qu'on lui apporte un verre d'eau s'il le désire, qu'on le déchaîne, et que l'on commence. Finabre, y êtes-vous ? Corsetier, vous pouvez vous asseoir.

— Nous en étions, monsieur le juge, dit Finabre de sa voix de parchemin, aux projets que l'accusé avait formés d'édifier une Maison Noire place de la Concorde, et il avait déclaré, sur interpellation, que cette institution serait spécialisée dans les interrogatoires de policiers, agents secrets et juges d'instruction divers, par des procédés plus efficaces que ceux qu'il s'était vu appliquer lui-même.

— Corsetier, dit M. Desmarais, avez-vous quelque chose à ajouter sur ce point ? »

Cordovan, encouragé du regard par maître Gautier-Gérard, venait d'avaler six comprimés.

« Oui, dit-il, une citation. Malheureusement je ne me rappelle plus de qui elle est. « Je vous réclame aujourd'hui, au nom de vos

principes, la liberté que je vous refuserai demain, au nom des miens. »

— Citation intéressante et même piquante, reconnut M. Desmarais. Finabre, vous rechercherez l'auteur. Passons à la question suivante. »

Il consulta ses notes et reprit :

« Corsetier, vous n'avez nié à aucun moment vous trouver à la tête d'un réseau subversif. Quelles précisions pourriez-vous apporter à ce sujet ?

— Monsieur le juge, répondit Cordovan, dont les yeux ne quittaient plus son avocat, je m'élève contre le terme de « subversif ». Je ne cherche nullement à « subverser » l'État, mais à le « renverser ». C'est pourquoi j'ai baptisé mon mouvement R.R. : Réseau Renversif.

— Notez, Finabre, dit M. Desmarais.

— Monsieur le juge, intervint l'avocat, je vous présente mes excuses les plus éplorées. Elles sont en outre sincères, mais cela vous ne le croirez jamais. Voulez-vous avoir la bonté d'examiner l'objet que je tiens dans ma main ? »

D'une poche de son ample robe d'homme de loi, maître Gautier-Gérard avait retiré une espèce de gros œuf peint en jaune. Il le tenait entre deux doigts.

« Quelle est cette chose ? demanda M. Desmarais.

— C'est une chose, monsieur le juge, dont j'ai l'intention de me servir pour faire une démonstration sur l'efficacité des réseaux renversifs. Gardes, vous pouvez vous approcher, si monsieur le juge vous y autorise, afin que la démonstration soit plus complète et plus rapide. D'une légère pression des doigts exercée sur l'écorce de l'objet, je libère, comme vous pouvez le constater, le gaz contenu à l'intérieur : mille petits pores s'entrouvrent, et le gaz fuse... »

En effet, un chuintement prononcé se fit entendre.

« Au secours ! » haleta M. Desmarais.

Ses yeux s'exorbitaient.

Les deux gardes portèrent la main à l'étui de leurs pistolets, oscillèrent sur leurs jambes, et s'abattirent. Le juge d'instruction, pâle comme un linge, avait glissé dans son fauteuil. M. Finabre fit trois pas clopinants vers la porte, ouvrit la bouche pour crier, et s'affaissa lourdement sur le parquet.

Maître Gautier-Gérard écrasa l'œuf dans sa main. Une odeur soufrée se répandait dans l'air.

« Brave Langelot, dit Cordovan. Quatre d'un coup ! Ils sont morts, ou quoi ?

— Anesthésiés simplement. Les comprimés que nous avons avalés nous protègent, mais ce n'est pas une raison pour nous éterniser ici. Tiens : mets ceci, et ceci, et cela. »

De sous sa robe, Langelot retira une autre robe, une perruque blonde et un rabat. Il aida Cordovan à les enfiler.

« Cordo, tu as manqué ta carrière. À te voir en robe, tu étais né pour être avocat. Tiens, mets aussi ces lunettes. Et ouvre la bouche.

— Pour quoi faire ? On n'est pas chez le dentiste.

— Ouvre, je te dis ! »

Cordovan obéit. Langelot lui glissa une boule de caoutchouc dans la joue droite, une autre dans la joue gauche, et lui couvrit deux incisives d'une mince feuille de papier collant doré. Il trouva plutôt désagréable de s'affairer dans cette bouche aux larges dents acérées, et en retira ses doigts avec soulagement.

« Prends ces papiers sur le bureau : cela te donnera une contenance. Sortons sans hâte. Parlons de nos procès. Après vous, mon cher maître. »

Sur le seuil de la porte de chêne, Cordovan hésita un instant. De l'autre côté, c'était peut-être la liberté, mais c'étaient aussi des gardes qui le voyaient arriver tous les jours et pouvaient le reconnaître.

« Alors, lui dit Langelot, tu sors ou tu restes dîner ? »



VIII

UNE AMBULANCE stationnait place Dauphine. Langelot ouvrit la portière arrière :

« Grimpe.

— Euh... je ne suis pas malade », répondit Cordovan.

Cette ambulance ne lui disait rien de bon.

« Grimpe. À l'intérieur, tu trouveras une blouse blanche. Mets-la à la place de ta robe noire. »

Tout en parlant, Langelot se débarrassait de sa propre robe et la jetait à l'intérieur. Cordovan monta. Langelot referma la portière. Aussitôt Cordovan commença à tambouriner.

« Hé ! Langelot ! Mais je suis enfermé là-dedans !

— Ah ! oui, c'est vrai, tu es enfermé.

— Pourquoi cela ? C'est une ambulance, ce n'est pas un panier à salade.

— C'est une ambulance pour les fous. Tu n'as pas remarqué que les murs sont rembourrés ?

— Et toi, tu n'as pas remarqué que je ne suis pas fou ?

— Si, si, mais pour ta propre sécurité, Cordo, il vaut mieux que...

— Pour ma propre sécurité, il vaudrait mieux que la porte ne s'ouvre pas seulement de l'extérieur. Si tu me tires d'une prison pour me fourrer dans une autre... »

Langelot dédaigna de répondre. Il ouvrit la cabine, enfila une blouse blanche, et se mit au volant. Un interphone reliait la cabine à la caisse.

« Où est-ce que je t'emmène, Cordo ? demanda le chauffeur, dès qu'il eut mis quelque distance entre le Palais de Justice et l'ambulance.

— Comment cela : où tu m'emmènes ? Je croyais que tu avais tout un plan pour me faire sortir de France dans les deux heures.

— Ah ! non, mon vieux. Ou plutôt oui, mais seulement quand tu m'auras livré ton adjoint.

— C'est juste, j'oubliais. Langelot, tu as une mémoire d'éléphant. Bon, alors, écoute, arrête-moi au premier café venu ; je voudrais téléphoner.

— Tu pourrais me donner le numéro de téléphone : comme cela tu n'aurais pas besoin de descendre.

— Je ne suis pas si fatigué que cela, je te remercie.

— Je le sais bien, mais tu risques d'être reconnu.

— Oh ! non, pas avec l'excellent déguisement que tu m'as fourni. »

Langelot arrêta l'ambulance devant un café situé square de la Tour-Saint-Jacques et alla libérer son prisonnier. L'avocat était devenu médecin, mais les grosses lunettes et les dents dorées étaient toujours là ainsi que la perruque blonde ; les boules de caoutchouc transformaient complètement la forme du visage de Cordovan. Il fallait bien avouer qu'il était méconnaissable.



Cordovan se dirigea vers le café ; Langelot lui emboîta le pas.

« Ah ! tu viens aussi ?

— Oui, j'ai soif. »

Ils s'installèrent à la terrasse et commandèrent chacun une bière.

« Mon vieux Langelot, dit Cordovan à voix basse, tu ne peux pas savoir ce que c'est que de pouvoir entrer dans un café, choisir sa table et sa boisson, quand on sort d'entre quatre murs. Cette bière a le goût de la liberté. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'ai ce coup de téléphone à donner... »

Il se leva. Langelot se leva. Il entra. Langelot entra.

« Quoi ? Tu veux téléphoner toi aussi ?

— Non, non, mais... tu vois, Cordo, je t'aime bien, et je serais au désespoir s'il t'arrivait malheur. Alors... »

Nouvel échange de regard. Le faux blond et le faux brun se fusillèrent des yeux.

« Tu sais comment on appelle les gars dans ton genre ? demanda Cordovan.

— Comment ?

— Colle-tout-même-le-fer. »

Le téléphone se trouvait au sous-sol. Cordovan se plaça devant, et cacha le cadran avec son coude.

« Ça me rappelle le lycée, marmonna-t-il. J'étais toujours obligé de protéger mes devoirs contre mes voisins, pour qu'ils ne copient pas. Forcément : j'étais tellement plus brillant qu'eux ! Je ne voulais pas qu'ils me volent ma place de premier. Copie pas, Langelot ! »

Il forma un numéro. Langelot eut beau tendre l'oreille, il n'entendit rien. Au bout d'un moment, Cordovan raccrocha :

« Personne. J'essaierai plus tard. En attendant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On va à la clinique.

— Je te répète que je ne suis pas malade.

— Malade ? Non, mais tu es docteur. La place d'un médecin est à la clinique. »

Les deux « médecins » regagnèrent l'ambulance.

« Si je suis docteur, dit fermement Cordovan, je monte devant.

— D'accord », répondit Langelot en prenant le volant.

Il démarra. Tournant à gauche, il engagea l'ambulance dans la rue de Rivoli. Les arcades s'alignaient à sa droite. Des agents de police dansaient le ballet du réglage de la circulation à tous les carrefours. Langelot mit la radio en marche. La « voix bleue » régnait, incontestée, sur les ondes. Au débouché de la rue Saint-Florentin, il y avait un embouteillage. On avançait de dix centimètres toutes les minutes. Soudain Cordovan saisit la poignée de sa portière et tira de toutes ses forces.

La portière demeura fermée.

« Comment, Cordo, tu as déjà assez de ma compagnie ?

— Qu'est-ce que c'est que ce matériel ! Des portières qui n'ouvrent même pas ! Ton officier du matériel mériterait quinze jours, répliqua le prisonnier-avocat-docteur sans se démonter. Non, mais

sérieusement, Langelot, est-ce que vous vous méfieriez de moi, par hasard ?

— Comment peux-tu croire une chose pareille ! Simplement, nous avons peur que tu ne joues avec la serrure et que tu ne tombes par accident sur la voie publique. N'oublie pas : ta vie nous est plus précieuse qu'à toi-même. Sans toi, nous n'avons aucun moyen de démanteler le Réseau Rerversif. »

Les yeux gris bleu et les yeux bleu profond se croisèrent comme des lames. Oui, le duel était bien engagé.

« La clinique » était une petite maison bourgeoise, sise à Neuilly, rue des Graviers, entre un cimetière et un manège. Elle était séparée de la rue et de ses voisines par une cour pavée entourée d'une grille de deux mètres de haut, aux barreaux couronnés de fers de lance. Derrière, elle était pourvue d'un petit jardin entouré de murs de ciment hérissés de fragments de verre. Une poterne donnait sur la rue Victor-Noir, laquelle permettait de rejoindre la rue Jacques-Dulud. Il y avait des années que cette maison servait au SNIF, et le capitaine Montferrand n'avait eu aucun mal à la donner temporairement en compte à une équipe inexistante desservant une mission imaginaire.

« C'est authentique, cette plaque ? » demanda Cordovan en voyant que la grille s'ornait d'un discret rectangle de marbre noir sur lequel on pouvait lire, en lettres d'or :

DOCTEUR MAURICE STÉPHANIDÈS
Sur rendez-vous exclusivement

« Penses-tu ! répliqua Langelot. Mais ne t'inquiète pas : les voisins ont l'habitude de voir la maison changer de plaques. Elle a la réputation de porter malheur à ses occupants : nous l'avons choisie exprès.

— Voilà qui est encourageant. »

Langelot pressa sur un bouton de son tableau de bord. La grille s'ouvrit automatiquement. L'ambulance pénétra dans la cour et de là dans le garage. La grille se referma. Langelot pressa sur un autre bouton :

« Maintenant, docteur Cordovan, vous pouvez descendre. »

Ils entrèrent dans un vestibule lambrissé, sombre, avec porte-parapluie, trumeau, escalier montant au premier étage, et passèrent

dans une bibliothèque aux rayons chargés de livres reliés.

« Il se met pas mal, le docteur Stéphanidès », remarqua Cordovan.

Langelot s'accouda à la cheminée. Une étagère entière pivota et découvrit une petite chambre sans fenêtre, mais très joliment meublée, et contenant, dans un espace restreint, la plupart des éléments du confort moderne : divan-lit, téléphone, télévision, radio. Une porte coulissante donnait sur une kitchenette avec réfrigérateur, bar et réchaud ; une autre, sur la salle d'eau.

Dès que les arrivants furent entrés, la porte masquée par l'étagère se referma sur eux.

« Comment fais-tu ça ? demanda Cor do van.

— Par télékinésie, répondit Langelot avec le plus grand sérieux. Mon vieux, tu es chez toi. J'attire en particulier ton attention sur le téléphone que tu devrais utiliser pour appeler ton adjoint. Tu remarqueras que c'est un téléphone blanc.

— Tu te moques de moi ? Qu'est-ce qui me garantit que cet appareil n'est pas branché sur une table d'écoute ?

— Il l'est, naturellement, mais en quoi cela te dérange-t-il ? C'est une table d'écoute *Bobinette*.

— Bobinette ?

— C'est le nom code de l'opération.

— Désolé, mon petit Langelot. Ça ne marche tout de même pas.

— Pourquoi cela ?

— Mon adjoint est un homme méfiant. Pour s'emparer de lui, il faut avoir un commando entier ou alors lui tendre un piège.

— Tends-lui un piège.

— Par téléphone ? Il ne me croira jamais. Il faudrait que je le voie. »

Sans répliquer, Langelot alla à la radio et la mit en marche.

« Et maintenant, mes chers auditeurs, disait une voix enjouée, vous allez entendre Julio dans son grand succès *Gina*... Ah ! non, je m'excuse, on vient de me passer un télex très important... Je vous le lis : Jacques Corsetier dit Cordovan, ex-capitaine de l'armée française, inculpé d'atteinte à la sûreté de l'État, vient de s'enfuir du Palais de Justice, apparemment déguisé en avocat. Son défenseur, maître Alexandre Barbirolli, pourrait être impliqué dans l'affaire. Un ordre de recherche prioritaire a été lancé. Un porte-parole du ministère de l'Intérieur a déclaré que la situation devait être

considérée comme sérieuse, étant donné que Corsetier passe pour
jouir de complicités haut placées. Tous les postes de police aux
frontières ont été alertés. On s'attend à des retards considérables
dans la circulation aérienne. La chasse à l'homme a commencé. »





IX

CORDOVAN fit quelques pas à travers la petite pièce. Il réfléchissait.

« Es-tu seul dans cette maison ? demanda-t-il enfin.

— Mon cher Cordo, je ne vois pas très bien en quoi cela te regarde.

— Tu as raison. Et je ne te ferai pas l'injure de te demander si ces murs sont truffés de micros. Bref, mon petit vieux, il faut que tu me fasses confiance. »

Langelot ouvrit de grands yeux, puis se dirigea vers une petite armoire à livres.

« Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais chercher *confiance* dans le petit Larousse.

— Tu m'as peut-être mal compris. Je ne te demande pas de me lâcher tout seul dans les rues. Je te donnerais une certaine adresse, tu m'y conduirais et tu resterais dehors pendant que j'irais prendre contact avec mes gens. Eux aussi, ils sont terriblement méfiants. D'ailleurs le R.R.R. dit qu'on doit se présenter seul à tous les rendez-vous clandestins.

— Quèsaco, le R.R.R. ?

— Le Règlement du Réseau Renversif. »

Langelot parut hésiter. Il s'accouda à l'armoire à livres.

« D'accord, dit-il. Quelle est cette adresse ?

— Tu vas rire. C'est l'Institut de France.

— Quoi ? Tu as des contacts à l'Institut ?

— J'ai des contacts partout. Celui-ci est à l'Académie : il porte l'habit vert et une épée au côté. Dans mon futur gouvernement, je lui ai promis le portefeuille (bien garni) de ministre de l'Éducation Antinationale.

— Va pour l'Académie, mais tu ferais mieux d'enlever ta blouse blanche si tu ne veux pas que les académiciens te réclament des ordonnances. »

Pendant que Cordovan ôtait sa blouse, la porte s'ouvrit. Une minute plus tard, les fugitifs étaient de nouveau à bord de l'ambulance. Il était cinq heures du soir, et le crépuscule pointait déjà. Au coin de l'avenue de Neuilly, Langelot remarqua un agent de police qui ne s'y tenait pas ordinairement. Était-ce une coïncidence ? Oui, sûrement.

La Seine était toute dorée lorsque l'ambulance s'arrêta devant l'Institut. Sans être passionné d'architecture, Langelot savait reconnaître un bel édifice quand il en voyait un, et l'élégance de ce bâtiment en arc de cercle, surmonté par ce dôme si noble et si simple à la fois, profilé sur un ciel gorge-de-tourterelle, ne lui échappa point.

« Tu choisis bien tes lieux de rendez-vous, remarqua-t-il.

— Quand je serai le maître, répliqua Cordovan, je ferai démolir tous ces vieux cailloux. J'installerai ici une station de télévision qui aura pour seule mission d'expliquer au peuple les bienfaits de mon régime. Alors, tu l'ouvres, cette portière ?

— Combien de temps te faut-il ?

— Disons une demi-heure. Le temps de me présenter chez mon bonhomme, de me faire connaître de lui...

— Il habite ici ?

— Non, mais il travaille au Dictionnaire. Il faudra ensuite que nous donnions quelques coups de fil pour te présenter mon réseau sur un plat d'argent... Oui, donne-moi une demi-heure.

— Tu n'es pas en train d'essayer de me berner ?

— Pour qui me prends-tu ? »

Langelot pressa sur le bouton qui manœuvrait la portière. Cordovan sauta sur le trottoir et se dirigea à grands pas vers une arcade donnant sur les cours intérieures de l'Institut. Il croisa un

agent contractuel en quête de victimes, qui ne lui concéda même pas un regard : il n'y avait que les voitures qui l'intéressaient. Avisant l'ambulance arrêtée devant les quelques marches conduisant à la coupole de l'Institut, il hâta le pas.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Il y a un Immortel qui a la colique, répliqua Langelot. Je dois l'emmener à l'hôpital.

— Un Immortel ?

— C'est comme ça qu'on appelle les académiciens.

— En ce cas... » bredouilla le contractuel.

Et il s'éloigna.

Langelot mit en marche la radio de bord. Un annonceur quelque peu essoufflé achevait de passer un message :

« ... 32 ans, 1,78 mètre, cheveux noirs, yeux bleu foncé, teint basané. Cependant, d'après les dires d'un gendarme de garde au Palais de Justice, il n'est pas impossible que le fugitif se soit déguisé au moyen d'une perruque blonde et de fausses dents en or. L'apparition de tout inconnu répondant à ce signalement devrait être immédiatement signalée à la police. Corsetier est un homme dangereux et pourrait être armé. »

L'homme dangereux venait de passer sous la voûte qui sépare l'Institut proprement dit de la Bibliothèque Mazarine. Un regard jeté par-dessus son épaule lui montra Langelot calmement installé au volant de l'ambulance. Cordovan entra dans la cour, y fit quelques pas... Personne ne l'avait suivi. Il n'eut pas un coup d'œil pour les vieux murs enguirlandés de lierre, pour les vieilles fenêtres poussiéreuses derrière lesquelles tant d'esprits avaient travaillé. Il courut à un portail donnant sur une deuxième cour, vaste et tranquille, contrastant avec l'agitation du quartier qui l'entourait. À l'autre bout de cette cour il y avait un autre portail, qui donnait sur la rue Mazarine et, peut-être, la liberté. Cordovan tourna la tête : personne derrière lui. Évidemment il n'était pas question d'aller trouver un académicien imaginaire. Mais peut-être le portail serait-il fermé ? Cordovan se rappela qu'à certaines heures il n'était pas ouvert... Raison de plus pour accélérer le pas. Il l'atteignit, il saisit la poignée, il pesa sur le battant vert bouteille. Rien. Ah ! il fallait tirer et non pas pousser. Il tira. Le battant vint.

La rue Mazarine. Vieux habitants du quartier, étudiants, touristes, manœuvres, badauds, intellectuels... Cordovan change de trottoir.

« Vous cherchez quelque chose, capitaine ? »

La portière soudainement ouverte d'une petite Simca lui barra le passage. Une jeune fille châtain, au nez retroussé, les cheveux arrangés en queue de cheval, se penchait vers lui sans lâcher le volant.

« Je peux vous déposer quelque part, monsieur Cordovan ? » insista-t-elle.

Le capitaine plia son grand corps en deux et l'introduisit dans la Simca.

« Vous êtes en liaison radio avec Langelot ? demanda-t-il avec flegme.

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez cru ni l'un ni l'autre à mon histoire d'académicien ?

— En effet.

— Et comme vous saviez que l'Institut a une double issue, vous êtes simplement venue m'attendre à la sortie pendant que Langelot bloquait l'entrée ?

— Et voilà ! Vous avez tout deviné.

— Les professionnels, il n'y a que ça ! s'exclama Cordovan. On peut toujours prévoir ce qu'ils vont faire. C'est un plaisir de travailler avec eux, et le plaisir est double quand ce sont des professionnelles, et triple quand elles sont aussi jolies que vous. »

Dans le visage basané, les yeux bleu foncé rayonnaient. Corinne baissa les siens.

« Et maintenant, mademoiselle, quel est le programme ?

— Retour à Neuilly, à moins que vous ne vous décidiez à tenir votre promesse.

— Mademoiselle, dit Cordovan, la main sur la poignée de la portière que, instruit par l'expérience, il n'avait pas refermée, je crains bien que vous ne vous exagériez le plaisir que j'ai à demeurer en votre compagnie. Vous êtes charmante, c'est entendu, mais dame Liberté a un sourire encore plus enjôleur que le vôtre. »

Il mit le pied sur le trottoir.

« Capitaine, vous ne pouvez pas ! cria Corinne. Votre signalement vient d'être diffusé à la radio. Votre déguisement est percé. Vous... »

Mais Cordovan ne l'avait pas entendue. Il descendait déjà le trottoir, contournait le square Gabriel-Pierné et prenait la rue de Seine dans la direction inverse du sens unique ! Impossible de le poursuivre en voiture.

« Langelot ! appela la snifienne oubliant la procédure radio. Il s'est sauvé !

— J'arrive », répondit une voix calme qui semblait sortir de sous le tableau de bord.

L'ambulance démarra en trombe, son phare rouge tournoyant, sa sirène couvrant de ses ululements la rumeur de Paris.

Il n'y a pas de code de la route pour les ambulances, il n'y a pas de feux rouges, il y a à peine des sens interdits. Les autres voitures se rangent sur leur passage. Au pis, il y a encore les trottoirs... Langelot fonçait à tombeau ouvert.

Corinne, cependant, avait sauté de la Simca, et, sa miniradio en main, elle courait derrière Cordovan, qui, se faufilant entre les passants, repoussant les uns, renversant les autres, cherchait à se perdre dans la foule.

« Bobinette 2, appelait Corinne, qui avait retrouvé ses esprits. Nous sommes rue de Seine... Nous la remontons... Nous tournons à gauche dans le boulevard... Nous arrivons au carrefour de l'Odéon. Le client est à trente mètres devant moi... Il traverse, malgré la circulation... Je le suis... Tu entends les coups de trompe ?... Eh ! monsieur ! Vous ne pouvez pas faire attention ?... Il remonte la rue de l'Odéon... Pardon, madame, je suis désolée... Il court plus vite que moi... Alors, gros malin, tu ne regardes plus où tu mets les pieds... Il a dépassé le théâtre... S'il entre au Luxembourg, nous l'avons perdu ! »

En effet, si Cordovan gagnait le jardin du Luxembourg, Langelot ne pourrait l'y suivre en ambulance ; quant à Corinne, le capitaine pouvait la battre à la course et il ne lui resterait plus alors qu'à s'échapper par une des nombreuses grilles.

Un agent de police se promenait devant le Palais du Luxembourg où siège le Sénat, et qu'il devait garder. Un homme, grand, blond, le teint basané, déboucha des arcades de l'Odéon. Il courait à vive allure, en respirant régulièrement, comme un athlète au 1 500 mètres.

« Ce serait drôle, tout de même, si c'était l'évadé du Palais de Justice, pensa l'agent. Je lui demande ses papiers ? Bah ! Ce n'est sûrement pas lui : jamais je n'aurais une chance pareille. D'ailleurs, si c'était Corsetier, il chercherait à passer inaperçu au lieu de faire de la course à pied en plein Paris. »

Dans un grand crissement de pneus, une ambulance qui descendait la rue de Vaugirard, venant du boulevard Saint-Michel, fit demi-tour sur la chaussée et vint s'arrêter devant l'agent. Un jeune homme en blouse blanche bondit sur le trottoir.

« Monsieur l'agent : cet homme, là-bas... qui entre dans le jardin... un fou échappé... aidez-moi à le rattraper ! »

Langelot avait jugé la situation d'un coup d'œil. Il pouvait poursuivre Cordovan à pied, tout seul, peut-être même le rejoindre, peut-être même le maîtriser. Et après ? En voyant une bagarre, la police interviendrait, et c'en serait fini d'un plan si soigneusement ourdi. À tout prix, il fallait que Cordovan échappât à l'attention de la police, et le seul moyen de parvenir à ce résultat, c'était de la mettre de son côté.

Le brave agent ne fit ni une ni deux. Le Sénat se garderait bien tout seul pendant quelques secondes. Les coudes au corps le gardien de la paix exécuta un cent mètres qui aurait fait honneur à un champion. Le Luxembourg était toujours plein d'enfants : si le fou en prenait quelques-uns et les jetait dans le grand bassin ?...

Langelot courait à côté de l'agent, considérant qu'un tandem uniforme-blouse blanche ne pouvait qu'impressionner favorablement les passants. En effet, un Ancien combattant portant rosette rouge et moustache neigeuse se jeta dans les jambes du fuyard. Cordovan le repoussa, mais reçut un grand coup de canne à la cheville, qui le fit sauter en l'air de douleur. Aussitôt, il reprit sa course, mais il courait depuis longtemps, tandis que Langelot et l'agent étaient frais. Il arrivait à peine en vue du grand bassin (où il n'avait l'intention de jeter personne) lorsqu'il se sentit plaqué au sol par un adversaire qui, n'était son petit gabarit, aurait pu être un rugbyman. Il roula sur le côté et parvint à se libérer, mais lorsqu'il leva les yeux il vit un second adversaire, d'un gabarit tout différent, qui se penchait sur lui, le képi en tête. Cordovan se crut découvert. Et perdu.

Mais que faisait ici Langelot ? Pris de panique à l'idée de perdre son prisonnier, avait-il eu recours à la police ? Cela ne lui ressemblait pourtant pas de saborder ainsi une opération.

« Alors, Votre Majesté, dit Langelot, vous ne pouvez donc pas tenir en place ? Vous n'étiez peut-être pas bien à la Malmaison, où Sa Majesté l'Impératrice Joséphine vous dorlotait tout ce qu'elle savait ? Et d'abord, où alliez-vous comme ça ? »

Cordovan se releva lentement, descendit une mèche de sa perruque sur son front, passa une main dans l'entrebâillement de sa veste et répondit d'un ton tranchant :

— Au métro *Pyramides* !

— Pourquoi à *Pyramides* ? demanda naïvement l'agent.

— Parce que c'est sur le chemin de *Wagram*, niquedouille.

— Et d'où venez-vous ? questionna Langelot.

— Imbécile ! D'où veux-tu que je vienne ? *d'Austerlitz*.

— Ah ! je comprends, s'écria l'agent. Il se prend pour Napoléon.

— Vous ne croyez pas si bien dire, répondit Langelot.

— Et il est méchant ?

— Tant qu'il ne vous prend pas pour un chouan ou un Autrichien, ça peut aller. Mais quand il décide que c'est le mois de Vendémiaire, ou quand il croit que vous portez un uniforme blanc...

— Qui vois-je ! s'écria tout à coup Napoléon. Quelle beauté s'avance ! Vous, Fouché, dit-il à l'agent, je n'ai plus besoin de vous. Et vous, Talleyrand, ajouta-t-il en se tournant vers Langelot, vous pouvez aller dire à Joséphine que je divorce. Je n'ai plus d'yeux que pour Marie-Louise qui m'apporte mon manteau de cour. »

C'était Corinne qui approchait : elle avait fait un détour par l'ambulance et apportait une camisole de force.

« Monsieur l'agent, dit Langelot, aidez-moi à la lui passer.

— Il a l'air d'humeur bien douce pourtant, objecta le policier. Figurez-vous que pour un peu je l'aurais pris pour cet évadé qui porte, paraît-il, une perruque blonde. »

Cordovan le foudroya du regard :

« Vous, vous m'avez l'air d'un conjuré royaliste, lui lança-t-il. Sur votre képi, il ne manque que les fleurs de lis. Qu'on l'emmène dans les fossés de Vincennes et qu'on le fusille.

— Réflexion faite, dit l'agent à l'infirmier, je crois que vous aviez raison. Mademoiselle travaille dans le même établissement de santé que vous ?

— Je suis infirmière diplômée », répondit Corinne qui avait mis des lunettes pour faire plus sérieux.

Napoléon passa la camisole de force sans trop se faire prier, et sous les yeux d'une centaine de curieux, se laissa ramener à l'ambulance, la camisole sans manches, lacée par-derrière, lui fournissant – il l'avait parfaitement compris – le meilleur des déguisements. À l'intérieur, il s'effondra sur la couchette avec un

« ouf ! » de soulagement. Grâce à Langelot, il l'avait échappé belle, mais maintenant comment échapper à Langelot ?





X

CORINNE avait repris sa Simca, et l'ambulance se dirigeait à nouveau vers Neuilly.

« Langelot ! appela Cordovan par l'interphone.

— Présent pour lui.

— Fais un détour par le Bois, arrête-toi dans une allée discrète et viens me libérer. »

Langelot exécuta ce programme ponctuellement. Il venait d'y avoir une averse, et le Bois sentait bon la terre mouillée.

« Viens faire une promenade », dit Cordovan.

Ils s'engagèrent dans un sous-bois obscur ; les branches mouillées leur fouettaient le visage. Cordovan pouvait être tenté de fuir, mais Langelot se savait capable de le rattraper. Si l'on en venait aux mains, le capitaine aurait l'avantage de la taille et du poids, mais, quelles que fussent ses connaissances en arts martiaux, Langelot ne le craignait pas. Dans une clairière, ils s'arrêtèrent.

« J'avais à te parler loin de tes satanés micros, dit Cordovan. Si tu en portes sur toi, je te conseille, dans ton propre intérêt, de leur tordre le cou.

— J'ai une miniradio dans la poche, mais elle ne fonctionne que quand je l'enclenche.

— Bon, je te crois. D'ailleurs, si tu me mens, c'est toi qui y perds. Écoute. Tu devrais réfléchir un peu sérieusement à la situation. Tu as fait, si ce que tu nous as raconté au Pays Noir était vrai, une trentaine de missions, et tu es toujours sous-lieutenant.

— On avance lentement dans les services secrets. Mon chef de service lui-même n'est que capitaine. Et il a perdu une jambe au combat !

— Je ne te le fais pas dire. D'ici que tu sois colonel, il faudra que tu aies perdu les deux jambes, les deux bras, et, de préférence, un œil. Avec tout ça, tu n'auras toujours qu'une solde honorable sans plus et quelques primes qui ne paieront pas ton tabac.

— Comme je ne fume pas...

— Toi, ne fais pas ton malin. Je vais te mettre le marché en main sans tourner autour du pot. Tout ce que je te demande, c'est de te laisser prendre à un de mes tours, et je te promets que j'en ai plus d'un dans mon sac. En échange, un million de francs suisses à ton nom dans une banque de Genève. Et, si le R.R. réussit, comme je n'en doute pas, une bonne petite place dans mon état-major. Même si j'échoue, tu t'en moques. Tu donnes ta démission et tu vas vivre aux Canaries, les doigts de pied en éventail. Remarque que tu n'es même pas compromis. Il n'y a rien de plus normal à ce que tu te laisses berner une fois par un gars aussi exceptionnellement doué que moi. Enfin, quoi, ce n'est pas une proposition honnête que je te fais là ? »

L'honnêteté, le visage de Cordovan entrevu dans la pénombre en rayonnait positivement. Et le capitaine tendait la main d'un geste généreux, pour qu'on la lui serrât plutôt que pour que l'on topât dedans.

« Minute, dit Langelot. Je croyais que tu étais d'accord pour nous livrer ton réseau. Tu as changé ton arme d'épaule, ou quoi ?

— Bien sûr, je suis d'accord, s'il n'y a pas d'autre moyen. Mais vois comme nous y perdons l'un et l'autre. Moi, j'y gagne ma liberté, c'est entendu, mais je n'ai plus aucun espoir de construire une Maison Noire place de la Concorde. Toi, tu fais une petite carrière de rien du tout en risquant de laisser ta peau à tous les coins de rue, au lieu de devenir d'un coup un des heureux de ce monde. Réfléchis.

— Cordo, tu oublies une seule chose.

— Laquelle ?

- C'est que je suis, comme tu l'as dit toi-même, fidèle.
- Ah ! mon pauvre vieux, comme je te plains. Moi, j'aurais préféré naître avec les doigts palmés.
- Que veux-tu ? C'est une infirmité...
- À laquelle la chirurgie esthétique ne peut rien, je sais. Dommage, dommage. Il va donc falloir que je sabote tes chances et les miennes.
- On va chez ton adjoint ?
- Non. La vérité, c'est que je n'ai aucun moyen de le joindre ce soir. Il va falloir essayer demain matin.
- Tu comprends que demain matin toute la police sera sur les dents et que nous aurons beaucoup plus de mal à circuler ? Quant à passer une frontière...
- Tu es si malin : tu trouveras bien quelque chose.
- Bref, tu veux qu'on rentre à la clinique ?
- Si tu n'as pas de regrets. »

Cordovan se laissa ramener à Neuilly comme un mouton. Corinne était déjà rentrée, et elle mettait le couvert dans la vaste salle à manger où douze personnes auraient dîné à l'aise, installées sur des cathèdres autour d'une table en noyer foncé qui avait l'air d'un monument funéraire.

« Allez, les hommes, à la soupe ! » commanda-t-elle.

Ce fut un curieux dîner. Non par le menu – huitres, potage, jambon fumé, pommes mousseline, petits pois, fromages, pâtisseries – mais par l'atmosphère qui régna à table. Étrange trio, en effet, que ces trois professionnels du renseignement, dont l'un entendait berner les deux autres, qui le savaient, et qui savaient qu'il savait qu'ils le savaient. Cela ne nuisit en rien à la gaieté générale, aiguisée non seulement par une bouteille de sancerre, mais aussi par une sorte de camaraderie temporaire : derrière les volets de la solennelle salle à manger il y avait la nuit, et dans cette nuit tout un dispositif savant se mettait en place, ayant pour but de déjouer les plans du trio.

Les snifiens furent amusés de voir que leur hôte découpait tout ce qu'il mangeait en morceaux minuscules qu'il mastiquait ensuite avec beaucoup de soin. Lorsqu'on en arriva aux petits pois, il n'en porta pas un à sa bouche avant de l'avoir fendu en deux.

« Capitaine, dit Corinne, si vous vous imaginez que j'ai dissimulé des moustaches de tigre dans votre nourriture, vous vous trompez.

Nous n'avons aucun intérêt à vous perforer les intestins.

— Pas des moustaches de tigre, répondit Cordovan en adressant un éblouissant sourire à la jeune fille, mais des bip-bip. Chacun de ces petits pois pourrait contenir un émetteur miniaturisé qui, une fois que je l'aurais avalé, vous permettrait de me suivre à la trace.

— Comme vous êtes méfiant, capitaine !

— Mademoiselle, on ne saurait l'être assez avec vous ! »

Les yeux bleu foncé étaient devenus encore plus foncés et enveloppaient Corinne d'un regard caressant. Corinne baissa la tête et rougit légèrement. Langelot, se renversant sur sa chaise, se demanda si le charme bien connu de Jacques Cordovan opérait...

Après dîner, on décida de modifier le déguisement du fugitif. Pour manger, il avait naturellement ôté les boules de caoutchouc introduites dans ses joues, et, pour le moment, il n'était pas utile qu'il les reprît. Il rejeta aussi sa perruque blonde, puisque la police le soupçonnait d'en porter une. Les feuilles d'or posées sur ses dents furent décollées. Pour quelques instants, Corsetier redevint lui-même.

« Mais nous allons changer tout cela, dit Corinne. Langelot, tu permets que je m'en occupe ? »

La compétence du capitaine Aristide et de ses disciples était reconnue par tout le SNIF pour ce qui touchait, de près ou de loin, aux arts du déguisement. Avec admiration, Langelot regarda Corinne s'affairer autour de Cordovan, étendu dans un fauteuil, la tête renversée dans le lavabo de la salle de bain pour un rinçage qui donna à ses cheveux noirs un reflet argenté de l'effet le plus distingué. Armée d'une pince à épiler, la jeune fille modifia ensuite très légèrement la forme des sourcils. Sur les yeux, elle posa des lentilles noires, d'une minceur telle qu'elles ne pesaient pas sur la cornée.



« Dommage de cacher ces yeux-là », dit-elle en soupirant tout bas. Le capitaine ne releva pas directement le compliment.

« Mademoiselle, remarqua-t-il simplement, vous avez des doigts de fée. »

Quelques coups de crayon indélébile accentuèrent les rides existantes.

« Vous pourrez enlever ça à la vaseline », précisa la maquilleuse.

Puis, comme une assistante de dentiste, elle tapota la bouche du patient :

« Ouvrez.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ? Pas la roulette, j'espère ! » plaisanta Cordovan.

Il ouvrit, docilement. Langelot ne quittait pas les mains de Corinne des yeux. Quelle finesse ! Quelle adresse ! Quel savoir-faire ! Quel sang-froid !

« Regardez-vous dans la glace », commanda la jeune fille.

Le *colonel* Cordovan se regarda. Oui, d'après son âge apparent, il devait être colonel pour le moins. Ou plutôt quelque businessman préoccupé d'affaires internationales, un peu las, un peu désabusé, avec des poches sous les yeux, les lèvres gonflées par des bourrelets que Corinne avait posés derrière, si minces et si souples qu'on ne pouvait les soupçonner de contenir des postes émetteurs. Une canine en platine modifiait complètement son sourire, mais Cordovan savait bien que la mince feuille de métal appliquée sur une canine en parfait état ne présentait aucun danger pour lui.

« Mademoiselle, dit-il galamment, j'ai toujours su que j'étais un chef-d'œuvre de la nature, mais maintenant, je suis le vôtre. »

Corinne secoua la tête.

« Oh ! non, dit-elle, je vous ai plutôt abîmé.

— Cordo, fit Langelot pour mettre fin à ces effusions, il faudrait aussi que tu changes de vêtements. Je vais t'apporter des effets au choix. »

Il monta au premier et en rapporta plusieurs housses. Lorsqu'il rentra dans la chambre de Cordovan, la maquilleuse et le maquillé se taisaient. Langelot disposa les vêtements sur le lit, et Corinne aida Cordovan à choisir ce qu'il lui fallait : chemise blanche, costume foncé, cravate unie, de quoi composer un personnage décidément plus correct que folichon.

« Il te faudrait aussi des chaussures, dit Langelot. J'en ai trois paires au choix.

— Non, merci. Je garde les miennes.

— Elles ne sont pas du tout dans le style : des mocassins pour un P.-D.G. ?

— Tant pis pour le style. Il y a trop d'endroits, dans une chaussure, où vos petits experts du SNIF auraient pu camoufler toute une station radio.

— Quelle importance, capitaine, puisque vous avez l'intention de nous tenir parole ? demanda Corinne avec un petit regard impudent.

— Justement, ma belle, répliqua Cordovan. J'ai l'intention de vous tenir parole et non pas de me promener en laisse. Je ne suis pas un caniche. »

Langelot remballa les vêtements non retenus, et Cordovan étala son costume sur le lit. Comme le professionnel qu'il était, il visita toutes les coutures les unes après les autres, les plissant et les dépliant entre ses doigts. Quand il en arriva aux épaules, qui étaient légèrement rembourrées :

« Ciseaux, s'il vous plaît », demanda-t-il.

Corinne et Langelot échangèrent un coup d'œil. Corinne trouva des ciseaux. Cordovan fendit la couture de l'épaule de gauche, et inspecta soigneusement le contenu. Il ne trouva que du rembourrage et du crin de cheval.

« Vous voyez bien qu'il n'y a rien, dit Corinne. Donnez, je vais vous recoudre ça.

— Chaque chose en son temps, mignonne. »

Le capitaine fendit l'autre épaule et glissa la main dans le trou...

« Ah ! ah ! fit-il, je n'ai pas perdu mon temps. »

Il ramenait une petite boule de plastique, pas plus grosse qu'une olive. Il la montra aux snifiens entre deux doigts :

« La confiance règne toujours, à ce que je vois. »

Soudain sa bouche se tordit en une grimace de rage :

« Maintenant, tu peux recoudre ! »

Il lança la veste à la tête de Corinne.

Pendant que Corinne recousait, il s'étendit sur son lit, tout habillé, les mains sous la nuque. Il respirait lourdement. Corinne s'installa pour faire son travail d'aiguille. Langelot ouvrit la radio. Au bout d'un quart d'heure, il trouva ce qu'il cherchait :

« Dernier bulletin Corsetier, lisait l'annonceur. Le prisonnier qui s'est évadé du Palais de Justice et qui était inculpé d'atteinte à la sûreté de l'État n'a pas encore été repris, mais la police annonce qu'elle est sur sa piste. Il semble que l'évadé n'a pas encore quitté la région parisienne. Un gardien de la paix l'aurait aperçu cet après-midi dans le Jardin du Luxembourg, jouant un personnage d'aliéné mental. Deux de ses complices, déguisés en infirmier et en infirmière, seraient venus le chercher en ambulance. L'agent de police a d'abord hésité à faire le rapprochement entre l'évadé et le malade mental, mais, à la réflexion, il a décidé de rendre compte de ce qu'il avait vu, et la D.S.T. penche à croire qu'il s'agit du même personnage. Signalement du complice masculin : 18 ans, 1,65 m, cheveux blonds, yeux gris-bleu, traits menus mais durs, air innocent mais espiègle... »

Langelot éteignit la radio.

« Corinne, ma vieille, dit-il, tu n'as pas fini de travailler. »





XI

DE MÊME qu'au rez-de-chaussée il y avait un appartement clandestin, celui de Cordovan, il y avait au premier une salle ops¹² également clandestine et parfaitement équipée. À onze heures du soir, Corinne y retrouva un garçon châtain foncé, à qui des talons renforcés donnaient la taille estimable de 1,70 m, dont le visage avait été rendu légèrement joufflu par l'introduction de boules de caoutchouc devant les gencives, et qu'une petite moustache collée brin à brin sur sa lèvre supérieure faisait ressembler à un voyageur de commerce. L'impression était confirmée par la brillantine généreusement appliquée sur sa chevelure qui s'étageait par plaques superposées.

« J'ai l'impression, dit Langelot, que tu as fait exprès de me ridiculiser.

— J'ai fait ce que je pouvais pour te rendre aussi différent que possible de ce que tu es en réalité.

— Oui, mais en prenant bien garde à ne pas m'avantager.

— Monsieur n'est pas content du résultat ?

— Du point de vue maquillage, c'est réussi. Je remarque seulement qu'après être passé par tes mains, Cordovan a l'air d'un monsieur, et moi d'un commis voyageur.

— La prochaine fois, je te maquillerai en magnat du pétrole. C'est ça que tu veux ?

— Je ne veux rien, sauf peut-être te prévenir d'une chose.

— Quelle chose ?

— Cordovan passe pour avoir beaucoup de succès auprès des filles.

— Ça, mon vieux Langelot, je ne t'ai pas attendu pour le deviner. D'abord, c'est mentionné dans son dossier.

— Tu ne le devines que trop, à mon avis. C'est même ça, figure-toi, qui...

— Attention à ce que tu vas dire : il pourrait t'arriver des bricoles. »

Qu'est-ce que je suis en train de faire ? se demanda soudain Langelot. Une scène de jalousie à une camarade de mission ? Il se secoua énergiquement.

« Excuse-moi, dit-il. Je suis un peu nerveux. Je te demande pardon. C'est la première opération que nous faisons ensemble, Corinne, et les neuf mois que nous avons passés sur ce bateau...

— Eh bien, ces neuf mois ? demanda la jeune fille, radoucie.

— Ils nous réunissent et ils nous séparent. Occupons-nous du travail, tiens. Qui prend le premier quart ? Moi ? D'accord ? »

À tour de rôle, les deux jeunes gens prendraient leur faction dans la salle OPS formant le P.C. fixe de l'opération *Bobinette*. L'autre, pendant ce temps, irait dormir dans une chambre attenante. Jusqu'à deux heures aucun des circuits d'alerte extérieurs et intérieurs ne fonctionna. Il n'y eut pas d'appel radio. Langelot passa dans la petite chambre où Corinne dormait, tout habillée. Elle avait mis ses deux mains sous sa joue gauche ; une fossette marquait sa joue droite ; elle respirait paisiblement : on aurait dit un bébé.

« Je vais la laisser dormir, se dit Langelot. Je peux très bien passer vingt-quatre heures sans sommeil. »

Mais aussitôt il imagina les réactions – justifiées – de l'agente secrète à son réveil. Au SNIF, il y avait beaucoup d'officiers femmes et elles étaient traitées comme des hommes, exactement.

« Aspirant Ixe ! fit-il à pleine voix. Debout ! Le devoir vous appelle ! »

Corinne s'éveilla instantanément, se frotta les yeux comme une petite fille et poussa un long bâillement, mais déjà elle était debout, vive, alerte.

« Eh bien, qu'est-ce que tu as à me regarder ? Va dormir, c'est ton tour. »

Langelot s'étendit sur l'autre lit de camp, et éteignit la lumière.

« Ah ! les filles ! » se prit-il à dire.

Mais quoi, les filles ? Corinne se conduisait comme un agent de qualité, ne commettait pas d'erreurs – ou si peu –, était prête à faire sa part du travail. Était-ce sa faute à elle, s'il ressentait du vague à l'âme, lui ?

« Dormons ! » prononça-t-il à haute voix.

Et, étant un garçon discipliné, il obéit à l'ordre qu'il venait de se donner et s'endormit.

Il était trois heures du matin lorsque Corinne, assise dans la salle OPS devant une batterie de pupitres électroniques, sentit que quelque chose n'allait plus. Quoi ? Elle n'aurait su le dire. Tous les voyants qui devaient être allumés étaient allumés ; tous ceux qui devaient être éteints étaient éteints. Il n'y avait eu aucune sonnerie, aucun grésillement. Mais, au moyen de ce sixième sens qui se développe chez ceux qui vivent dangereusement, Corinne sentait une modification dans l'atmosphère. Elle quitta la salle OPS et se glissa jusqu'à une fenêtre donnant sur la rue des Gravieres. Tout paraissait calme. Les réverbères brillaient. Une brume rouge flottait sur Paris. Un chien perdu passa en rasant les murs. Mais le malaise de Corinne, lui, ne passait pas.

« Réveiller Langelot ? Il se moquerait de moi. Il est si sûr de lui ! »

Pas à pas, sans allumer, elle descendit l'escalier monumental et passa dans la bibliothèque. Elle alla coller son oreille à la porte secrète. Elle n'entendit rien, mais soudain elle comprit d'où provenait l'impression qui s'était emparée d'elle. Des micros transmettaient à la salle OPS les bruits les plus infimes de l'appartement de Cordovan. Or, depuis quelque temps, elle n'entendait plus rien, *même pas la respiration du prisonnier.*

Était-il mort ? S'était-il suicidé ?

Elle courut à la cheminée et pressa sur le bouton secret. Dans l'ombre, à peine entamée par la lumière nocturne qui tombait de la fenêtre, elle vit l'étagère pivoter.



Maintenant la porte secrète était ouverte, mais aucun bruit ne provenait de la chambre.

Un instant, Corinne eut la tentation de se précipiter à l'intérieur, mais elle s'en empêcha. Elle n'était pas armée, et elle savait bien que Cordovan la maîtriserait facilement. Elle remonta sans bruit et alla réveiller Langelot. D'abord elle lui posa la main sur la bouche pour qu'il ne fît aucun bruit, puis elle lui chuchota à l'oreille :

« Cordovan ne respire plus. »

Langelot avait le sommeil à la fois profond et léger. En un instant il fut debout. Lui non plus n'était pas armé : la vie de Cordovan était

trop précieuse pour qu'on lui fit courir le moindre risque. Mais le snifien n'avait aucun besoin d'armes pour se défendre contre un adversaire qui n'en avait pas non plus. D'ailleurs, si tout s'était déroulé comme prévu...

Quatre à quatre, les jeunes gens descendirent l'escalier. D'une pression sur un bouton, Langelot inonda de lumière l'appartement clandestin. Il fut bientôt visité. Cordovan n'était pas mort. Il ne s'était pas suicidé. Il avait joué les filles de l'air.

« Impossible ! s'écria Corinne. Il était enfermé !

— Non seulement c'est possible, dit Langelot, mais en plus il a laissé un petit mot pour toi. »

En effet, de sa grande et large écriture, Cordovan avait écrit sur une feuille de papier à lettres :

Mademoiselle dont je ne connais pas le vrai nom (mais j'ai entendu ce bon Langelot vous en donner un qui est bien joli : Corinne).

Je vous demande de pardonner un mouvement d'humeur dont je me repens bien humblement. Une grande âme est quelque fois mal à l'aise dans les conventions mesquines de la société. Je conserverai de vous un souvenir impérissable. Puissiez-vous de votre côté songer quelque fois sans amertume à votre affectionné

JACQUES.

« Voilà une lettre bien impertinente ! s'écria le snifien, lisant par-dessus l'épaule de la snifiennne. Votre affectionné, les conventions mesquines, une grande âme, un joli nom... Quel vieux chnoque ! Et « ce bon Langelot », par-dessus le marché ! Qu'est-ce que ça signifie, « ce bon Langelot » ?

— Ça signifie que les vieux chnoques écrivent peut-être mieux le français que les petits malins. Mais ce n'est pas ça qui est important. Comment a-t-il fait pour sortir ? Crois-tu que nous puissions le rattraper ? »

Langelot ne répondit rien à cette dernière question, mais il eut la curiosité de vérifier un à un tous les circuits de sécurité. Ah ! Cordovan n'avait pas perdu son temps au Deuxième Bureau. Lui aussi, c'était un vrai professionnel ! Rampant sous les rayons cathodiques, repérant et débranchant les circuits d'alerte, neutralisant l'action des circuits témoins, il était parvenu jusqu'à la

porte, dont il lui avait fallu encore crocheter la serrure. Il avait ensuite recommencé les mêmes prouesses avec les circuits protégeant la grille, et cela en moins de trois heures !

« Chapeau, Cordo ! » s'écria Langelot en ôtant un feutre imaginaire.

Corinne le regardait avec de grands yeux.

« Et c'est tout l'effet que ça te fait ?

— Tu sais bien que, grâce à toi, nous avons de quoi le retrouver.

— Oui, mais tout de même. D'abord, comment a-t-il pu faire tout ça dans l'obscurité ?

— Il y avait une lampe de poche dans son appartement.

— Quelle erreur de l'y avoir laissée !

— Mille pardons, mademoiselle l'aspirante.

— Et cet appartement, comment en est-il sorti ?

— Facile. Il a appuyé sur le bouton caché en haut de l'armoire à livres.

— Comment l'a-t-il trouvé ?

— Encore plus facile. Il m'avait vu faire.

— Langelot, tu m'étonnes ! Tu aurais dû lui faire détourner la tête sous un prétexte quelconque.

— Oui, je lui ai dit d'enlever sa blouse blanche, mais au préalable j'avais posé le coude sur le dessus de l'armoire.

— Tu sais que tu me déçois ? Et tu n'as même pas l'air honteux de t'être ainsi laissé bernier comme un bleu !

— Ah ! Corinne, Corinne, il ne faut pas sous-estimer comme ça ses anciens.

— Tu n'es pas mon ancien. Nous sommes de la même promo.

— Très juste. Disons tes supérieurs. Tu n'as pas encore compris que j'ai laissé évader Cordovan exprès, sur ordre ?

— Sur ordre de qui ?

— Du pitaine, bien sûr.

— Pour quoi faire ?

— Pour lui donner du mou, dans un premier temps, de manière à le convaincre qu'il nous a dupés, et, dans un deuxième temps, pour le filer jusqu'à son repaire.

— Ton capitaine aurait pu me prévenir.

— Tu connaissais l'idée de manœuvre : cela suffisait.

— Oui, mais je croyais qu'ici nous devons garder Cordovan pour de vrai. Pourquoi n'ai-je pas été mise au courant ? Je fais partie de

l'opération au même titre que vous autres.

— Bien sûr, mais le pitaine a dû penser que tu te conduirais d'une manière plus vraisemblable si tu ne savais pas que Cordovan était censé s'évader. Tu comprends bien que lui n'est pas censé savoir que nous savions...

— Et toi, tu n'avais pas besoin de te conduire d'une manière vraisemblable ?

— Si, mais d'une part j'ai peut-être plus d'expérience que toi dans ce genre d'opérations, et d'autre part, si je commettais une invraisemblance, tu la réparais par ton ignorance. Vu ? »

Corinne avait toujours eu du mal à supporter la discipline du SNIF. Visiblement elle n'était pas contente, mais elle se força à ne pas tenir rigueur à Langelot d'une décision prise par leur chef commun.

« Et maintenant, dit-elle, qu'est-ce qu'on fait ?

— Maintenant que Cordovan a une bonne demi-heure d'avance, on va voir où il est allé se terrer. »

Les jeunes gens remontèrent dans la salle ops. Langelot tira un rideau et dévoila une carte électronique, semblable à celle de la D.S.T. Il pressa sur un bouton et une petite tache lumineuse apparut, remontant l'avenue de la Grande-Armée en direction de l'Étoile à une vitesse évaluée par la machine à 43 kilomètres à l'heure.

« Il s'est donc déjà procuré une voiture », conclut Langelot.





XII

AYANT soigneusement refermé la grille derrière lui, Cordovan respira un bon coup. Enfin il se sentait libre.

Libre, à quel point ?

Pour autant qu'il le sût, il n'emportait pas de bip-bip pouvant donner au SNIF ses coordonnées, mais, en bon expert qu'il était, il savait qu'il ne savait pas tout. Sur certains points, son orgueil pouvait l'abuser, mais pas sur le plan professionnel.

« Peut-être me suis-je vraiment évadé, peut-être m'ont-ils laissé faire, se disait-il. Pour le moment, le résultat est le même. Je suis libre d'aller à droite ou à gauche. »

Pour un homme qui sort de prison, c'était déjà un privilège appréciable. Mais Cordovan n'avait pas l'intention de s'en tenir là.

« Le SNIF m'a tiré d'une prison d'où je ne serais jamais sorti tout seul. Maintenant, je n'ai plus qu'à échapper à une petite équipe de trois idéalistes : pour un homme comme moi, c'est un jeu d'enfant. Évidemment, la police me recherche aussi, ce qui complique les choses. Mais cela les complique aussi pour le trio du SNIF. Donc, chances égales de part et d'autre. Cette petite est mignonne, Langelot n'est pas manchot, et je suppose que leur chef connaît son métier,

mais tout de même, entre eux et moi, c'est moi qui pars gagnant. Maintenant, reste à déterminer ceci : je pars, oui, mais pour où ? »

Cordovan pouvait essayer de gagner une frontière et de s'enfuir pour le Pays Noir, où il serait accueilli à bras ouverts. Mais la vérité est qu'il s'y ennuyait un peu, au Pays Noir, et que, transporté aux frais de la France à Paris, il n'avait pas envie de quitter la Ville lumière. Ce n'était pas pour rien qu'il avait passé des années à organiser le R.R. La disparition du plan Rubis ne constituait pas un obstacle insurmontable : on pouvait toujours se rabattre sur le plan d'urgence, baptisé Écarlate.

Cordovan marchait d'un bon pas. Devant lui se dressait l'Arc de Triomphe, cube blanc environné d'une lumière violette ; derrière lui s'élevaient les constructions modernes de la Défense.

« Un mot de moi, pensait le capitaine, et tout mon réseau se met en état d'alerte. Un deuxième mot, et la France entière est à feu et à sang. Cette avenue si calme que je remonte maintenant retentira de cris et de détonations. Sous l'Arc de Triomphe, ce ne sera plus un drapeau tricolore qui pendra, mais mon drapeau noir. J'en mettrai partout, des drapeaux noirs, avec ou sans l'aide de Pappas. Toutes les fenêtres qui ne seront pas décorées d'un drapeau noir, je ferai tirer dessus au bazooka. Éclatés, les lustres de Bohême ! Éclatés, les miroirs de Venise ! L'éléphant dans un magasin de porcelaine, ce sera moi, et comme il sera amusant de ruer dans tout ce monde bien organisé, bien douillet, dans toute cette bimmeloterie bourgeoise ! Comme il est drôle que ce petit Langelot ait décidé de me faire passer pour un fou se prenant pour Napoléon, alors que Napoléon n'a jamais été que mon précurseur ! L'alerte, donc. Mais pour cela, il me faut un téléphone et un jeton. Un téléphone : il y a encore des cafés ouverts. Mais un jeton... Je n'ai pas d'argent, moi. L'ordre et la paix seront-ils préservés faute d'un jeton ? »

Dans l'avenue déserte, un monsieur venait à la rencontre de Cordovan. Quarante-cinq ans environ, les cheveux gris fer, il traînait un peu la jambe... Cordovan marcha droit sur lui, le frappa du poing gauche au ventre, et, comme il se pliait en deux, l'assomma d'un coup du droit à l'oreille. L'homme s'affaissa. Le fugitif eut tôt fait de mettre la main sur le portefeuille de sa victime, qui contenait une centaine de francs et une carte d'identité au nom de Roger Noël. S'appropriant le tout, et laissant le pauvre dévalisé reprendre conscience comme il pourrait, Cordovan entra dans un café situé

cent mètres plus loin et commanda un cognac et un jeton. Sans attendre le cognac, il descendit au sous-sol, s'enferma dans la cabine téléphonique et forma certain numéro qu'il connaissait par cœur. La sonnerie retentit une seule fois.

« Allô ? » fit une voix.

Cordovan respira un bon coup. Il savourait pleinement cet instant : il allait mettre en branle un mécanisme gigantesque, lui, Jacques Corsetier.

« Ici Numéro 1, s'annonça-t-il.

— Je reconnais votre voix et, depuis les nouvelles de cet après-midi, j'attendais votre appel », répondit son interlocuteur.

Cordovan laissa encore peser un petit silence. C'était délicieux. Puis il ordonna :

« ALERTE ÉCARLATE. Réunion de l'état-major à 06.00 heures. »

Et il raccrocha.

Puis il remonta au rez-de-chaussée et s'installa au bar pour siroter son cognac. Il imaginait les coups de téléphone lancés par son adjoint à travers tout Paris. Des hommes tirés de leur lit, apprenant que le grand jour était enfin arrivé. Des femmes sortant dans les rues désertes, portant des paquets d'explosifs sous leurs bras, courant les déposer aux endroits prévus, rentrant en hâte pour attendre les ordres qui ne manqueraient pas de suivre. Les chefs de groupement faisant leurs derniers préparatifs, s'apprêtant à se rendre au lieu fixé pour la dernière réunion de l'état-major. Un peu puéril, peut-être, le choix du lieu, mais d'un symbolisme si tonifiant... Ce petit Langelot, tout de même, il avait de l'intuition. Et de l'humour !

Cordovan régla son addition, sortit du café et se mit en quête d'un taxi. Sous son déguisement, il n'avait pas grand-peur de la police, mais tout de même, il préférerait ne pas trop se montrer dans les rues. D'ici six heures, il n'avait strictement rien à faire : il parcourrait une fois de plus la ville qui, dans si peu de temps, lui appartiendrait.

Un taxi s'arrêta.

« *I am an American*, dit Cordovan en s'installant sur les coussins arrière. *I want to see Parisse by night*.

— *Paris by night*, *Paris by night*, grogna le chauffeur. Figure-toi que c'est fini, la *night*. Il est trois heures du matin. Même à Pigalle, ils sont en train de ronfler. Il faut rentrer à l'hôtel. Tu le verras demain, ton *Paris by night*.

— *I don't understand*, fit Cordovan. *I want to see Parisse by night.*

— D'où il sort, celui-là ? De sa plantation de sucre ? Y a plus de *night*, je te dis. À quel hôtel tu perches ?

— *I don't want to go to a hotel. I want to see Parisse by night.*

— Tu me casses la tête avec ton *by night*. *By night*, les gens sensés, ils dorment. Sauf s'ils sont chauffeurs de taxi. Au dodo, *by night*, au dodo. Tu comprends ça, l'Amerloque ?

— *Yes, I understand. I want to see Parisse by night.*

— Oh ! mais il m'échauffe les oreilles ! Terminé, *Paris by night*, je te dis, moi. Fini. Y en a plus. Nightclubs, discos, cabarets, tout le tremblement, fini, fermé, *happy end*.

— O.K., O.K., dit Cordovan, s'étouffant à moitié pour ne pas rire. *I want to see Parisse by night.*

— Eh bien, si tu y tiens tant, je vais te le montrer, ton *Paris by night*, décida enfin le chauffeur. On va aller voir les cafés-concerts de Levallois-Perret, les music-halls de Courbevoie, les restaurants de Clignancourt, les abattoirs de la Villette et les guinguettes du cimetière de Pantin. O.K. le Peau-Rouge ?

— *Excellent !* s'écria Cordovan. *Just the thing ! I told you I wanted to see Parisse by night.* »



En effet, rien ne pouvait mieux arranger le fugitif qu'une promenade par des quartiers excentriques, probablement peu

surveillés, en attendant le retour vers le centre, pour 6 heures du matin. En outre, il y avait quelque chose de particulièrement plaisant à imaginer la déconvenue du chauffeur de taxi lorsque, à la fin d'une course de trois heures, on lui décocherait pour tout paiement une chiquenaude sur le nez, et, s'il insistait, un atémi sur la pomme d'Adam, qu'il avait particulièrement proéminente.

Tout se serait sans doute fort bien passé, n'était le caractère des deux protagonistes. Le chauffeur ne roulait pas depuis trois minutes qu'il se tint le raisonnement suivant :

« Moi, je vais bien m'amuser pendant une heure ou deux, mais, en fin de course, il n'est pas sûr que le Ricain soit content. Moi, qui n'aime pas les histoires, il vaut mieux que je me fasse payer d'avance. »

Sur quoi il arrêta sa voiture, se retourna vers son passager, tendit la main d'un geste expressif et dit :

« *Money.* »

Cordovan aurait pu, aurait dû, payer ou descendre. Mais il n'allait tout de même pas se laisser intimider par un chauffeur de taxi ! Il fit mine de ne pas comprendre et répondit simplement :

« *I want to see Parisse by night.*

— Ça, on a compris, fit le chauffeur. Mais il faut payer. *Money*, tu vois ? Francs, dollars, ça m'est égal. »

Il frottait son pouce contre son index et son majeur. Cordovan se renversa sur son siège et bâilla avec élégance.

« *Parisse by night* », prononça-t-il.

Le chauffeur fut pris d'une indignation vertueuse :

« Non, mais voyez-moi ça, ça n'est même pas Français, ça s'amène de son Mississippi natal, et ça ne veut pas payer ! Ici, mon petit gars, il y a la même loi pour tout le monde. On n'est pas au Far West. Si tu veux faire le covboi avec moi, tu trouveras à qui parler.

— *By night*, dit Cordovan.

— Je t'en ficherais des *by night*, moi ! Si tu ne veux pas payer, descends ! »

Le chauffeur tendit la main et ouvrit la portière arrière. Comment résister à la tentation de cette main gesticulante ? Cordovan la saisit et la tordit comme dans un étau.

« Ouille ! » cria le chauffeur.

Une tête surmontée d'un képi bleu s'encadra dans la portière ouverte.

« Quelqu'un a des ennuis, on dirait ? »





XIII

« QUE FAIT-ON maintenant ? demanda Corinne.

— On rend compte au pitaine. Je ne sais pas s'il veut qu'on file Cordo ou qu'on lui donne encore un peu de mou. »

Langelot tira sa miniradio de sa poche.

« Bobinette 1, ici Bobinette 2. M'entendez-vous ? Parlez. »

Il n'y eut pas de réponse.

« Je suis pourtant sur le bon channel, et Montferrand devait rester à l'écoute toute la nuit.

— Il s'est peut-être endormi, dit Corinne.

— Ne dis donc pas de sottises. Mon capitaine, s'endormir en pleine opération ? Non. Ou bien cette radio ne marche pas, ou bien il est arrivé quelque chose à Montferrand. Passe-moi la tienne. »

Corinne prêta volontiers sa radio.

« Bobinette 1 de Bobinette 2, m'entendez-vous ? Parlez ! »

Rien.

« Où Montferrand devait-il attendre ? questionna Corinne.

— Au P.C. mobile.

— Qui est... ?

- Dans une camionnette-caravane.
- Qui stationne où ?
- Normalement, au coin de l'avenue Charles-de-Gaulle.
- Quand tu m'auras tout dit... Courons voir. »

Pour Corinne, le capitaine Montferrand n'était guère qu'un chef pour lequel elle avait acquis du respect au temps où il avait été son instructeur à l'école du SNIF. Pour Langelot, c'était plus qu'un père. C'est dire qui arriva le premier à la camionnette-caravane. L'engin aux formes ovalisées, au corps d'aluminium, stationnait à l'endroit indiqué. Langelot avait une clef. Il ouvrit la portière. À l'intérieur, tout était dans l'ordre le plus strict. Une odeur de fumée persistait : Montferrand n'était pas parti depuis très longtemps.

Corinne arrivait à son tour. Elle était un peu vexée de voir que Langelot savait plus de choses qu'elle sur la mission. D'un autre côté, elle comprenait bien pourquoi le capitaine Montferrand la traitait comme il le faisait : étant donné qui elle était¹³, il ne pouvait se permettre de la favoriser en aucune manière. Aussi péchait-il peut-être par excès de formalisme.

« Eh bien ? demanda-t-elle.

— Personne. Descends l'avenue sur cinq cents mètres. Regarde si tu vois quelque chose de suspect. Moi, je la remonte. Rendez-vous ici. »

Mais aucun des deux jeunes gens n'eut à aller si loin. Vingt secondes plus tard, Langelot appelait :

« Corinne ! Il est ici ! »

Adossé à une encoignure de porte, Montferrand respirait difficilement, mais il respirait.

« Mon capitaine ! Mon capitaine ! » appelait Langelot.

Il avait toujours vu cet homme maître de toutes les situations qui se présentaient, donnant avec sang-froid des ordres qui pouvaient avoir des conséquences tragiques, commandant à distance à toute une organisation impeccablement agencée et huilée – ou, tout simplement, assis derrière son bureau de chef ou présidant la table familiale, mais toujours en possession de tous ses moyens, et voilà qu'il était affalé là, à la merci des passants, plus faible, plus démuni que Langelot lui-même. C'était le monde à l'envers !

« Un peu de respiration artificielle ? » suggéra Corinne.

Oui, bien sûr, elle avait raison. Les jeunes gens étendirent leur chef sur le trottoir, lui prirent chacun un bras, et, par une compression et une dilatation alternées de sa cage thoracique, lui rendirent bientôt les moyens de respirer plus à son aise. Alors il ouvrit les yeux.

« Mon capitaine ! Vous êtes vivant ! » s'écria Langelot.

Une ombre de sourire parut sur les lèvres du capitaine.

« Oui, mon petit, murmura-t-il, mais il me semble que je suis sérieusement sonné... »

Puis on le vit faire un prodigieux effort de volonté et il parla d'une voix plus distincte, encore que hachée :

« Bien fait pour moi. Vieux fou. Je suivais Cordovan. Je savais ce qu'il allait faire. Besoin d'argent. Attaquer quelqu'un. Vieille dame. Promenait son chien. À trois heures du matin ! Ridicule. Il l'aurait tuée. Réflexe : je suis plus résistant. Ne me tuera pas. Marché sur lui. Oublié prothèse au lieu de jambe. Équilibre différent. Pas moyen se protéger avec vraisemblance. Laissez faire comme un bleu. Diaphragme abîmé. Je le crains. Hôpital. »

Il ferma les yeux. Il les rouvrit encore une fois, et murmura :

« Soixante jours de forteresse, voilà ce que je mérite... Langelot, rendez compte à Snif... et prenez le commandement. »

Sa tête roula sur sa poitrine.

L'infaillible capitaine Montferrand avait commis une erreur de service ! Pour éviter que le traître Cordovan ne tuât une vieille dame qui promenait son chien à trois heures du matin, il s'était laissé assommer lui-même, alors que la réussite de toute l'opération *Bobinette* – dont dépendait la sécurité du pays – dépendait de lui, du moins en partie. Oui, c'était une erreur, mais s'il n'avait pas été capable d'erreurs pareilles, eût-il possédé cette humanité, cette intuition, qui lui avaient valu tant de beaux succès ? S'il n'avait vu dans les hommes que des moyens de réussir, se serait-il attiré le dévouement total des siens ?... Ainsi raisonnait Langelot, et, lorsqu'il chargea son capitaine inerte sur son dos, il se dit :

« Je l'aime plus pour cette faute que pour toutes ses réussites. »

Pendant que Langelot déposait Montferrand sur un banc public, Corinne courait jusqu'à un café – celui-là même d'où Cordovan avait téléphoné – et appelait une ambulance – non pas celle du SNIF, car il fallait considérer que cet organisme avait été pénétré par l'ennemi, mais celle d'une clinique située non loin de là. En attendant, Langelot

fit les poches de son chef, non sans le pénible sentiment de lui manquer de respect. Il trouva la carte du SNIF, dissimulée dans une poche secrète, mais non le portefeuille, que Cordovan s'était approprié.



L'ambulance arriva ; les infirmiers se chargèrent du blessé ; trente secondes plus tard, les deux snifiens se trouvaient seuls sur le pavé de Paris.

« Le pitaine a dit : rendre compte à Snif, remarqua Langelot. Mais je ne peux pas l'appeler au bureau. D'après Cordovan, il est évident que l'agent adverse infiltré dans notre service touche Snif d'assez près...

— Tu as raison, répondit Corinne. Mais moi, je peux l'appeler à la maison. »

Langelot lui jeta un coup d'œil. Oui, cela présentait des avantages d'avoir Corinne comme camarade de mission.

Ils regagnèrent la camionnette-caravane, pourvue, entre autres dispositifs complexes, d'un simple téléphone. Corinne forma un numéro. Elle attendit assez longtemps, puis :

« Pilar ?... Ici Delphine. Je peux parler au général ?... Pas là ? Mais où peut-il être ?... Oui, je sais bien, il ne te dit pas où il va... Merci, Pilar. »

Elle raccrocha et secoua la tête. Langelot hocha la sienne. Snif était sorti et il n'y avait aucun moyen de le joindre. Il avait pu être

convoqué chez le Premier Ministre, ou même chez le Président de la République... On le rappellerait plus tard, mais, pour le moment, il fallait poursuivre la mission tout seuls.

Corinne et Langelot échangèrent un long regard. Sur le *Monsieur-de-Tourville*, ils s'étaient liés d'une affection qu'ils croyaient profonde, et peut-être pas seulement amicale. La vie les avait séparés, d'autant plus efficacement qu'ils travaillaient dans le même service. Maintenant, ils ne savaient plus très bien où ils en étaient... Ce fut Corinne – les filles sont généralement plus à l'aise que les garçons dans les situations semi-sentimentales – qui rompit le silence.

« Bobinette 2 ? fit-elle d'une voix décidée.

– Bobinette 3 ? répliqua Langelot.

– Tu prends le commandement de l'opération. Moi, je t'obéis. Alors commence à commander, je t'en prie ; j'ai hâte qu'on démarre. »

Elle était assise à côté de Langelot, qui occupait le siège du conducteur. Elle regardait droit devant elle. Il y avait dans ce profil de petite Française résolue autant de cran que de charme. Langelot se prit à penser qu'il serait délicieux de la rencontrer en d'autres circonstances, de l'emmener au cinéma, au restaurant, mais aussi que, face au danger, il ne pouvait souhaiter de camarade plus décidé.

Il fit pivoter son siège vers la caisse et pressa un bouton. Un pupitre s'éclaira et un plan de Paris apparut dessus. Il était forcément de dimensions plus réduites que la carte électronique du P.C. fixe, mais il pouvait rendre les mêmes services. Un point lumineux brillait en haut à gauche. Il était immobile.

« Apparemment le client s'est terré quelque part », dit Langelot.

Il fit jouer les abscisses et les ordonnées électroniques et obtint ainsi les coordonnées du point. Il communiqua ces coordonnées à un ordinateur. Sur un voyant, l'adresse suivante apparut :

14, RUE DE L'ÉTOILE

« Je me demande ce qu'il peut y avoir de si intéressant 14, rue de l'Étoile, murmura Corinne.

– Un instant de patience. S'il y a là quelque chose de particulier, l'ordinateur nous le dira. »

En effet, le voyant qui s'était éteint se ralluma, et l'on put lire, en lettres rectangulaires, lumineuses, inscrites sur fond vert :

COMMISSARIAT DE POLICE

Cordovan, dans un commissariat ? Ce ne pouvait être de son plein gré. Cela signifiait-il que le commissaire Didier lui avait remis la main dessus ?





XIV

EN TEMPS ORDINAIRE, un commissariat de police n'est pas une forteresse, et un commando d'une dizaine ou même d'une demi-douzaine de gars expérimentés et résolus peuvent en prendre un d'assaut entre la poire et le fromage. Mais on n'était pas en temps ordinaire : l'évasion de Corsetier avait été prise au sérieux par les autorités, et un agent de police armé d'un P.M. MAT 49 montait maintenant la garde devant chacun des commissariats parisiens. Au lieu d'une demi-douzaine de gars, Langelot n'avait qu'une fille. Et, bien entendu, il ne pouvait ni ne désirait faire aucun mal à d'honnêtes gardiens de la paix. Dans ces conditions, enlever un prisonnier posait de sérieuses difficultés. Le dernier point était encore le plus facile à résoudre. Langelot ouvrit un des caissons de la caravane, en retira son 22 long rifle, en ôta le chargeur, et le remplaça par un chargeur de cartouches anesthésiantes. Le principe en était simple : les balles étaient en matière plastique et contenaient, sous pression, un gaz anesthésiant qu'elles libéraient en éclatant dès qu'elles rencontraient une résistance. Leur portée ne dépassait pas 20 mètres, mais c'était suffisant pour ce que Langelot

comptait en faire. Pour le reste, il faut bien reconnaître qu'il n'avait aucune idée de manœuvre.

Corinne le regardait d'un air gentiment ironique.

« Ah ! tu es bien « Protection », toi, dit-elle. Tout de suite le pistolet, hein ?

— Qu'est-ce que tu suggères, mademoiselle « Renseignement » ? »

Le commissaire Ortolani était un homme poli, raffiné, onctueux.

« Asseyez-vous donc, monsieur... Noël. Entre gens du même monde, point de cérémonies. Depuis six ans que j'opère dans le quartier, vous comprenez bien que je ne suis pas resté un policier ordinaire. Le commissariat de l'Étoile, on n'y affecte que des commissaires étoiles, vous devinez bien. Je n'aurais pas eu la place si je n'étais né homme du monde. Le crime crapuleux, je ne sais plus ce que c'est. Je ne vois que des millionnaires qui volent des milliardaires, et toujours avec la plus extrême courtoisie. Bon. Voyons donc. Vous avez eu un petit différend avec un chauffeur de taxi, dont nous avons relevé le numéro. Comme nous avons reçu l'ordre de vérifier cette nuit autant d'identités que possible, l'agent Fanchon vous a demandé votre carte... Poliment, j'espère ?

— Très poliment, monsieur le commissaire.

— Avec urbanité ?

— Oui, monsieur le commissaire. Avec une exquise urbanité.

— Très bien, c'est comme ça que je les dresse, mes gars : le tact mondain, ou alors la mise à pied pour quinze jours. Vous lui avez donc montré votre carte, non sans résistance, d'après son rapport, mais la présence de trois autres agents – nous avons doublé les patrouilles pour cette nuit – vous a incité à adopter une attitude plus coopérative. J'espère que ces trois hommes se sont également montrés courtois et déférents ?

— Ils caressaient leurs étuis de pistolet de l'air le plus attentionné que vous puissiez imaginer.

— Excellent. Politesse et fermeté, voilà ma devise. Au vu de votre carte, l'agent Fanchon a été surpris par une différence assez frappante entre vos traits et ceux de la personne représentée sur la photographie. Il vous a donc prié de le suivre.

— Prié est le mot, monsieur le commissaire. Je me fais un plaisir de le préciser.

— Je vous en remercie. Néanmoins, vous avez cru devoir résister à ses objurgations. Finalement, la fameuse prise vulgairement appelée « Viens-avec-moi » – qu’il serait plus correct d’appeler « Ayez-l’obligeance-de-m’accompagner » – vous a été appliquée, et, revenant sans doute à de meilleurs sentiments devant le spectacle attendrissant de quatre malabars aussi bien élevés, vous avez résolu d’obtempérer. Vous avez été amené ici. Fanchon m’a tiré de mon lit. Je me suis immédiatement transporté sur les lieux, et maintenant je vous demande, pour la dix-septième fois, comment il se fait, monsieur Noël, que cette carte d’identité qui est bien la vôtre – vous me le dites et je vous crois : on ne peut pas entre gens du même monde se méfier les uns des autres, n’est-ce pas – comment il se fait que cette carte porte la photographie d’un personnage qui ne saurait en aucun cas prétendre à l’honneur d’être vous. »

Le commissaire battit de ses lourdes paupières, plissa la bouche en un sourire qui le faisait ressembler à un alligator extrêmement astucieux, et attendit.

« Et je vous répète, moi, pour la dix-septième fois, dit le prisonnier, que mes photos ne sont jamais ressemblantes.

— Vous affirmez aussi être né le... »

Cordovan, au moment où il remettait la carte à Fanchon, avait eu le temps de prendre connaissance de sa date et de son lieu de naissance. Il les donna tels qu’ils étaient portés sur la carte.

« Fort bien. » Le commissaire paraissait ravi de cette concordance, encore que ce fût effectivement la dix-septième fois qu’il posât les mêmes questions. « Et vous maintenez, en outre, que vous n’êtes marqué d’aucun signe distinctif. »

Cordovan allait protester. Ortolani leva la main :

« Je vous crois, monsieur, je vous crois, je vous crois, vous dis-je. Simplement j’aimerais que vous m’expliquassiez pourquoi cette carte qui est la vôtre – c’est vous qui l’affirmez et je ne saurais vous faire l’injure d’en douter –, pourquoi cette carte vous prêle au contraire un signe distinctif dont la présence, ou plus exactement l’absence, est facile à vérifier. »

Cordovan ne savait que répondre. Si seulement il parvenait à rejoindre ses chefs de groupement à 6 heures du matin, il prévoyait déjà quels seraient les premiers ordres qu’il donnerait – des ordres concernant directement le commissaire Ortolani – mais, pour le moment, il ne voyait aucun moyen de sortir du guêpier où il s’était

fourré. Il savait parfaitement à quel signe distinctif le policier faisait allusion, car il avait manqué crier de rage en lisant la mention correspondante sur la carte, et il ne trouvait aucun système de défense que celui qu'il employait depuis un quart d'heure :

« Monsieur, mes signes particuliers ne regardent que moi. Je refuse de répondre à des questions que je juge impertinentes. Si vous aviez douze verrues autour du nombril, vous ne les publieriez probablement pas dans les journaux. J'exige que vous fassiez venir mon avocat.

— Oh ! nous n'en sommes pas encore là, monsieur... Noël. Un avocat ! Fi donc ! Entre gens du monde ! Non. Pour le moment, je me suis simplement permis de téléphoner au commissaire Didier de la D.S.T. qui doit arriver incessamment. Il m'a dit qu'il pourrait peut-être s'intéresser à votre cas... »

Finis, les rêves de l'éléphant dans un magasin de porcelaine ! Il allait falloir reprendre le chemin de la Santé... À cet instant des coups furent frappés à la porte, et, avant que le commissaire n'eût eu le temps de répondre, elle s'ouvrit ; une petite jeune fille châtaine au nez retroussé se précipita dans la pièce et se jeta au cou du prisonnier.

« Ah ! Papa, papa ! s'écria-t-elle. Enfin, je te retrouve ! Nous étions si inquiets !... »

— Viens, ma fille ! Viens, mon sang ! » s'écria Cordovan, qui ne manquait ni de flegme ni de lettres.

Et il pressa la jeune fille sur son cœur.



Le commissaire Ortolani se leva. Il ne demeurait jamais assis en présence d'une femme debout.

« Mademoiselle... ? murmura-t-il d'un ton interrogateur.

— Philippine Noël, répondit-elle. Ah ! monsieur le commissaire, j'espère que vous n'avez pas fait de misères à papa.

— Certainement pas, mademoiselle. Nous l'avons traité avec toute la courtoisie requise. Mais puis-je vous demander... ? »

Abandonnant son père, Philippine courut au commissaire, le prit par le bras, et l'entraîna à l'écart.

« Monsieur, lui dit-elle, je suis désolée de devoir vous mettre au courant d'un grand secret de famille. Pendant des années, nous avons réussi à le cacher au monde et à la presse. Et pourtant papa, qui est le meilleur des hommes, a fait vingt-huit fugues !

— Des fugues, mademoiselle ?

— Oui, des fugues.

— Vous voulez dire que monsieur votre père est musicien ?

— Il n'est pas musicien, il est amnésique.

— Amnésique ?

— Amnésique, oui. C'est-à-dire, par crises. Dès qu'il en a une, il s'enfuit. Il ne se rappelle plus rien : ni qui il est, ni rien du tout. Quelquefois, au contraire, il se rappelle d'infimes détails, mais — comment vous dire ? — il ne les rapporte pas à lui-même. Par exemple, j'ai été très surprise qu'il m'ait reconnue pour sa fille. Un

jour, il m'a prise pour la bonne. Une autre fois, pour ma pauvre maman qui est morte il y a déjà dix ans... »

La jeune fille essuya une larme.

Le commissaire la regardait avec son sourire d'alligator. Maître Alexandre Barbirolli aurait fondu, mais M. Ortolani ne fondait pas encore.

« Ma chère demoiselle, dit-il, je compatis de tout mon cœur à votre douleur, et quant à votre secret, ne craignez rien : si on se trahissait entre gens du même monde, où irait-il ? Je veux dire : le monde. Vous déclarez bien que monsieur votre père est amnésique ?

— Oui, monsieur le commissaire. Laissez-moi le ramener à la maison. Je vous promets qu'il sera sage et ne vous ennuiera en rien.

— Très volontiers, ma chère demoiselle, très volontiers. »

Corinne crut qu'elle avait gagné la partie.

« Papa, tu l'as entendu ? Tu es libre ! Viens avec moi. Ah ! merci, monsieur le commissaire, vous m'avez rendue bien heureuse. Je peux vous embrasser ?

— Je ne demanderais pas mieux, fit le galant policier, si j'avais le sentiment d'avoir mérité une récompense aussi douce. Il me reste cependant à vous poser encore une question. Comment se fait-il que monsieur votre père – et je crois qu'il est votre père, puisque vous me le dites – qui est amnésique – et je crois qu'il l'est, puisque c'est là la teneur de votre déclaration – comment se fait-il qu'il se rappelle ses date et lieu de naissance, son nom, son adresse – j'ai vérifié – et qu'il ait oublié qu'il a une jambe de bois ? Oh ! pardon ! Je voulais dire une prothèse orthopédique. »

Il y eut une pause pendant laquelle les trois participants jaugèrent la situation. Cordovan savait qu'il était censé avoir une jambe de bois, mais il ne pouvait pas le dire parce que le commissaire lui aurait demandé de la lui montrer. Le commissaire – qui avait immédiatement compris qu'il n'avait pas affaire au véritable Roger Noël – devinait son embarras et s'en délectait. Corinne comprit que l'initiative, maintenant, lui appartenait. Elle allait risquer sa vie. Mais quoi ! Cela valait bien la peine pour délivrer Cordovan !

« File ! » cria-t-elle.

Le capitaine ne se le fit pas dire deux fois. Il bondit vers la porte. Ortolani se jeta après lui, mais il buta sur quelque chose : c'était le pied de Corinne. Et il donna du front contre le mur avec plus de violence qu'il n'en avait mis à s'élaner : le poids de Corinne s'était

ajouté au sien, et le commissaire perdit connaissance pour quelques secondes. Ce n'était pas pour rien que Corinne s'était exercée au combat rapproché pendant des mois ! Déjà Cordovan longeait le couloir au grand galop. Fanchon se trouva sur son chemin. Il l'assomma. Puis il dégringola l'escalier qui conduisait à la salle de police. Un agent se jeta sur lui pour l'intercepter. Cordovan l'accueillit d'un coup de pied à la mâchoire. Deux autres agents de permanence se levèrent, mais ils n'avaient pas les réflexes assez rapides. Le fugitif vit qu'il pourrait gagner la porte extérieure avant qu'ils ne se soient décidés à dégainer. Mais la sentinelle ? Justement, la sentinelle se précipitait dans le poste, la mitrailleuse en bandoulière, la main gauche agrippant le chargeur, la main droite cherchant la détente. De crainte de toucher ses camarades, le policier hésita avant de tirer. Alors une masse s'abattit sur son dos et le précipita au sol tout en lui arrachant son arme : c'était Langelot qui, entendant le bruit, s'était précipité à la rescousse. Corinne, cependant, descendait l'escalier à son tour. Les deux agents valides cherchaient frénétiquement leurs pistolets. La porte était ouverte. Cordovan, Langelot, Corinne se précipitèrent. Et soudain, dans l'embrasement, s'encadra la volumineuse silhouette du commissaire Didier.

« Eh bien, eh bien, que se passe-t-il ici ? » demanda-t-il en soufflant comme un phoque.

Langelot n'avait pas le choix. Il éprouvait pour le commissaire Didier des sentiments qui oscillaient entre l'agacement, l'ironie, un certain respect et même une espèce de sympathie comique, mais pour le moment il n'y avait qu'une chose à faire : fuir à tout prix – pourvu qu'aucune vie humaine ne fût mise en péril, sauf celle des agents du SNIF, qui étaient payés pour cela.

Donc, Langelot tira son pistolet de sa poche, et, avec une certaine répugnance – les vrais tireurs n'aiment pas jouer avec les armes à feu –, ajusta Didier et fit feu. La balle de matière plastique atteignit le commissaire au front. Le gaz fit son effet : Didier vacilla et s'écroula. Cependant la sentinelle se relevait, Ortolani retrouvait sa connaissance, Fanchon son souffle, et les deux autres policiers leurs pistolets. Mais il était trop tard : lorsqu'ils débouchèrent tous ensemble sur le trottoir, les trois fugitifs tournaient le coin de la rue de Montenotte, et lorsque les poursuivants l'eurent tourné aussi, les

poursuivis avaient déjà disparu : une voiture les avait visiblement attendus, moteur tournant.

Ortolani se retourna vers ses gens :

« Messieurs, leur dit-il, j'ai passé beaucoup de temps à vous inculquer la politesse, et je suis content du résultat. Maintenant nous allons passer à une autre étude. Celle de la rapidité dans l'usage des armes à feu. Ne l'oubliez jamais : on peut toujours trouver la paille de quelqu'un sans manquer aux égards qui lui sont dus. Dans certains cas, c'est même précisément le seul égard qu'on lui doive. Une seule chose m'inquiète : c'est que le commissaire Didier n'a pas été élevé dans le même monde que moi et qu'il risque de me dire des choses extrêmement désagréables aussitôt qu'il aura repris connaissance. Tiens, j'ai une idée. Conduisons-le dans une clinique, pour qu'il la reprenne là-bas. »





XV

« LE MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR nous communique : L'étau se resserre autour de l'évadé Jacques Corsetier et de son réseau subversif. Une arrestation vient d'être opérée dans le xvii^e arrondissement de Paris. L'interrogatoire du suspect, qui pourrait être Corsetier lui-même, est mené activement par les commissaires Ortolani et Didier. Nous en transmettons les résultats à nos auditeurs aussitôt que nous les aurons reçus nous-mêmes, interrompant s'il le faut le cours normal de nos émissions. Une chose en tout cas paraît certaine : les frontières sont hermétiquement closes ; un ratissage systématique du territoire national a été entrepris. Corsetier ne peut plus échapper aux forces de l'ordre. »

Langelot éteignit la radio. Dans la camionnette-caravane du SNIF, le capitaine Cordovan poussa un ricanement hennissant. Non seulement il échappait aux forces de l'ordre, mais il leur échappait avec leur aide, dans un véhicule qui leur appartenait. Il y avait de quoi se féliciter.

Langelot et Corinne, assis côte à côte, échangèrent un regard qui en disait long. Ils venaient de courir de grands dangers ensemble : le

P.M. MAT 49 de la sentinelle n'avait pas été chargé de cartouches anesthésiantes ; il s'en était fallu de peu qu'une rafale de grosses balles de 9 mm ne mît fin à leurs deux vies, hasardées en même temps et pour la même cause. De telles expériences créent des liens dont ceux qui mènent une existence protégée n'ont pas idée.

« On forme une bonne équipe tous les deux, hein, Langelot ? murmura Corinne.

— On ne se débrouille pas trop mal », répondit-il sur le même ton.

Et, pour un instant, il posa sa main droite sur la main gauche de la jeune fille.

Cordovan avait été laissé libre de ses mouvements. S'il l'avait voulu, il aurait pu ouvrir l'une des portières de la caravane et sauter dehors. Mais il n'y avait plus aucun danger qu'il le voulût : des agents de police se montraient à tous les coins de rues ; des cars de police patrouillaient ; la caravane croisa même un convoi de C.R.S. Cordovan aurait été fou s'il avait pris le risque de faire vérifier son identité une fois de plus.

« Alors, Cordo, dit Langelot, où est-ce que je t'emmène maintenant ? Si tu n'es toujours pas décidé à jouer franc jeu avec nous, j'aurais aussi vite fait de te ramener à la Santé.

— Tu es bien pressé, Langelot. D'abord je ne t'ai pas encore remercié, ni toi ni l'exquise Corinne, pour m'avoir tiré d'un bien mauvais pas.

— Vous pouvez garder vos remerciements, répondit l'exquise Corinne. Ce que j'en ai fait, ce n'était pas pour vous.

— Je n'aurais qu'un seul reproche à vous adresser. Pourquoi m'avez-vous fait passer pour votre père ? Vous auriez pu dire : « Mon fiancé est amnésique. » Ç'aurait été plus agréable à entendre, et d'ailleurs infiniment plus vraisemblable.

— Vraisemblable ? Attention à ce que vous allez dire. Il pourrait vous arriver des bricoles.

— Vous me menacez, douce Corinne ? Je voulais simplement remarquer que je n'ai aucune chance de devenir votre père, tandis que, si vous m'épousiez, ce qui n'est pas impossible en soi et pourrait même être fort agréable, vous deviendriez, dans un premier temps, une personne très importante au Pays Noir, et, dans un deuxième temps, la première dame de France.

— Il vaut mieux entendre ça que d'être sourde », fit observer la douce Corinne.

Langelot revint à la charge :

« Tout ça ne me dit pas où je te mène. J'en ai assez de suivre les boulevards extérieurs, et pourtant c'est ici que nous sommes le mieux tant que nous tournons sans but : c'est ici qu'il serait le plus difficile de poser des barrages efficaces. Cordo, je te rappelle nos conventions : je te fais sortir de prison ; une fois sorti, tu me donnes le nom de ton adjoint ; quand nous l'avons arrêté et qu'il a commencé à parler, je te fais passer la frontière ; une fois que tu l'as passée, tu me donnes le nom de l'agent de pénétration que tu prétends avoir introduit dans l'entourage de Snif. Tu es sorti de prison. À toi de jouer, mon petit vieux. »

Cordovan consulta sa montre. Il était quatre heures cinq.

« Tu as un moyen de me faire franchir la frontière ? demanda-t-il.

— Bien sûr », mentit Langelot.

Ce moyen, c'était Montferrand qui l'avait, et il ne l'avait pas confié à son subordonné. Mais avant que l'interrogatoire de l'adjoint eût commencé, le capitaine aurait sans doute repris connaissance, et il serait possible de lui demander des ordres. Ou alors ce serait Snif lui-même qui fournirait un autre moyen.

« Mon adjoint, dit Cordovan, s'appelle Marcel Burbal ; il habite 22, rue du Chevaleret. Il n'est pas aussi méfiant que je te l'avais d'abord fait croire. Nous pouvons nous présenter tous les trois chez lui. Je dirai que vous êtes mes gardes du corps. Il me reconnaîtra. Alors vous pourrez l'arrêter. D'accord ?

— D'accord. »

Il était quatre heures vingt lorsque Langelot parqua la caravane au carrefour de la rue du Chevaleret et du boulevard de la Gare. Deux cars de gardes mobiles passèrent à vive allure. Langelot ôta son chargeur de cartouches anesthésiantes et le remplaça par un chargeur de vraies balles. Cordovan sourit.

« J'avais bien deviné que tu ne voulais pas faire de mal au gros Didier, remarqua-t-il. Quand il a chancelé, il n'avait pas l'air mort, plutôt endormi. Mais pour mes gars à moi, tu n'hésiterais pas à leur mettre du plomb dans l'aile, hein ?

— Cordovan, répondit Langelot, je pense que tu as avantage à comprendre clairement ceci. Tu me dis que tu m'emmènes chez ton adjoint. Possible. Il est possible aussi que tu m'entraînes dans un guet-apens. Je veux avoir de quoi me défendre. Et rappelle-toi : ta vie

nous est précieuse, oui. Mais quand les balles commencent à faire des ricochets, elles ne choisissent pas.

— Monsieur le sous-lieutenant deviendrait un peu solennel sur ses vieux jours, que cela ne m'étonnerait pas », dit Cordovan.

Langelot plongea la main dans le caisson aux armes et en ramena un MAB 7,65 qu'il tendit à Corinne. Appartenant à la section « Renseignement », elle était peu habituée à circuler armée, mais elle n'en passa pas moins le pistolet dans sa ceinture d'un air décidé.

« Cordo, tu marches devant, commanda Langelot. Je te suis. Corinne, à vingt mètres derrière moi, en recueil. »

Le 22, rue du Chevaleret était un immeuble d'appartements modestes. Pas de concierge. Il n'y avait qu'à monter au quatrième étage et à sonner à la porte numéro 2. Cordovan maintint son doigt sur la sonnette jusqu'à ce qu'une voix enrouée se fit entendre :

« Qui est là ?

— Numéro Un, répondit Cordovan. C'est le capitaine, Burbal. Ouvrez-moi. »

La porte fut précipitamment ouverte, et un homme d'une cinquantaine d'années, carré, trapu, rougeaud, le nez bleuissant, se montra. Il était complètement habillé.

« Mon capitaine ! s'écria-t-il. Depuis que j'ai entendu la nouvelle, je vous attendais.

— Brave vieux Burbal ! Que je vous présente mes gardes du corps. Voici Langelot et voilà Corinne.

— Enchanté, dit Burbal de sa voix enrouée.

— Et vous, mes amis, que je vous présente mon fidèle assistant, plus encore, mon camarade, mon copain, Marcel Burbal.

— Mon capitaine, vous me faites bien de l'honneur. »

Le bonhomme s'effaça pour laisser passer ses hôtes. Il habitait un studio fortement parfumé à l'anisette. Cordovan, qui dominait Burbal de la tête, lui mit amicalement la main sur l'épaule.

« Mes amis, dit-il, Burbal a été un de mes plus chauds partisans depuis le jour où j'ai créé le R.R. Il connaît tous mes secrets, sauf celui qui vous intéresse le plus et que je vous livrerai à l'étranger. Mais les autres, une fois que vous les lui aurez extorqués, vous occuperont déjà pendant de longs mois... »

Maintenant la large main du capitaine s'avavançait vers le cou de Burbal sur lequel, soudain, elle se referma.

« Depuis le premier jour, vous dis-je, reprit Cordovan, cet homme a trahi parce que je lui avais promis monts et merveilles s'il me servait. C'est vrai, ça, Burbal, c'est vrai ? Dis, c'est vrai ? »

Il serrait de plus en plus fort.

« Lâche-le, Cordo, dit Langelot. Si tu l'étouffes, je ne joue plus. »

Cordovan lâcha précipitamment le malheureux Burbal qui ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

« Mon capitaine, mon capitaine... bégayait-il, en se frottant le cou.

— Crapule ! hurla Cordovan. Tout le réseau, tout de suite, tu vas le donner. Qui sont les chefs de groupements ? Qui sont les chefs de sections ? Combien de cellules par sections ? Combien de sections par groupements ? Où as-tu caché la liste des noms ? Et la liste des pseudonymes ? Où est-elle ? Les registres d'armement ? Et d'équipement ? Où les as-tu fourrés ? Tu vas parler, oui ou non ? »

Il lança le poing dans la face de Burbal qui tomba par terre. Alors Cordovan leva la jambe pour lui donner un coup de pied dans les côtes. Mais Corinne le devança : elle lui allongea à lui-même un coup de talon dans le tibia qui lui fit pousser un cri de douleur.

« Calme-toi, Cordo, dit Langelot. Ce n'est pas comme ça que nous interrogeons, au SNIF.

— Oui, je le sais, vous êtes des petits saints. C'est pour cela que je veux vous le mettre en condition. C'est un dur à cuire, je vous préviens. Écoute, Langelot, laisse-moi faire. Tu n'auras pas à te salir. Donne-moi un local un peu tranquille et une heure de temps. Je te jure que dans une heure tu sauras tout ce que tu voudras.

— Tu oublies une chose, Cordo. On n'est pas au Pays Noir, ici. »

Langelot se tourna vers le prisonnier qui, assis sur le plancher, se massait le menton.

« Burbal, lui dit-il, vous reconnaissez faire partie du Réseau Renversif ? »

L'homme haussa les épaules dans un geste fataliste.

« Je voudrais bien vous dire non, mais vous savez que oui. Alors... »

Langelot se tourna vers Corinne :

« Menottes. Bandeau. »

Elle les lui tendit. Le prisonnier se laissa enchaîner les poignets et couvrir les yeux sans faire de difficultés.

« Corinne, tu fais une perquisition de premier échelon. »

Cela signifiait une perquisition superficielle. Avec une prestesse et en même temps un sens du détail qui révélaient un long entraînement, Corinne fouilla l'armoire, la commode, les vêtements, les placards de la cuisine ; elle inspecta l'oreiller et le matelas ; tout ce qu'elle découvrit fut un vieux revolver et un drapeau noir. Cependant Cordovan essayait de faire « de l'action psychologique ».

« Tu vois, dit-il, la police ne veut même pas que je te cogne un peu dessus. Ils sont gentils, les policiers. Moi non plus, ils ne m'ont pas touché. Alors tu as intérêt à tout leur dire. Tu étais mon adjoint, bon. Avoue-le. Crime avoué est à moitié pardonné. Moi, maintenant, je travaille avec eux. Je suis bien obligé. Et toi aussi, tu n'as pas le choix. Donne-leur tous les noms. »

Le prisonnier ouvrit la bouche.

« Non, non pas à moi. À eux, quand ils t'interrogeront. »

La surveillance de Burbal fut confiée à Corinne. Cordovan marchait en troisième position. Langelot fermait la marche. La rue du Chevaleret était calme. Soudain deux ombres se profilèrent au croisement : c'étaient deux policiers qui passaient, armés de mitraillettes. Lorsqu'ils eurent disparu sous le viaduc du métro aérien, les snifiens et leurs compagnons regagnèrent la caravane.

« Maintenant, la frontière ! dit Cordovan.

— Négatif. Le prisonnier n'a pas encore parlé.

— Forcément : tu ne lui as rien demandé.

— Je lui demanderai tout ce qu'il faudra dès que nous serons rentrés. »

Langelot reprit la direction de Neuilly. Un prisonnier parle mieux lorsqu'il ignore où il se trouve ; la caravane n'était pour lui qu'un moyen de transport ; la maison de Neuilly lui ferait l'effet d'une prison.

La caravane approchait de la Porte Maillot – deux minutes de plus et elle aurait atteint la rue des Gravières – quand Corinne mit la radio en marche. Aussitôt une voix grave se fit entendre.

« Appel au calme. Le ministère de l'Intérieur communique : l'évasion de Jacques Corsetier paraît avoir déclenché une activité extrême parmi les éléments les moins stables de la population. Le gouvernement s'attend à des actes de violence qui pourraient être exécutés par le R.R., réseau terroriste aux ordres du fugitif. Il est recommandé aux habitants de la région parisienne ainsi qu'à ceux de

la province de garder leur calme. Les forces de l'ordre veillent. Aux dernières nouvelles, n'ayant pas cessé de suivre la piste fournie cet après-midi par un gardien de la paix de faction au Luxembourg, la police semble avoir retrouvé l'ambulance mentionnée par lui. Celle-ci se trouverait dans un garage attenant à une maison de maître sise à Neuilly-sur-Seine. Le véhicule aurait servi à l'évasion du prisonnier. La maison elle-même présente certains caractères suspects, et doit être fouillée de fond en comble... »

Au lieu de tourner à gauche dans l'avenue de Neuilly, Langelot tourna à droite dans l'avenue de la Grande-Armée. Le P.C. fixe était aux mains de l'adversaire.

D'un adversaire qui n'était pas l'ennemi, mais cela revenait au même, puisque c'était l'ennemi que le SNIF devait protéger.





XVI

Un coup de téléphone de Corinne à Snif ne servit à rien : le grand homme était toujours sorti. Le studio de Langelot ne consistant qu'en une seule pièce ne pouvait servir à la fois à l'interrogatoire du prisonnier et à la garde de Cordovan, Corinne proposa son petit appartement de l'île Saint-Louis.

L'appartement était composé d'une entrée, d'un salon, d'une chambre à coucher, d'une salle de bain et d'une cuisine. Le tout, minuscule, mais meublé et tapissé avec un bon goût qui ne craignait pas la dépense. De doubles rideaux de velours bleu contrastaient heureusement avec les jaunes et les orange pâle du citronnier et du merisier des meubles.

« Tu prends ma chambre comme salle d'interrogatoire, dit Corinne. Cordovan et moi, nous irons dans le salon. Il y a un rideau sur la porte. Tu peux être tranquille : le chef n'entendra pas ce que racontera son adjoint. »

Il est de rigueur, en effet, d'interroger les prisonniers séparément de leurs complices, pour qu'ils ne puissent pas s'entendre sur les réponses à donner. Langelot fut un peu surpris de l'autorité avec laquelle Corinne répartissait les lieux, mais après tout elle était chez

elle : elle savait ce qui serait le plus commode. La laissant dans le salon avec Cordovan, qui consultait sa montre toutes les minutes – il n'était déjà pas loin de cinq heures –, Langelot passa dans la chambre. Il fit asseoir Burbal sur un lit bateau Directoire d'époque, s'installa en face de lui sur une chaise Louis XVI, d'époque également, et commença l'interrogatoire :

« Monsieur Burbal, vous avez intérêt à me dire tout ce que vous savez.

– Oui, oui.

– Vous êtes l'adjoint du capitaine Cordovan ?

– Oui, oui. Dites, m'sieur, je ne pourrais pas enlever mon bandeau ?

– Non, monsieur Burbal. Vous êtes dans un endroit tellement sinistre... Vous risqueriez d'avoir plus peur qu'il n'est nécessaire, répondit Langelot en balayant du regard les murs bois-de-rose, le dessin de Watteau, la gravure de Braque, la bergère de porcelaine sur la cheminée. Vous disiez donc que vous étiez l'adjoint du capitaine Cordovan. Depuis combien de temps occupez-vous ce poste ?

– Trois ans.

– Quelles étaient vos fonctions dans le réseau ?

– Eh bien... je commandais en second, quoi.

– C'était vous qui teniez les registres du personnel et du matériel ?

– Oui, oui.

– Pourriez-vous me dessiner un organigramme du réseau, si je vous permettais d'ôter votre bandeau ?

– Un orga... quoi ? Moi, vous savez, pour le dessin, je ne suis pas très fort.

– D'après le plan Rubis, que nous détenons, le R.R. se divise en groupements, lesquels se divisent en sections, lesquelles se divisent en cellules.

– Oui, oui, c'est comme ça.

– Combien y a-t-il de groupements ?

– Douze.

– Je croyais qu'il n'y en avait que six.

– Ah ! oui, dans la vieille organisation. Mais depuis que vous nous avez piqué le plan Rubis, on a changé tout ça.

– Quels sont les noms des chefs de groupement ?

- Euh... Je ne les connais pas tous. Je veux dire : je les connais, mais je ne me les rappelle pas.
- Que vous rappelez-vous, alors ?
- Euh... Les groupements, ils sont groupés en colonnes. Oui, en colonnes. Il y a trois colonnes. C'est la nouvelle organisation.
- D'accord. Vous connaissez les chefs de colonnes ?
- Oui, m'sieur. Il y a... Bébert.
- Bébert comment ?
- Bébert Toussu. Et puis il y a Totor.
- Totor comment ?
- Totor Balandard. Et puis il y a Gégène. Comment il s'appelle déjà, Gégène, de son nom de famille ? Ah ! oui ! Gégène Poullisson.
- Et quels sont les pseudonymes de ces messieurs ?
- Ah ! mais justement, c'est ça que je vous ai donné : les pseudonymes.
- Et les vrais noms ?
- Je ne les connais pas.
- Le capitaine a dit que vous les connaissiez.
- Oui, mais le capitaine... Il voit ça de haut, lui. Vous savez, les détails, ça ne l'intéresse pas.
- Comment faire pour trouver les vrais noms ?
- Ils sont dans le registre.
- Et c'est vous qui tenez le registre ?
- Non, ce n'est pas moi.
- Vous venez de me dire : oui.
- C'est moi et ce n'est pas moi, quoi. C'est clair ? Dites donc, m'sieur, je ne pourrais pas avoir un coup d'anisette ? »

Langelot alla visiter le bar de Corinne et ne trouva pas d'anisette. Il y avait un excellent cognac qu'il était dommage de donner à M. Burbal, mais, dans l'intérêt du SNIF... Langelot en remplit un ballon – il y avait là de quoi délier les langues d'un régiment de muets – et l'apporta au prisonnier.



« Ça n'est pas aussi bon que de l'anisette, mais ça se laisse boire, commenta l'homme. Qu'est-ce que vous me demandiez déjà ? Ah ! le registre. Oui, bien sûr, c'était moi qui le tenais, mais chacun venait y inscrire son nom, et puis il collait un bout de papier par-dessus. Moi, je ne voyais que le pseudonyme.

— Où est-il, ce registre ?

— Il n'est nulle part.

— Comment ça, il n'est nulle part ?

— C'est-à-dire qu'il est dans un ordinateur. Il faut avoir la clef du programme, et alors, l'ordinateur, il vous récite tout, sur des cartes perforées.

— Ah ! bon. De quel ordinateur s'agit-il ?

— De quel ordinateur ? Euh... celui de la S.N.C.F.

— Très bien. Nous progressons, monsieur Burbal, nous progressons.

— Vous êtes content de moi, m'sieur ?

— Très content.

— Vous n'allez pas me cogner dessus ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur. Continuez. Comment se fait-il que vous ayez accès à l'ordinateur de la S.N.C.F. ?

— Parce que je suis cheminot.

— Quelle est votre spécialité au juste ?

— Je vérifie l'état des roues. Vous savez, le gars qui frappe sur les roues avec un petit marteau, c'est moi.

— Ah ! voilà. À propos, j'ai oublié les noms des trois chefs de colonnes. Pourriez-vous me les rappeler ?

— Bébert, Totor, et Gégène. Ce n'est pas leurs noms. C'est leurs pseudonymes.

— Et leurs noms de famille ?

— Écoutez, si vous n'avez pas de mémoire, vous devriez prendre des notes. Toussu, Balandard et Poullisson.

— Monsieur Burbal, comment écrivez-vous le mot *pseudonyme* ?

— Moi ? Je ne l'écris pas du tout.

— Ah ! non ?

— Je ne suis pas écrivain, moi, monsieur. Je suis homme d'action, moi, voilà ce que je suis.

— Et vous maintenez toujours que vous êtes l'adjoint du capitaine Cordovan ? »

Burbal s'étrangla sur une lampée de cognac.

« Adjoint... oui, comme qui dirait adjoint, mais enfin il vaudrait peut-être mieux dire remplaçant. Parce qu'en réalité c'est moi qui fais le travail. C'est moi qui les ai organisées, les colonnes, et les cellules, et tout ça, hein ? Parce que moi, je suis un organisateur. Le capitaine, lui, il est là pour baratiner. Il baratine mieux que moi, ça, il n'y a pas à dire. Mais pour le reste... c'est toujours chef Burbal par ici, chef Burbal par là. Bien, chef Burbal. À vos ordres, chef Burbal. En réalité, il n'y a que moi pour s'occuper des tirailleurs.

— Des tirailleurs ?

— Oui, les combattants de base : je les appelle mes tirailleurs, parce que j'ai servi en Tunisie, dans le temps. Déjà à l'époque, hein, les généraux, ils donnaient des ordres, mais moi, je voyais bien que c'étaient des bêtises. Alors le Cordovan, vous comprenez : oui, moi, je lui étais dévoué parce qu'il m'avait promis un régiment à moi, mais, en réalité, quand je serai adjudant, je ne sais pas si je le garderai sous mes ordres. »

L'incohérence de Burbal avait, le cognac aidant, atteint son comble. Il s'était assez adroitement tiré d'un certain nombre de pièges que Langelot lui avait tendus, mais il n'y avait visiblement pas un mot de vérité dans tout ce qu'il racontait. Restait à savoir s'il était vraiment borné ou s'il jouait à l'être, s'il était vraiment ivre ou s'il faisait semblant...

« Monsieur Burbal, dit Langelot, en se renversant sur sa chaise, puisque vous êtes l'adjoint du capitaine, vous connaissez sûrement

son chef d'état-major ?

— Non, m'sieur. Je pourrais le connaître, mais je ne le connais pas. Ah ! vous voulez peut-être dire Ernesto ?

— Exactement, Ernesto. Un grand, large, fort comme un Turc ?

— Oui, c'est bien ça, c'est Ernesto.

— Et aussi le médecin du réseau ?

— Ah ! oui, bien sûr. Comme s'appelle-t-il, déjà ? Le docteur... le docteur...

— Robert Pappas, souffla Langelot.

— Oui, c'est ça, le docteur Pappas. Un monsieur si distingué, si bien éduqué. »

Langelot se leva.

« Monsieur Burbal, prononça-t-il, je vais vous dire ce que je conclus de votre interrogatoire.

— Quoi ? C'est déjà fini ? protesta le prisonnier d'une langue un peu pâteuse. Mais moi, je peux vous donner bien autre chose. Les entrepôts de matériel – il y en a un à la Gare du Nord ! Les appuis que nous avons – le Président des États-Unis nous aide en sous-main ! Nos sous-marins, nos MIGS – nous venons d'en acheter quatorze ! Nos...

— Monsieur Burbal, finissez votre cognac et taisez-vous. Vous n'êtes pas l'adjoint de Cordovan. Vous êtes probablement son chauffeur : c'est pour cela que vous l'attendiez tout habillé. Vous ne connaissez rien à l'organisation du R.R., et vous ne connaissez pas Robert Pappas auprès de qui vous passeriez pour un intellectuel. Monsieur Burbal, je parierais volontiers que vous êtes un ancien sergent-chef de tirailleurs dégradé pour ivrognerie. Est-ce que je me trompe ? »

Burbal ne répondit pas, mais deux grosses larmes roulèrent le long de son nez bleu et allèrent diluer ses restes de cognac.

« Chassé de l'armée, aigri, vous vous êtes engagé à servir Cordovan. Lui, de son côté, ne voulait pas nous donner son véritable adjoint, mais vous sachant rusé, débrouillard, il a pensé que vous me feriez illusion pendant quelque temps. Si je vous avais interrogé un peu durement, ou si j'avais laissé Cordovan le faire, comme il le proposait, je me serais complètement embrouillé dans les déclarations contradictoires que vous auriez faites. Je serais peut-être allé arrêter Bébert, Totor et Gégène, avec qui vous devez boire l'anisette tous les soirs au bistrot du coin. Comme nous n'aimons pas

la manière forte, Cordovan a inventé un autre système : il vous a conseillé de parler le plus possible, espérant que je passerais des heures à noter vos dires. Je ne comprends pas très bien quel était son objectif, puisque, d'après nos conventions, il ne devait passer la frontière qu'une fois l'exploitation de vos renseignements commencée... Mais je vais le lui demander immédiatement. »

Langelot passa dans le couloir, entra dans le salon...

Il était vide.





XVII

EN UNE MINUTE, Langelot eut fouillé tout l'appartement. Personne. Sa seule découverte fut celle-ci : la cuisine avait une porte donnant sur l'escalier de service, et cette porte n'était pas verrouillée de l'intérieur.

Cordovan et Corinne étaient donc passés du salon dans la cuisine, et de là, dehors. Langelot descendit l'escalier quatre à quatre. Il donnait sur une cour, par laquelle on rejoignait le vestibule. La caravane stationnait là où Langelot l'avait laissée. Évidemment, Cordovan n'allait pas s'embarrasser d'un véhicule aussi compromettant. Mais Corinne ? Où était Corinne ? Comment le capitaine avait-il fait pour l'enlever ?

Soudain un doute affreux traversa l'esprit de Langelot.

Corinne était armée ; Cordovan, désarmé. Elle connaissait les lieux ; lui, non. Elle n'avait pas paru insensible à son charme, son fameux charme auquel Langelot ne comprenait rien... D'un autre côté, pouvait-on supposer qu'en une demi-heure il l'eût persuadée de déserteur ? Cordovan lui-même aurait pu le croire, telles étaient son

assurance et sa mégalomanie, mais aux yeux d'un tiers, cela n'était pas vraisemblable. Alors quoi, la violence ? Cordovan profitait d'un mouvement d'inattention de la jeune fille, lui sautait dessus, l'assommait sans le moindre bruit, l'emportait sur son dos, volait une voiture, disparaissait avec le corps... ?

« Corinne... » murmura Langelot.

D'autres soupçons se présentaient à son esprit.

Le SNIF était pénétré. L'agent de pénétration était proche de Snif lui-même... Chaque fois, c'était Corinne qui avait téléphoné à Snif et avait prétendu qu'il était sorti... Mais Langelot n'avait aucun moyen de vérifier son témoignage. Pour le moment, c'était lui, Langelot, qui avait perdu tout moyen de contact avec ses chefs... Cordovan avait déclaré que son agent de pénétration n'était pas un aspirant, soit. Mais si Corinne travaillait pour lui seul, sans passer par le R.R., il n'avait aucune raison de la craindre. Justement, il pouvait avoir manœuvré pour la faire désigner pour cette mission... comme il était probable

qu'elle le fût, étant donné les liens qui l'unissaient au chef du SNIF. Ces liens étaient-ils, en soi, une garantie suffisante de fidélité ? Bien évidemment non. Quelles avaient été les activités professionnelles de Corinne ? Langelot l'ignorait. Tout à l'heure elle avait joliment risqué sa vie, oui, mais c'était pour sauver Cordovan !

Langelot sentit que la tête lui tournait.

Soudain une idée lui vint. Il avait un moyen sûr de vérifier la fidélité de Corinne. Si le bip-bip qu'elle avait dissimulé sur la personne de Cordovan fonctionnait encore, c'est que, d'une manière ou d'une autre, le traître l'avait forcée à l'accompagner ou s'était débarrassé d'elle. En revanche, si le bip-bip ne fonctionnait plus...

Langelot se précipita dans la caravane. Il lui sembla que ses mains tremblaient. Quelle bassesse ! Il fit un effort pour se contrôler et y parvint.

Le doigt sur le bouton commandant l'éclairage du plan de Paris, il s'arrêta. Tout son cœur se révoltait à l'idée que Corinne pût être vendue à Cordovan. En un certain sens, il eût préféré ne pas savoir...

Mais il n'était pas payé pour faire ce qu'il préférait.

Il appuya sur le bouton. Le plan s'éclaira bien, mais aucune tache lumineuse n'apparut.

« La machine est peut-être en dérangement », pensa Langelot.

Il vérifia. La machine était en parfait état de marche.

Et Cordovan était bien perdu !

Il était six heures passées lorsque Langelot se présenta à la clinique où Montferrand avait été accepté sur la recommandation de Corinne. Le jeune agent secret avait eu des instants de découragement dans sa vie, mais, pour une fois, il croyait vraiment avoir atteint le fin fond du désespoir. Quand on est attaqué d'un côté, ce n'est rien, on fait face. Mais il se sentait cerné : la défection de Corinne le blessait au cœur, l'échec de sa mission l'atteignait encore plus profondément – car, il faut l'avouer, Langelot ne vivait guère que pour son service. L'État en péril, c'était, bien sûr, le principal, mais ce n'est pas toujours le principal qui fait souffrir le plus cruellement : le jeune officier était en outre atteint dans son amour-propre ; ce dernier duel entamé avec Cordovan, c'était Cordovan qui l'avait gagné !

Burbal avait été remis en liberté : il n'y avait aucun avantage à s'embarasser d'un prisonnier pareil, et tout ce qu'il restait à espérer, c'est que Montferrand aurait repris connaissance et qu'il serait possible de lui rendre compte des événements. À l'infirmier de garde Langelot présenta froidement sa carte du SNIF : de même que Montferrand, il n'avait jamais cru qu'à l'existence d'un seul agent de pénétration, et puisque celui-ci s'était découvert – ou plutôt découverte, se corrigea Langelot avec une grimace – il était temps de renoncer à des précautions superflues. Bien entendu il fallut parlementer un peu : le corps médical n'aime guère les démonstrations d'autorité, mais Langelot expliqua que le mystérieux blessé sans papiers d'identité pouvait être le fameux Corsetier lui-même, et qu'il importait de s'en assurer au plus vite. Finalement, il fut introduit dans la chambre où Montferrand avait été déposé.

« Sa blessure est sans gravité, dit l'infirmier. Il pourra peut-être même se passer d'opération. Nous vous le rendrons à l'état neuf pour que vous puissiez le fusiller comme il faut. »

Montferrand reposait sur le dos. Langelot ne l'avait jamais vu dans cette position. L'ossature ferme de son visage en paraissait modifiée. Il y avait quelque chose de presque tendre dans la découpe de la bouche, vue d'en haut.

« Mon capitaine. »

Montferrand ouvrit des yeux ternes.

« Mon capitaine, vous me reconnaissez ? »

La pénombre régnait dans la pièce. Les lèvres de Montferrand remuèrent à peine.

« Merci, murmura-t-il. Je n'ai pas besoin d'aspirateurs...

— Mon capitaine, je suis Langelot.

— Non, merci », dit Montferrand, et il referma les yeux.

Langelot se rappela qu'il était déguisé.

« Mon capitaine, c'est moi, je vous assure. Regardez-moi. Ma moustache est fausse. J'avais des boules de caoutchouc dans les joues, mais je les ai enlevées pour persuader l'infirmier que j'étais bien moi. Mon capitaine, enfin, puisque je vous dis que je suis le sous-lieutenant Langelot, à vos ordres ! »

Montferrand remua les lèvres plusieurs fois, comme s'il n'arrivait pas à les faire fonctionner correctement. Soudain, avec une grande fermeté, il prononça :

« Sortez, ou je vous prends par la peau du cou et je vous mets dehors. »

Pauvre pitaine ! Il en était bien incapable. Bien incapable aussi d'écouter un compte rendu.

Bon : il n'y avait plus qu'une chose à faire : se rendre au SNIF, demander le rapport du général, et, lorsque enfin on se trouverait dans la fameuse salle d'audience où on parlait face à une caméra de télévision, lui rendre compte à lui de la situation. Ce ne serait pas facile.

Langelot regarda encore une fois son chef prostré. Il aurait tant voulu faire quelque chose pour lui. Mais quoi ? Montferrand ne le reconnaissait même plus !

La main du capitaine était posée sur le drap, une large main solide et nerveuse, suggérant la force et la bonté.

Langelot l'effleura avec un tendre respect. Puis, la gorge nouée, il se dirigea vers la porte.

Un chuchotement retentit derrière lui. Il revint sur ses pas. Peut-être Montferrand voulait-il un verre d'eau ? Mais non, il délirait :

« Armer l'émetteur, répétait-il. Armer l'émetteur... »

Après tout, peut-être que cela signifiait quelque chose ?

« Quel émetteur, mon capitaine ? »

Soudain une violente lumière illumina la chambre.

« C'est lui ! C'est lui ! cria une voix puissante, soutenue par un souffle de phoque. Prenez garde, Montferrand ! Il m'a tué et il veut vous tuer aussi ! »

Langelot se retourna. Le commissaire Didier, en pyjama d'hôpital, se tenait sur le seuil de la porte, avec deux infirmiers derrière lui.

Neuilly et le XVII^e se jouxtent. Il n'y avait rien de surprenant à ce que les deux hommes eussent été conduits à la même clinique. Didier s'était rapidement remis de son anesthésie et il se préparait à se faire rendre ses vêtements pour regagner son bureau de la place Beauvau¹⁴. Soudain, en passant, qui reconnaît-il ? Son « assassin » penché sur le lit de son ami et rival, le capitaine Montferrand, du SNIF.

« Vous autres, saisissez-le ! » commanda le policier aux infirmiers.

Langelot était si découragé qu'un instant il pensa se laisser faire. Puis un scrupule lui vint : s'il se laissait capturer, dans quelle situation mettrait-il son service ! Pour le moment, Didier ne l'avait pas reconnu sous son déguisement de marchand d'aspirateurs. Il fallait en profiter.

« Youpiiiiiiiiiiii ! » cria Langelot.

Et il s'élança en avant.

Au cours de sa mission au Brésil, il avait eu l'occasion d'apprécier l'art martial local : la *capoeira*. Il n'avait pas encore trouvé de maître pour la lui enseigner, mais, seul au dojo, il s'était exercé à des sauts périlleux qui en forment un des aspects. N'étant pas encore très fort dans cette discipline, il avait besoin d'un tremplin. C'est pourquoi il sauta sur le deuxième lit, puis, les bras tendus en avant, il bondit par-dessus le groupe formé par Didier et les infirmiers, atterrissant dans le couloir derrière eux, sur les mains. Il ne lui restait plus qu'à faire une demi-roue de côté pour se retrouver debout et pour piquer un sprint vers la sortie.

Les infirmiers, de solides gaillards, galopèrent derrière lui. Il descendit l'escalier en trois bonds, traversa le vestibule en deux, fut dans la rue en un, atteignit le tournant, se jeta dans la caravane et démarra.

Il fonçait droit vers Passy où se trouvait le siège du SNIF.

Qu'avait dit Montferrand ? « Armer l'émetteur... »

Soudain Langelot freina.

N'était-il pas en train de commettre la plus grosse bétise de sa vie ?

Était-ce vraiment au SNIF qu'il fallait aller ?

« Non, mon petit Langelot, murmura-t-il, ça, c'est une partie qu'il va falloir jouer tout seul comme un grand. »





XVIII

IL ÉTAIT cinq heures et demie. Dans une demi-heure, la réunion de l'état-major du R.R. allait avoir lieu, et son chef, le capitaine Cordovan, qui prétendait devenir en quelques jours le maître du pays, était enfermé dans le salon d'une jeune fille, avec, pour gardien, cette même jeune fille armée d'un 7,65 dont elle avait l'air de savoir se servir, et pourvue en outre d'un allié dangereux, dont une cloison seulement la séparait.

Depuis plus d'une douzaine d'heures que durait le duel Cordovan-Langelot, les deux adversaires avaient mutuellement éventé les pièges qu'ils s'étaient tendus. Évidemment, Cordovan ignorait comment Langelot avait fait pour le retrouver au commissariat de la rue de l'Étoile : un point pour Langelot. Mais aussi Langelot était en train de perdre du temps à interroger cet imbécile de Burbal : un point pour Cordovan. Une chose était claire : le SNIF était bien décidé à filer son prisonnier au plus près, même s'il lui laissait prendre de temps en temps un peu de mou. Or, sur le terrain professionnel, Cordovan, ne possédant aucun équipement, aucun allié, tant qu'il n'aurait pas rejoint son réseau, se trouvait en état d'infériorité. Mais

un homme comme Cordovan n'avait aucune raison de se limiter au terrain professionnel. Il avait déjà essayé de passer sur le plan personnel en offrant de l'argent à Langelot, et le fait même que Langelot eût refusé – au lieu de feindre d'accepter et de suivre ensuite, discrètement, le fugitif qui croirait avoir payé sa liberté – indiquait que le SNIF n'avait préparé aucun traquenard de ce côté. Il y avait donc là des possibilités à exploiter...

Cordovan alla à la fenêtre et regarda dehors. Puis il se retourna et observa Corinne pendant quelques instants. La jeune fille était debout, adossée au mur, le pistolet à la ceinture, les yeux calmes et vigilants. S'approcher d'elle, l'attaquer... ? Mais elle n'hésiterait pas à tirer, c'était visible, et Cordovan ne pouvait être certain de ne pas lui en donner le temps. La jeune fille aussi était une « pro » : ses réactions étaient donc parfaitement prévisibles.

« Mademoiselle, commença le capitaine, ou puis-je vous appeler Corinne ?

– Vous pouvez m'appeler comme vous voulez. Je ne vois pas ce que ça change.

– Cela change beaucoup pour moi. Corinne, avant que les autres ne viennent et qu'on ne me fourre de nouveau dans ma cellule d'acier, je voudrais vous dire une chose.

– Pourquoi vous fourrerait-on dans votre cellule d'acier ? Votre adjoint va parler, nous arrêterons ses complices, et vous passerez la frontière. »

Cordovan eut son grand sourire généreux.

« Vous vous imaginez vraiment qu'un homme comme moi va livrer des hommes qui lui ont fait confiance ? »

Ses grandes dents bien rangées brillaient de tous leurs feux, mais soudain il se rappela que l'effet de son sourire devait être perdu à moitié à cause des lentilles noires qui lui couvraient les yeux.

« Corinne, dit-il, je n'ai plus besoin de déguisement. Voulez-vous m'ôter les verres que vous m'avez mis ? Ils me font mal. N'ayez pas peur, ce n'est pas une ruse. Je vais m'étendre sur le dos et vous m'attacherez les mains si vous voulez.

– Ça, vous pouvez y compter, dit Corinne. Mettez-vous d'abord le front contre le mur, les pieds aussi loin du mur que possible. Plus loin. Dressez-vous sur les orteils. Bien. Mettez vos mains derrière votre dos. Au moindre mouvement suspect, je vous loge une balle dans l'arrière du genou. »

Cordovan s'exécuta docilement. Corinne lui attacha les mains derrière le dos avec une de ses propres ceintures. Puis elle le laissa s'étendre sur le divan et se pencha sur lui pour lui enlever ses lentilles.

« Voilà, dit-elle doucement, lorsqu'elle eut fini. Je vous ai rendu vos yeux. »

Ces yeux, il se rappelait fort bien qu'elle les avait admirés. De son côté, il avait déjà, au cours des heures précédentes, lancé quelques compliments à la jeune fille, comme cela, par habitude, sans plan précis, parce que cela peut toujours servir. Maintenant, il s'en félicitait.

« Comme vous avez les mains douces, murmura-t-il. Je n'ai rien senti. »

Il soupira.

« Ce que je voulais vous dire, Corinne, c'est que je suis votre prisonnier de plus d'une manière. Non seulement je ne peux pas faire ce que je veux, parce que vous avez ce 7,65 et cet air méchant, mais aussi je ne veux plus faire ce que je peux, parce que vous avez ces mains douces et ces beaux yeux marron. »

À ceux qui vous font des compliments sur vos yeux il faut en faire sur les leurs, car ils attachent de l'importance aux yeux. Classique.

« Vous ne *voulez* plus faire ce que vous *pouvez* ? demanda Corinne. Je ne vous comprends pas.

— Je sais bien que vous ne me comprenez pas. On a dû vous raconter tant de mensonges sur moi ! D'ailleurs moi-même, en ces douze heures, j'ai changé plus qu'en douze ans.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? » Il fit rayonner ses yeux bleu profond. « Ah ! voilà, pourquoi...

— Si vous ne voulez pas me dire pourquoi, dites-moi au moins comment.

— Comment ? Oh ! c'est très simple. J'étais à deux doigts de devenir le maître du pays, d'en finir avec tout le gâchis de la société de consommation, d'offrir au peuple le bonheur et la dignité, et maintenant j'y renonce.

— Vous voulez dire que vous êtes forcé d'y renoncer parce que vous êtes mon prisonnier ?

— Oh ! le vieux Cordovan a encore plus d'un tour dans son sac, et s'il ne s'agissait que de me libérer... Mais à quoi bon ? La seule

personne au monde dont le jugement m'importe condamne cette aventure. Bien sûr, elle la condamne au nom de valeurs stériles, dépassées, je dirais même égoïstes, mais qu'y puis-je ? Si elle préfère le désordre établi à la liberté pour tout le monde, je le préfère aussi. Je vais me constituer prisonnier, regagner ma cellule, et ensuite casser des cailloux sur les routes jusqu'à ce que je sois complètement cassé moi-même. »

Cordovan soupira profondément.

« Ah ! il y avait pourtant dans ce cœur de quoi rendre le monde entier heureux, murmura-t-il. Le monde entier, plus une personne...

— Tournez-vous », commanda Corinne.

Il se mit sur le ventre, et, d'une main, elle le détacha ; de l'autre, elle tenait toujours le 7,65.



« Vous souhaitiez vraiment le bonheur du peuple ? demanda-t-elle d'une petite voix.

— Mais bien sûr, répondit Cordovan, le nez dans le coussin de tapisserie. Le bonheur des petites gens, des offensés et des humiliés. Je n'ai jamais désiré que cela. Seulement, au lieu d'appliquer des réformettes au compte-gouttes, je voulais d'un coup ouvrir les fenêtres, laisser l'air entrer dans notre société moisie, le grand air et le grand soleil !

— Je veux bien vous croire, monsieur Cordovan, mais pourquoi ces drapeaux noirs, si vous ne songez qu'au bonheur du peuple ? »

Le prisonnier roula sur le dos ; la gardienne ne songea pas à l'en empêcher.

« Mais parce que, Corinne, c'était le drapeau des pirates d'antan, les seuls hommes libres de leur époque ! Si j'avais vécu au XVIII^e siècle, j'aurais été capitaine de pirates, et j'aurais vécu libre en me moquant de tous les rois et de toutes les républiques, libre parmi mes frères, des hommes libres comme moi. »

Cordovan s'était redressé. Ses yeux rayonnaient d'inspiration. Sa main se tendait comme pour saisir un sabre d'abordage.

« Oui, je vous vois bien en capitaine de pirates », murmura Corinne.



Il se leva, mais sans approcher de la jeune fille.

« Tout serait encore possible ! s'écria-t-il en marchant par le salon, tandis que le canon du 7,65 suivait ses évolutions. J'ai commandé l'Alerte Écarlate. Mes hommes sont prêts pour le sacrifice suprême. Il suffirait que nous nous mettions à leur tête, et nous étonnerions le monde !... Mais je le vois bien, vous préférez votre petite situation de fonctionnaire clandestine à l'Aventure avec un grand A. Et sans doute préférez-vous aussi je ne sais quel petit gommeux – ce bon Langelot, peut-être – à un Homme véritable, avec

un grand H. Que voulez-vous que j'y fasse, si vous avez l'âme petite ? Je retourne en prison. »

Alors Corinne fondit en larmes. Elle s'assit et abandonna son pistolet sur ses genoux.

« Non, non, bredouilla-t-elle, je ne veux pas qu'un homme tel que vous se perde par ma faute. Cela ne fait rien si vous mentez, si vous ne m'aimez pas. La cuisine a une porte de service. Passez par là. Jacques, adieu. »

Cordovan lui saisit les mains.

« Je ne partirai pas sans toi. Viens partager... je ne te dirai pas ma grandeur, mais mes risques, mes dangers, mes épreuves. »

Elle se leva comme une automate.

« Je viens, dit-elle, si tu veux bien de moi.

— Oui, mais avant cela dis-moi que tu ne m'accompagnes pas seulement pour servir la Cause, qu'il y a aussi une place pour moi dans ton cœur.

— Je te dirai cela plus tard. Il faut se sauver.

— Non, maintenant. Ou je ne bouge pas d'ici. »

Elle le regarda avec ses yeux pleins de larmes.

« Oui, Jacques », dit-elle, et éclata en sanglots muets.

Ils passèrent par la cuisine et l'escalier de service sans que Cordovan fît la moindre tentative pour désarmer Corinne.

« Tu as une voiture ? lui demanda-t-il en bas.

— Oui, ma Triumph. La rouge, là-bas. »

Elle lui donna les clefs. Ils montèrent. Ce fut lui qui prit le volant.

« Maintenant, dit Cordovan, le secret.

— J'allais te le dire. Cet après-midi, en te maquillant, je t'ai collé une molaire supplémentaire à côté de ta dent de sagesse. Tu dois pouvoir la sentir avec ta langue.

— Oui, je la sens.

— Elle contient un bip-bip. Ouvre la bouche. Je vais te l'enlever. »

La jeune fille plongeait les doigts dans la bouche grande ouverte de Cordovan et, après quelques efforts, elle ramena la fausse dent. Elle la lui montra. Puis elle l'écrasa entre le chambranle et la portière et la jeta sur la chaussée.

Cordovan regardait Corinne, l'admiration la plus sincère répandue sur tous ses traits. Ce n'était pas elle qu'il admirait : c'était lui-même.

« Ce n'est pas tout, dit-elle. Tu vois cette bague que je porte ? C'est avec une poudre contenue dedans que j'ai endormi ton avocat. Et cette boucle d'oreille, la gauche... »

Elle l'enleva.

« Tiens, je te la donne. »

Cordovan prit la topaze et la baisa religieusement :

« En souvenir ? demanda-t-il. Ah ! merci. Je la garderai toute ma vie.

— Mais non, pas en souvenir. Veux-tu bien la jeter tout de suite ? C'est un bip-bip qui permettrait au SNIF de retrouver ma trace. »

Cordovan jeta précipitamment le bijou par la fenêtre.

« L'autre est une vraie topaze, dit Corinne. Je te la donnerai en souvenir de notre victoire. »

Il était six heures précises. Le grand patron serait un peu en retard pour la réunion de l'état-major. Aucune importance : on l'attendrait.





XIX

ENTRE AUTRES dispositifs électroniques, la caravane du SNIF était pourvue d'un émetteur radio, pouvant lancer des signaux sur des longueurs d'onde préréglées. Ces signaux pouvaient servir à communiquer avec des stations ; ils pouvaient aussi déclencher le fonctionnement d'autres émetteurs. Par exemple, le bip-bip introduit dans la fausse dent de Cordovan avait été armé d'avance, mais, comme c'était aussi un récepteur, il aurait été possible de l'armer à un moment quelconque, par signal radio. Un émetteur non encore armé ne peut être détecté et il n'use pas ses piles : double avantage.

Langelot s'assura que l'émetteur de la caravane avait été préréglé sur une certaine longueur d'onde (sans doute par Montferrand lui-même) et il pressa la pédale déclenchant le signal. Si, quelque part, un bip-bip était à l'écoute, il aurait perçu le signal, et, automatiquement, se serait mis à émettre. Sans doute émettait-il sur l'un des channels que recevait le radio-goniomètre directionnel de la caravane. Langelot essaya le premier channel, celui sur lequel émettait la fausse dent. Rien. Sur le deuxième rien non plus. Mais, sur le troisième, une petite lumière verte apparut.

« Ouf ! » murmura le snifien.

Le monde retrouvait des couleurs, et Langelot, une raison de vivre. Cordovan, apparemment, portait un deuxième bip-bip que le signal avait armé.

Un coup d'œil aux coordonnées : le bip-bip se trouvait aux Invalides.

D'abord, Langelot s'en étonna. Puis il se rappela que Cordovan, en qualité d'officier du Deuxième Bureau, avait travaillé aux Invalides, justement. Sans doute connaissait-il tous les tours et les détours de cette fourmilière de couloirs. Peut-être avait-il fait faire des passes permettant à ses hommes de circuler d'un bout à l'autre de l'immense bâtisse. D'ailleurs qui songerait à chercher le traître au cœur même du dispositif ami ? Enfin, cela ressemblait bien à Cordovan d'aller se terrer aussi près que possible de ses adversaires pour mieux les narguer.

« Je sais donc où est Corsetier, se dit Langelot ; cependant, à quoi cela m'avance-t-il ? Je ne peux pas prendre contact avec Snif à son domicile parce que je ne connais pas son numéro. Je ne peux pas attendre de l'atteindre par la voie hiérarchique : cela prendrait des heures. Je ne peux m'adresser à aucun autre officier du SNIF parce que, si je comprends bien ce que signifie l'existence du deuxième bip-bip, l'agent de pénétration initial est toujours en place. Choisir parmi les aspis ou les capitaines, puisque Cordovan m'a assuré que son agent avait un autre grade ? Mais puis-je me fier à la parole de Cordovan ? Peut-être son agent de pénétration, quel que fût son grade, ne rendait-il compte qu'à Cordo lui-même, qui m'aurait alors monté tout ce bateau simplement pour réduire nos effectifs de surveillance. Évidemment, je peux aller aux Invalides tout seul. Mais supposons, comme c'est probable, que Cordo ait enfin réussi à réunir son réseau, ou du moins les chefs de groupements. Est-ce que je vais aller me fourrer dans la gueule du lion, au risque de saboter définitivement *Bobinette* ?... »

Le problème était de taille.

Langelot connaissait bien des militaires et des policiers, mais ceux-ci comme ceux-là n'agissent jamais que sur ordre. Pour en trouver un qui osât prendre une initiative comme celle que Langelot envisageait...

Soudain un souvenir lui traversa l'esprit.

Il se rappela certain lieutenant de parachutistes, qui avait une dent – une vraie – contre Cordovan. Il l'avait laissé échapper une fois¹⁵ et s'était juré de lui remettre la main dessus. Or, ce lieutenant était le chef du Commando de sécurité de l'État, unité relativement indépendante et stationnée au camp de Frileuse, tout près de Paris. Évidemment, si l'opération ne réussissait pas, les conséquences en seraient sérieuses pour l'officier qui l'aurait prise sous son bonnet. Mais qui ne risque rien n'a rien, la fortune sourit aux audacieux, et, comme disait Montferrand, on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Tout de même, casser un lieutenant, c'est une autre histoire... Langelot consulta l'ordinateur, obtint le numéro souhaité et décrocha le téléphone de bord.

« Béthancourt ?

— Quel est l'imbécile enfariné qui me réveille à six heures du matin ?

— L'imbécile enfariné est Langelot. Il te fait ses excuses. Il croyait que tu aurais plaisir à revoir l'ami Cordovan à n'importe quelle heure. »

Ce fut un rugissement.

« Où est-il ?

— Aux Invalides.

— Combien de monde faut-il ?

— Je prendrais bien une section, si j'étais toi.

— À tout de suite. »

Et clac ! Béthancourt avait raccroché.

« Voilà un gars comme je les aime », pensa Langelot en remettant la caravane en marche. Maintenant qu'il s'était assuré du renfort, il pouvait partir en éclaireur.

Pendant tout le parcours de l'île Saint-Louis aux Invalides, Cordovan ne cessa d'interroger Corinne sur le SNIF : localisation, personnel, effectifs, méthodes. Elle, les yeux perdus dans le vague, répondait sans hésiter. C'était le capitaine qui, finalement, avait le pistolet à la ceinture, sans qu'on sût comment il avait atterri là.

Cordovan gara la Triumph place Vauban, et marcha droit sur le bâtiment des Invalides. Corinne trotta derrière lui. Il faisait froid. La nuit ne se dissipait pas encore, mais à la façon dont le dôme

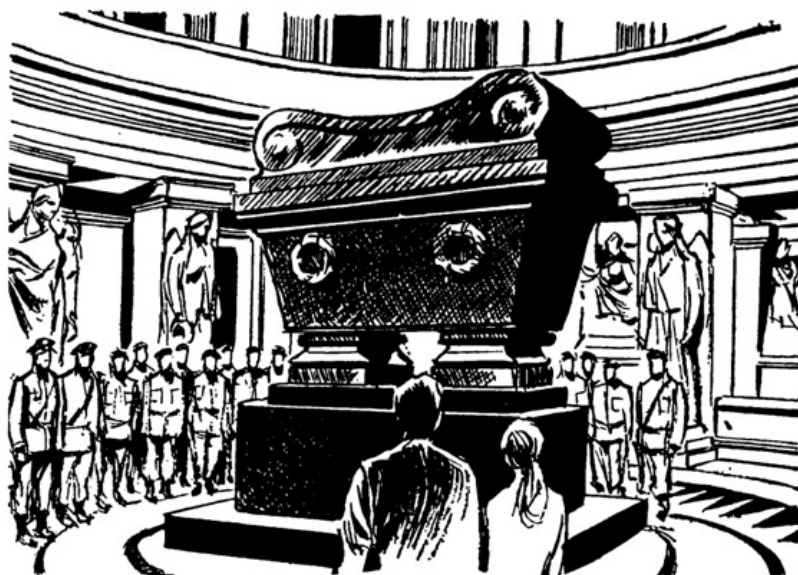
semblait voguer au-dessus des réverbères, on sentait que l'aube pointait déjà.

Une sentinelle portant un treillis montait la garde devant la grille.

« Mot de passe ?

— *Renversement.* »

L'homme ouvrit la grille. Cordovan et Corinne la franchirent. Ils entrèrent par une porte latérale, descendirent un escalier, suivirent un couloir... Corinne se demandait où Jacques l'emmenait. Soudain elle se trouva en pleine lumière, dans un local circulaire, au milieu duquel s'élevait un sarcophage de marbre brun à reflets roux. Au plafond, s'ouvrait une large ouverture bordée d'un parapet.



« Fixe ! » cria une voix.

Une trentaine d'hommes s'immobilisèrent à l'entrée de Cordovan. Ils étaient tous vêtus de treillis et armés. La plupart portaient des bérets noirs – on les aurait aisément pris pour des soldats réguliers. Sept avaient des casquettes d'officiers.

« Repos, commanda Cordovan. Adjoint, au rapport. »

Une des casquettes s'avança.

« État-major rassemblé. Peloton de protection rassemblé. Tous présents à l'appel.

— Chef du Premier groupement ? »

Une autre casquette vint se planter devant Cordovan.

« Peloton de protection à vos ordres, Numéro Un. Effectifs complets. Une sentinelle à l'extérieur.

— Je sais. Mettez-en une aussi à la porte d'entrée. Chef du Deuxième groupement ? »

Autre casquette.

« R.R. rendu opérationnel jusqu'au dernier homme. 1 278 combattants de base à leur poste.

— Merci. Chef du Troisième groupement ?

— Numéro Un, une grande activité des forces du Désordre établi se fait sentir. Mais ces forces agissent à l'aveuglette. Elles ne savent rien de précis à notre sujet. L'agent infiltré auprès du ministre de l'Intérieur pense que le gouvernement est prêt à réagir énergiquement à la moindre provocation.

— Tant mieux, dit Cordovan. Cela fera des mécontents. Et le Deuxième Bureau, qu'est-ce qu'il dit ?

— L'agent infiltré au Deuxième Bureau ne mentionne aucun mouvement de troupes.

— Parfait. Tant que nous n'avons pas l'armée à dos, nous sommes tranquilles. Chef du...

— Pardon, interrompit soudain Corinne. Et l'agent infiltré au SNIF, qu'est-ce qu'il dit ? »

Il y eut un instant de stupeur. Puis Cordovan éclata d'un rire bref.

« Ne faites pas attention. La petite pourra peut-être nous aider. Elle nous a déjà aidés, d'ailleurs. »

Il se tourna vers la jeune fille :

« Il n'y a pas d'agent infiltré au SNIF, lui dit-il. Tout ça, c'était de l'intox¹⁶, ma petite fille. Si je ne vous avais pas fait accroire que vous étiez pénétrés, toute l'organisation se serait mise à me filer. Et en outre nous ne nous serions jamais rencontrés, toi et moi. Tu vois comme j'ai eu raison de mentir. Maintenant, ne m'interromps pas. Plus tard, tu nous raconteras ce que tu sais sur ta boutique : cela nous rendra service. Chef du Quatrième groupement ? »

Nouvelle casquette.

« Explosifs posés conformément au plan Écarlate. Clous semés dans les grandes avenues pour empêcher les véhicules à roues de se déplacer. Bombes dissimulées dans casernes C.R.S. et Garde mobile. Hélicoptères du Commando de sécurité de l'État stationnés à Frileuse piégés de manière à exploser à une altitude de cent mètres.

— Parfait, ça. Ce sera spectaculaire. »

Tout ce qui concernait les hélicoptères intéressait Cordovan, car il avait été lui-même pilote de l'A.L.A.T.¹⁷

« Chef du Cinquième ?

— Deux cents véhicules à votre disposition, Numéro Un, tous en état de marche, réservoirs pleins. Plus quatre véhicules blindés à chenilles, armés de mitrailleuses 12,7 dont un coup de commando permettrait de s'emparer. Et deux hélicoptères à votre disposition à partir de 7 heures.

— Bien. Chef du Sixième ?

— Un million de tracts imprimés : modèle Écarlate 1.

— Messieurs, dit Cordovan, je suis content de vous. »

Songeur, il alla s'adosser au sarcophage de porphyre. Ces quelque trente hommes attendaient ses ordres, et il avait plaisir à les faire attendre. Le moment où il allait enfin prononcer les mots fatidiques : « *Plan Écarlate* : exécution ! », il en rêvait depuis des mois.

« Messieurs, commença-t-il d'une voix contenue, nous sommes en train de vivre des minutes historiques. Pénétrez-vous du sentiment que nous entrons dans une ère nouvelle : nous approchons de la seconde 0 de la minute 0 de l'heure 0 du jour 0 du mois 0 de l'année 0. La vie passée de notre pays, et sans doute du monde entier, savez-vous de quel signe elle sera affectée dans les livres d'histoire ? Du signe *moins*. Et la vie future, celle que nous créons en ce moment, du signe *plus*. L'année dernière s'appellera *moins un*, et la précédente, *moins deux*, et ainsi de suite. Mais cette année-ci sera la première d'un monde rénové. Bientôt, mes amis, ce n'est pas au premier janvier que les gens s'offriront des étrennes et se présenteront des vœux : ce sera à la date d'aujourd'hui.

« Dans un instant, vous m'entendrez prononcer les mots sacramentels « *Plan Écarlate* : exécution », et vous vous précipiterez tous pour les transmettre à vos hommes. Vous savez que, dans ma bouche, le vocable *exécution* n'est pas un vain mot. Trois cents Français appartenant au Désordre établi ont été condamnés par nos tribunaux et ils doivent mourir aujourd'hui à la première heure : le Quatrième groupement y pourvoira. Rappelez-vous : ces généraux, ces policiers, ces ministres, ces banquiers, ces industriels, ces syndicalistes, ces hommes politiques de toutes tendances, sont des ennemis du peuple. Le moindre mouvement de pitié à leur égard

équivaldrait à un reniement de la foi qui nous anime. Ensuite – et bientôt, j'espère – vous recevrez tous les récompenses que vous méritez. »

Corinne, très pâle, se tenait à côté de Cordovan sans bouger, sans presque respirer.

« Au plan tel qu'il a été conçu, reprit le capitaine, je n'ajouterai qu'un seul détail. Chef du Premier groupement ?

– Numéro Un ?

– Envoyez une demi-douzaine de vos hommes 18, quai d'Orléans, troisième étage, porte à gauche. Ils y trouveront un petit jeune homme à moustache en train d'interroger mon chauffeur, Marcel Bural. Qu'ils les tuent tous les deux. Le chauffeur, vite, et le jeune homme, lentement. Compris ?

– Compris, Numéro Un. »

Une équipe de six hommes se détacha du peloton de protection. Visiblement enchantés de la mission qui venait de leur être donnée, ils se dirigèrent vers une petite porte dérobée.

« Non ! » cria Corinne.

Les hommes s'arrêtèrent. Ils ne savaient pas quel rôle cette petite jeune fille jouait auprès du grand patron et ils préféraient ne pas prendre de risques.

« Non ! répéta-t-elle. Pas ça ! »

Des sourires coururent sur les visages des chefs de groupement. Numéro Un se laissait-il manœuvrer par une femme ?

Cordovan marcha sur Corinne et la gifla à tour de bras.



La rage défigurait son beau visage.

« Pour qui te prends-tu, idiot ? hurla-t-il. Est-ce que tu t'imagines vraiment que je t'ai trouvée irrésistible ? Je t'ai utilisée pour fausser compagnie à ton imbécile de Langelot et pour recueillir quelques renseignements sur le SNIF. C'est tout. Je n'ai plus besoin de toi. »

Ses yeux bleus étaient devenus noirs de fureur, mais Corinne, le souffle un peu court, une grande marque rouge sur chaque joue, ne paraissait pas avoir peur de lui. À vrai dire, elle ne le regardait même pas. Elle gardait les yeux fixés à terre, sur sa deuxième boucle d'oreille que la giflette de Cordovan avait détachée, et qui était allée se briser contre le marbre du sarcophage.

Soudain, à la surprise générale, Corinne se mit à rire.

« Et toi, dit-elle, toi, le Numéro Un, tu te crois bien intelligent, hein ? Et pourtant, les forces de l'ordre savent où tu es. Les Invalides, à l'heure qu'il est, sont probablement encerclés. Et tous ces gens qui t'ont fait confiance vont être arrêtés d'une minute à l'autre.

— Bluff ! » tonna Cordovan.

Corinne secoua la tête.

« Non, monsieur Corsetier, ce n'est pas du bluff. Le SNIF savait bien que vous étiez très malin. Mais à malin, malin et demi. Voilà des heures que j'essaye de vous faire comprendre que je vous trouve à mon goût et que j'accepterais de partir avec vous. Pour cela, il fallait que je vous persuade que je trahissais mon service. C'est ce que j'ai fait. Je vous ai révélé que vous portiez sur vous un bip-bip que vous auriez bien fini par trouver tout seul, et je vous ai fait cadeau d'une boucle d'oreille qui était censée en contenir un autre. Mais c'est une boucle d'oreille bien innocente que vous avez jetée sur la chaussée, monsieur Corsetier. Celle qui contenait le bip-bip, vous venez seulement de la casser, et voilà près d'une heure qu'elle alerte les autorités. Quant aux renseignements que je vous ai donnés sur le SNIF, ils ne valent pas ça ! Comme professionnel, monsieur Corsetier, vous êtes peut-être imbattable, mais comme homme, vous avouerez que vous vous êtes laissé joliment berner. »

Cordovan paraissait pétrifié. Il comprenait maintenant en quoi avait consisté le jeu du SNIF. Sur le terrain professionnel, on avait systématiquement pris toutes les précautions possibles afin que, lorsqu'il déciderait soudain de changer de terrain, il eût l'impression de remporter une victoire chèrement achetée et d'autant plus sûre.

C'était du grand art, et l'expert Cordovan était obligé de le reconnaître.

D'un autre côté, Corinne, qui s'était si adroitement servie de l'assurance, de l'orgueil de Cordovan, pour le duper, et qui, maintenant, cherchait à saboter le R.R. en discréditant le chef auprès des troupes, Corinne bluffait sur le point principal : oui, le bip-bip caché dans la boucle d'oreille avait peut-être révélé à Langelot ou à ses chefs l'endroit où se trouvait actuellement le fugitif. Mais c'était tout : croyant que les services gouvernementaux étaient pénétrés, comment pouvaient-ils oser alerter la police, l'armée, les détachements de sécurité ? Non, non : ils ne pouvaient guère se permettre que de continuer l'opération entreprise, avec leurs ridicules petits moyens. Donc, rien encore n'était perdu.

Le plus urgent, en tout cas, était de reprendre l'état-major en main par une démonstration de force. Corinne, en découvrant que son bip-bip était cassé, avait cru bien faire en tentant une diversion. Il allait falloir mettre bon ordre à tout cela.

« Chef du Premier groupement, présentez-moi le détachement disciplinaire que vous venez de créer », commanda sèchement Cordovan.

Les six hommes désignés pour aller s'occuper de Burbal et de Langelot se présentèrent au garde-à-vous.

« Détachement disciplinaire rassemblé ! » annonça le chef du Premier groupement en claquant des talons.

Tous ses collègues attendaient la suite des événements d'un air mi-figue mi-raisin.

« Nom ? Grade ? demanda Cordovan en marchant sur le caporal qui commandait le détachement.

— Caporal Toussu, Numéro Un.

— Caporal Toussu, je vous nomme adjudant. Prenez vos hommes et exécutez les ordres. Au préalable, occupez-vous de cette femme. » (Il désignait Corinne.) « Lentement aussi, mais pas trop lentement : on est pressé. »

L'adjudant Toussu, suivi de ses cinq hommes, s'avança vers Corinne. Cette fois, elle eut peur. Elle avait tiré sa dernière flèche, elle n'avait pas réussi à désorganiser le R.R. comme elle l'avait espéré. Elle recula d'un pas, et se trouva le dos contre le sarcophage.

« Allez, viens », dit Toussu.

Il lui abattit sa lourde main sur l'épaule.

« Langelot, au secours ! » cria Corinne.

Alors une voix retentit, qui semblait venir du plafond :

« Je suis là, Corinne. Jetez vos armes, tous ! »

Les hommes levèrent les yeux. Au-dessus du parapet bordant l'ouverture, plusieurs silhouettes se profilèrent. Les deux sentinelles avaient été assommées proprement, sans bruit, et les paras du Commando de sécurité de l'État avaient pris place à l'endroit précis où des milliers de touristes se penchent tous les jours pour contempler le tombeau de Napoléon.

Cordovan fut prompt à juger la situation. D'un bond, il fut sur Corinne, et il lui pressa contre la tempe le canon du MAB 7,65 qu'il lui avait pris.

« Si vous tirez, elle meurt ! » cria-t-il.

À l'étage au-dessus, Langelot et Béthancourt se regardèrent.

Cordovan, sans perdre de temps, commandait à ses hommes :

« Pas de panique. Gardez vos armes. Sortez par la petite porte. Vous vous regrouperez dans la cour d'honneur. Ne faites pas attention à ces quatre ou cinq plaisantins. Ils ne peuvent rien faire tant que j'ai la fille. Vous avez les passes que je vous ai donnés ?

— Toutes les portes sont ouvertes, Numéro Un, répondit l'adjoint en louchant sur les armes qui brillaient au plafond de la crypte. Mais si vos quatre ou cinq plaisantins se révélaient être le Commando de sécurité, par exemple...

— Impossible ; leurs hélicoptères auraient sauté. D'ailleurs, ce serait la même chose, je vous dis. Ils n'oseront pas attaquer. »

Langelot se tourna vers Béthancourt.

« Comment se fait-il que tes ventilateurs n'aient pas explosé ?

— J'ai volé bas, pour échapper aux radars. Sinon, j'aurais reçu l'ordre de rentrer à Frileuse. Ils ont dû régler leurs détonateurs pour une altitude trop grande, répondit le parachutiste à mi-voix. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On le laisse échapper une fois de plus, pour les beaux yeux de cette donzelle ?

— Cette donzelle vaut bien un lieutenant de paras », répliqua Langelot.

Il se pencha par-dessus le parapet et visa la jeune fille avec son pistolet.

« Corinne, m'entends-tu ?

— Je t'entends, Langelot. Tu n'as pas cru que j'avais trahi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Mais maintenant... essaie de comprendre. Si je laisse Cordo jouer le jeu des otages, il nous échappe.

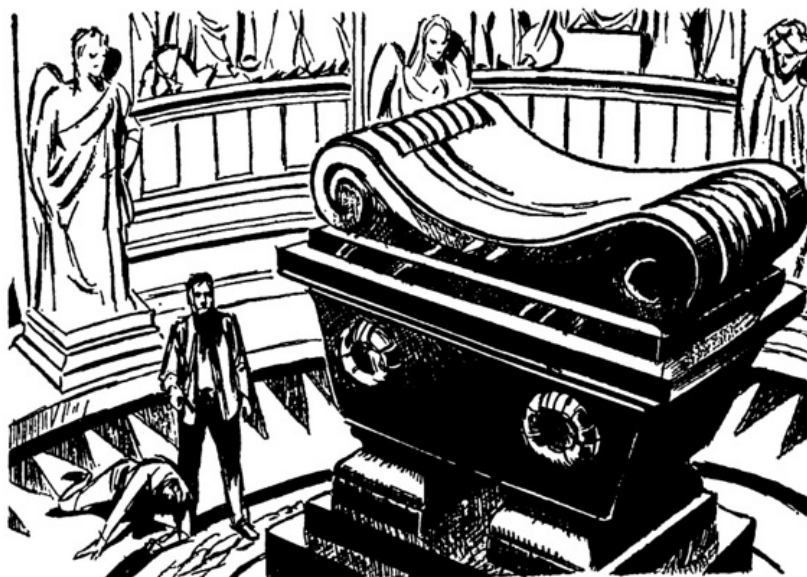
— J'ai compris. Adieu, Langelot.

— Adieu, Corinne. »

Langelot pressa la détente. La détonation claqua.

Corinne, que Cordovan maintenait par la taille, s'effondra contre lui. Elle n'avait pas vacillé un seul instant : ce n'était pas une balle anesthésiante qui l'avait atteinte !

Cordovan la laissa glisser au sol.



« Chapeau, Langelot, cria-t-il. Je n'aurais pas cru ça de toi. Pour être un vrai grand homme, il ne te manque que d'être moi. »

De deux coups de feu, il éteignit les deux projecteurs qui éclairaient les lieux.

« Nous nous rendons ! » cria l'adjoint.

Béthancourt ordonna :

« Lumière ! »

Plusieurs torches électriques furent braquées sur l'intérieur de la crypte. L'état-major du R.R. et le peloton de protection, complètement démoralisés par la décision dont venaient de faire preuve les attaquants, jetaient leurs armes au sol.

« Cordovan ! Où es-tu ? » cria Béthancourt.

Cordovan n'était plus là.

Alors Langelot, se suspendant au parapet, sauta dans la crypte. Béthancourt le suivit. La porte dérobée était ouverte. Ils s'y jetèrent. Couloir après escalier, escalier après couloir, ils s'enfoncèrent au pas de course dans le labyrinthe des Invalides. Tantôt ils plongeaient dans des caves où reposaient des réserves d'armement datant des trois guerres, tantôt ils émergeaient au niveau des corniches, toutes bruissantes de drapeaux, de la chapelle Saint-Louis, tantôt ils traversaient des cours où s'allongeaient bombardes et couleuvrines... Pour se guider, c'était facile : ils entendaient la course éperdue de Cordovan à une trentaine de mètres devant eux. À certains moments, parce qu'il connaissait les aîtres, il gagnait un peu de terrain ; à d'autres, parce que ses poursuivants étaient en meilleure forme, il en reperdait.

Enfin, il fut dans la cour d'honneur et il se jugea sauvé. Deux hélicoptères, moteurs tournant, semblaient l'attendre. Ce ne pouvaient être que les siens que, par suite d'une erreur providentielle, le chef du Cinquième groupement avait fait atterrir plus tôt que prévu. Mais Cordovan n'avait pas besoin de deux hélicoptères pour lui tout seul. Il s'arrêta, ajusta le premier, et lui tira deux balles dans le réservoir. Le pilote se précipita à l'extérieur et riposta par une rafale au jugé. Déjà Cordovan courait vers le deuxième appareil. L'autre pilote se montra. Les pilotes du R.R., Cordovan n'en avait plus besoin : le R.R. tout entier se ferait ramasser à la petite cuiller aussitôt que l'interrogatoire de l'état-major aurait commencé. Il abattit le pilote d'une balle en pleine poitrine : s'il en réchappait, tant mieux ou tant pis, il n'importait pas.

Le premier appareil explosa.

Cordovan grimpa dans le second. Le moteur tournait. Tout allait bien.

À cet instant, le pare-brise de l'hélicoptère s'étoila. Deux poursuivants venaient de surgir. L'appareil qui brûlait déformait leurs silhouettes, allongeait leurs ombres d'une manière fantastique, mais une chose était sûre : ils tiraient, et ils tiraient au but.

Cordovan s'enleva du sol.

Il jugea qu'on l'attaquait au 22 long rifle, ce qui, à cette distance, ne lui faisait pas peur, et aussi au « Clairon »⁹ ce qui l'inquiétait davantage. Plus vite, il fallait monter plus vite, dans les nuages, hors de portée, hors de vue... 80 mètres... 90 mètres...

Béthancourt et Langelot ne tiraient plus. Ils attendaient ce qui ne pouvait manquer d'arriver.

Soudain, ce fut comme un feu d'artifice : l'hélicoptère se rompit par le milieu, et des centaines de débris incandescents volèrent dans toutes les directions.

Des débris d'hélicoptère et des débris de Cordovan.





XX

« JE NE COMPRENDS PAS très bien, dit Montferrand, pendant que Corinne lui tapotait ses oreillers. Langelot a tiré sur vous et vous a manquée ?

— Oui, mon capitaine. Il m'a manquée exprès. J'avais immédiatement compris ce qu'il voulait faire, et dès que j'ai vu qu'il allait tirer, j'ai fait la morte. Cordovan n'avait pas le temps de vérifier.

— Excellente synchronisation, reconnut Montferrand, qui était rentré chez lui, et à qui les soins d'une famille aimante promettaient un prompt rétablissement.

— À aucun moment tu n'as pensé que j'allais vraiment tirer sur toi ? » demanda Langelot.

Et aussitôt il se mordit la langue : ce n'était pas une question très diplomatique. Elle pouvait amener Corinne à...

« À aucun moment, répondit-elle. J'avais trop confiance en toi. C'est comme toi qui, à aucun moment, n'as pensé que j'avais pu trahir le SNIF.

— Euh... » fit Langelot.

Montferrand eut la curieuse impression que le plus brillant de ses jeunes agents rougissait comme une demoiselle.

« Je n'ai toujours pas compris, mon capitaine, dit le jeune agent lorsqu'il eut repris sa coloration naturelle, pourquoi vous ne m'avez pas mis au courant des ordres que vous aviez donnés à Corinne. Elle devait embobiner Cordovan à partir du moment où il serait sûr que nous étions juste aussi malins qu'il nous croyait, mais pas plus ? C'est bien cela ?

— Exactement. Je vous ai d'ailleurs mis sur la voie en vous disant que le moment viendrait où nous devrions avoir deux fois plus d'astuce que Cordovan. C'est à cela que je faisais allusion.

— C'était un peu énigmatique.

— Peut-être. Mais vous n'aviez aucun besoin de savoir comment je comptais terminer l'opération. Au contraire. Plus vous vous acharniez à déjouer toutes les ruses de Cordovan, plus nous lui montrions que nous le prenions au sérieux, que nous acceptions de jouer son jeu si seulement il voulait bien le jouer lui-même. Eh oui, mon petit. Rien ne vaut la sincérité, quand il s'agit de tromper un trompeur. Si vous aviez su que nous allions jouer sur la bonne opinion que Cordovan avait de lui-même en ce qui regarde les femmes, vous auriez peut-être essayé d'aider Corinne. Vous n'auriez pas eu vos petites crises de jalousie que j'entendais par radio, qui faisaient si bien dans le décor et qui rendaient l'atmosphère si juste, si vraisemblable... Non, voyez-vous, j'ai sûrement eu tort de me laisser assommer, mais je n'ai pas eu tort de laisser Corinne faire... amazone seule. »

Les jeunes snifiens ne restèrent pas trop longtemps, de crainte de fatiguer leur chef. Ils sortirent ensemble.

Sur le palier :

« Écoute, Corinne, dit Langelot, j'ai une confession à te faire.

— Moi aussi...

— J'ai cru... enfin, je n'ai pas cru, j'ai supposé, et pour un instant seulement, que tu étais vraiment tombée amoureuse de Cordo.

— Et moi, j'ai cru, dur comme fer, que tu allais me tuer, pour priver Cordovan de son otage. Après tout, c'était la meilleure chose à faire. Mais j'ai pensé que si je tombais au bon moment, tu ne me tirerais tout de même pas dessus une deuxième fois. Alors je me suis écroulée au moment où tu pressais la détente.

— Il va falloir que nous apprenions à avoir un peu plus confiance l'un dans l'autre, dit Langelot.

— J'espère que les patrons nous en donneront l'occasion, répondit Corinne, les yeux baissés.

— Je l'espère aussi, murmura Langelot.

— Sinon, il pourrait leur arriver des bricoles ! » plaisanta Corinne.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 09-01-1980.

6537-5 – Dépôt légal n° 9996, 1^{er} trimestre 1980.

20 – 01 – 6002 – 01

ISBN : 2 – 01 – 006024 – 5

Dépôt : janvier 1980

Notes

[←1]

Voir *Une offensive signée Langelot*.

[←2]

Voir *Langelot et les espions*, *Langelot et le satellite*, *Une offensive signée Langelot*, *Langelot et l'inconnue*, *Langelot et l'avion détourné*, *Langelot et le fils du roi*, *Langelot et le plan Rubis*.

[←3]

Voir *Langelot sur l'île déserte*.

[←4]

Voir *Langelot et le plan Rubis*.

[←5]

Voir *Langelot passe à l'ennemi*.

[←6]

Salle de karaté.

[←7]

Voir *Langelot kidnappé*.

[←8]

Voir *Langelot chez les Pa-pous*, *Langelot garde du corps*.

[←9]

Voir *Langelot agent secret*.

[←10]

Service de Renseignement.

[←11]

Contre-Espionnage.

[←12]

Salle pour la direction des opérations.

[←13]

Voir *Langelot agent secret*.

[←14]

Le ministère de l'Intérieur.

[←15]

Voir *Langelot sur l'île déserte*.

[←16]

Intoxication, également appelée désinformation : art de faire tenir à l'adversaire des renseignements sciemment faux.

[←17]

Aviation légère de l'armée de terre.